L'ECRAN
FANTASTIQUE

LA NOUVELLE DIMENSION DU CINEMA

ROCKY IV LE CHOC DES TITANS

M 1515-64-22 F JANVIER 1986/Nº 64/22 F - CANADA 5.50 $ - SUISSE 7.50 FS

La première fois c'était en mai.

Depuis, à chaque pleine lune, ça recommence...

SORTIE LE 15 JANV.

sélection officielle avoriaz 86



STEPHEN KING

PEUR BLEUE

DINO DE LAURENTIIS Présente

SILVER BULLET d'après STEPHEN KING · Avec GARY BUSEY · EVERETT MC GILL COREY HAIM · Musique de JAY CHATTAWAY · Créatures de CARIO RAMBALDI

D'après la nouvelle "CYCLE OF THE WEREWOLF" de STEPHEN KING Scénario de STEPHEN KING · Produit par MARTHA SCHUMACHER Mise en scène de DANIEL ATTIAS

amlf



SOMMAIRE

L'ÉCRAN FANTASTIQUE **RÉDACTION** : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. **Directeur de la publication** : Alain Schlockoff. **Rédacteurs en chef** : Alain Schlockoff et Cathy Karani. **Secrétaire de rédaction** : Gilles Polinien. **Comité de rédaction** : Jean-Pierre Andrevon, Bertrand Borie, Pierre Gires, Dominique Haas, Cathy Karani, Jean-Marc et Randy Lofficier, Gilles Polinien, Alain et Robert Schlockoff, Daniel Scotto. ● **Collaborateurs** : Forrest J. Ackerman, James H. Burns, Elisabeth Campos, Cathy Conrad, Richard Comballot, Anthony David, Adam Eisenberg, Lee Goldberg, Michel Gires, David Hutchinson, Chris Henderson, Brian Lowry, Norbert Moutier, Richard D. Nolane, Xavier Perret, Jean-Pierre Piton, Pascal Pinteau, William Rabkin, Tom Sciacca, Stève Swires, Nicolas Tournier, Tchalaï Unger. ● **Correspondants** : Laurent Bouzereau, Donald Farmer, Randy et Jean-Marc Lofficier, Anthony Tate (U.S.A.), Uwe Luserke (Allemagne), Riccardo F. Esposito, Giuseppe Salza (Italie), Salvador Sainz (Espagne), Danny De Laet (Belgique), Stefan Jaworzyn, Philip Nutman (G.B.), Hector R. Pessina (Argentine), Tomoyuki Hase (Japon).
EDITION : I. MEDIA, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris. Tél. 43.27.52.78. **Directeur Gérant** : Francis Cocagnac. Commission paritaire : n° 55957. **Abonnements** : Tarif : 1 an 12 numéros 220 F ; 2 ans 24 numéros 400 F ; Europe 280 et 520 F ; Autres pays (par avion) : nous consulter. **Publicité** : au journal. **Distribution** : N.M.P.P. **Réassorts et Modifications** : RESO. Tél. 48.24.38.34. **Direction artistique** : Henri Frossard et Francis Cocagnac. **Notre couverture** : Sylvester Stallone dans « Rocky IV » (C.I.C.).

Dépôt légal : 1er trimestre 1986. Composition Photogravure : S.N.P. Impression : Rotoffset Meaux.
Remerciements : Michèle Abitbol, Denise Breton, Laurent Bouzereau, Marc Bernard, Roger Dagieu, D.D.A., Caroline Decriem, Michèle Darmon, Scott Holton, Josee Benabent-Loiseau, Alain Roulleau, Tchalaï Unger, Jean-Pierre Vincent, les firmes A.A.A., A.M.L.F., C.I.C., Cannon, Fox, Gaumont, Laurel, New Line, New World Pictures, U.G.C., Warner-Columbia, Walt Disney, le Festival de Sitges et les compagnies vidéo.

actualité musicale

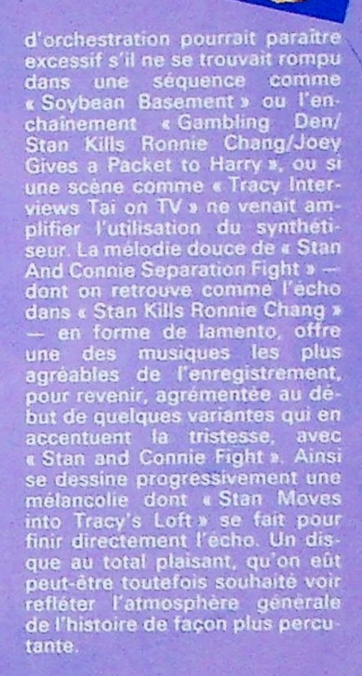
par Bertrand Borie



RED SONJA

(*Kalidor* — Ennio Morricone — JMP Record 4011/Allemagne — Importé par Milan)

Le Morricone de *Hundra* nous revient à n'en point douter — l'allure du thème principal, son rythme, et les orchestrations en général — mais très vite plus affiné, plus grandiose, plus majestueux. Sous les auspices d'un lyrisme dont les accents sont d'ailleurs parfois très proches de ceux qui avaient fait en partie le succès des westerns italiens auxquels le compositeur doit pour une large part sa gloire. Cela se retrouve dès le début qui, à mesure que se déroule la musique, combine avec bonheur les recettes mélodiques de *Hundra* et celles chorales de *Pour une poignée de dollars* et autres *Le bon, la brute et le truand* !
La suite apporte brièvement une pointe de gravité puis s'anime progressivement pour devenir de plus en plus joliment lyrique et enlevée. Par ses envolées comme par ses accents plus tragiques, cette chaleur orchestrale et chorale fonctionne si bien qu'elle nous baigne bientôt complètement : en comparaison, ses élans épiques, plus violents, et dont le style avait fait le meilleur de *Hundra*, sont presque moins convaincants, car ils paraissent un peu figés dans un moule plus conventionnel. Quoique les sonorités guerrières qui ouvrent la face 2 ne manquent pas d'ampleur. Jusqu'à la fin de l'enregistrement, on se laisse porter — sinon, par moments bercer — par la beauté d'une musique qui a tout pour figurer parmi les réussites de Morricone — peut-être en partie parce qu'elle opère justement une synthèse des composantes les plus attachantes de son style. On peut se demander pourquoi aucune édition de cette musique, celle-ci comme le disque américain Varese, ne mentionne le titre des airs — la volonté du compositeur ? Mais à l'écoute, cela n'enlève rien, bien sûr, au charme tour à tour puissant et pathétique de cette splendide composition.



KING SOLOMON'S MINES

(Jerry Goldsmith — Milan A 259 — France)

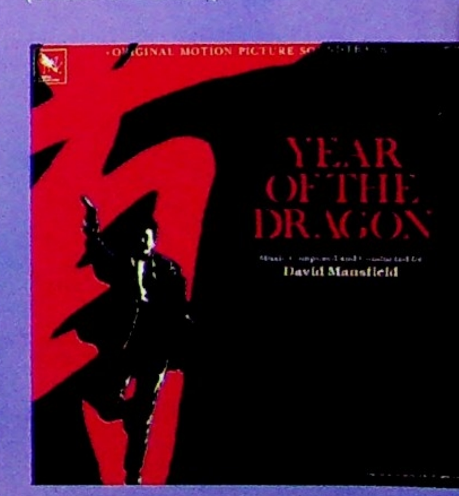
A nouveau Jerry Goldsmith, avec l'édition française de ce remake des *Mines du roi Salomon* depuis si longtemps annoncé par le groupe Cannon, et réalisé par le vétéran J.Lee Thompson. On a déjà le pressentiment, à voir seulement les noms, de s'embarquer pour une aventure qui, pour classique que risque d'être sa facture, ne nous laissera pas sur notre faim. A commencer par la musique de Goldsmith qui, une nouvelle fois, nous réserve quelques-unes de ces brillantes reprises doublées d'envolées superbes dont il a le secret !
Dès l'attaque du très turbulent « Main Title », on se sent en climat de familiarité, avec des connotations qui, d'*Explorers*, nous ramènent au plus lointain *The Swarm*, ce qui nous confirme la tendance déjà souvent rencontrée chez ce compositeur à revenir cycliquement sur certains modes d'écriture musicale. Le début plus reposé de « Upside Down People » s'avère très vite n'être qu'une passagère (et trompeuse) accalmie : l'orchestre se lève, s'anime progressivement sans se départir d'une légèreté pleine de fraîcheur, pour déboucher sur un final plus violent qui prélude au retour de l'action : « The Crocodiles », dans lequel se développe un thème plus martial déjà esquissé dans le « Main Title » — on sent que les producteurs (mais l'affiche ne nous l'avait-elle pas dit clairement ?) ont voulu jouer la carte Indiana Jones : avec son style habituel, Goldsmith, tout en se pliant à leur volonté, a tôt fait de détourner l'intention en faisant ressurgir un lyrisme beaucoup plus personnel. Plus tendu, le crescendo rythmé de « Pot Luck » réintroduit progressivement le thème principal non sans une pointe sauvage et guerrière, temporairement adoucie en son milieu, avant que le ton plus coloré de l'aventure domine durant presque tout le long « Forced Flight » de visions d'horizons lointains — pour se prolonger dans « Dancing Shots » : les accents plus mystérieux, teintés d'un exotisme discret, débouchent alors sur une fin qui nous rappelle nettement l'un des traitements du thème principal d'*Explorers*. Le paisible interlude de « Good Morning », que closent quelques chatoyantes mesures, est aussitôt brisé par les percussions guerrières de « No Pain », derrière lesquelles la sourde violence du crescendo orchestral débouche sur d'amples reprises mélodiques pour nous offrir un des meilleurs morceaux d'action du disque. « The Ritual », plus sombre, plus mystérieux, plus tendre aussi, conduit tout droit à un classique, mais excellent « End Title » dans lequel les thèmes sont repris avec brio. Ainsi se conclut cette bonne musique de Jerry Goldsmith à laquelle on peut toutefois reprocher un certain manque de chaleur, un côté un peu « mécanique » dans la démarche, peut-être dû au fait que le compositeur, tout en accomplissant avec beaucoup de métier un travail sérieux, n'a pas toujours trouvé matière à s'impliquer pleinement dans le film.

YEAR OF THE DRAGON

(*L'année du dragon*— David Mansfield — Varese STV 81 266 — Importé par Pathé Marconi)

Un brillant générique, riche d'exotisme et de tension (composé par Lucia Hwong) ouvre le dernier film de Michael Cimino, avant de céder la place au compositeur David Mansfield qui a imaginé pour *L'année du dragon* une musique souvent intéressante, mêlant le suspense (avec des recettes parfois simples comme dans « Death of Herbert Wong ») à des accents plus chauds, plus soutenus (« Procession to Ban Sung's Camp »). La profondeur musicale s'accentue bientôt au niveau du mystère, presque toujours souligné par le synthétiseur, dans un extrait comme « Tracy's Rape », alors que l'orchestre symphonique reprend ses droits, avec une pointe de nostalgie, dans « Tai Tries to Bribe Stan » : ce parti-pris d'opposer les deux types d'orchestration pourrait paraître excessif s'il ne se trouvait rompu dans une séquence comme « Soybean Basement » ou l'enchaînement « Gambling Den/ Stan Kills Ronnie Chang/Joey Gives a Packet to Harry », ou si une scène comme « Tracy Interviews Tai on TV » ne venait amplifier l'utilisation du synthétiseur. La mélodie douce de « Stan And Connie Separation Fight » — dont on retrouve comme l'écho dans « Stan Kills Ronnie Chang » — en forme de lamento, offre une des musiques les plus agréables de l'enregistrement, pour revenir, agrémentée au début de quelques variantes qui en accentuent la tristesse, avec « Stan and Connie Fight ». Ainsi se dessine progressivement une mélancolie dont « Stan Moves into Tracy's Loft » se fait pour finir directement l'écho. Un disque au total plaisant, qu'on eût peut-être toutefois souhaité voir refléter l'atmosphère générale de l'histoire de façon plus percutante.

Sont annoncés chez Pathé Marconi des disques sur lesquels nous ne manquerons pas de revenir dans nos prochaines rubriques. En pressage français : le très bon *Santa Claus* de Henry Mancini ; en import : *Transylvania 6-5000* de Lee Holdridge (Varèse STV 81 287), *Silver Bullet* de Jay Chattaway (Varese STV 81264), *Re-Animator* de Richard Band (Varese STV 81 261) et *Spies Like US* d'Elmer Bernstein (Varèse STV 81 270).





Poussant toujours plus loin le défi, Stallone (producteur, scénariste, réalisateur et interprète !) a cette fois-ci choisi d'opposer Rocky Balboa à un être indestructible issu d'expériences biologiques et technologiques révolutionnaires...

Le combat du siècle !

ROCKY IV

Personnage aujourd'hui mythique, engendré par la plume de Stallone qui lui doit d'avoir acquis ses titres de noblesse cinématographiques, Rocky Balboa revient sur nos écrans pour la quatrième fois en dix ans. Cet ultime et titanesque comeback fera indéniablement la preuve, si besoin en est, que *Rocky* représente un exemple unique dans les annales des séries au cinéma.

Un héros « accessible »

Mû par le désir ressenti par Stallone de voir exploiter à l'écran les plus nobles vertus de l'homme confronté à sa destinée, **Rocky**, bâti sur un schéma classique et rigoureux, joua admirablement d'une large gamme d'émotions et de sentiments mis en exergue à travers le personnage d'un « paumé » auquel brusquement l'Amérique allait offrir le droit d'affronter l'une de ses plus sûres valeurs, et par là-même l'opportunité de faire ses preuves. Démonstration faite de la générosité de ce pays apte à octroyer à chacun les mêmes droits, **Rocky** fit la preuve du pouvoir inébranlable de la volonté qui, confinant à un absolu dépassement de soi, allait permettre au personnage d'atteindre à l'héroïsme. Au-delà des inclassables super-héros dotés de facultés telles que l'idée-même de l'échec ne saurait leur être accolée, Sylvester Stallone venait de ressusciter l'image du héros « accessible » et identifiable par chacun, par sa nature somme toute banale de quelconque citoyen (état renforcé par la présence d'un comédien alors inconnu) se surpassant au prix de nobles valeurs, alors tombées en désuétude, pour se sortir de sa misérable condition et retrouver intégralement toute sa fierté d'homme.

Le coup d'essai se revela donc un coup de maître, mais encore fallait-il que cette volonté subsiste en l'homme afin que le héros persiste. Ce fut là le thème de **Rocky II la revanche**. Car pour avoir initialement prouvé sa valeur en tenant 15 rounds contre le champion en titre, il restait encore à Rocky Balboa à faire la preuve qu'il pourrait également le vaincre. S'articulant autour des mêmes éléments que le précédent (sens de l'honneur, de l'amitié, respect de l'amour et des traditions), **Rocky II** permit à son héros de se hisser sur le piédestal des Dieux de la boxe. Devant le succès rencontré par l'égal niveau de qualité de ces deux produits, d'aucuns en seraient certainement restés là. Mais Stallone désormais auteur et réalisateur confirmé par un éclatant talent ne l'entendait pas ainsi. Intelligent et mûri par son expérience d'homme et de professionnel, il décide, en instaurant une totale remise en question, de faire chuter de l'Olympe ce Dieu pétri de satisfaction et endormi sur ses lauriers. La divinité déchue fera ressurgir l'homme blessé que son désespoir va nourrir de cette flamboyante poussée de volonté qui le mènera à retrouver la rage de vaincre symbolisée par **L'œil du tigre** qui donne son titre à cette troisième aventure.

La nouvelle dimension de Rocky...

Bien que ces trois formidables réalisations, dont chacune rivalisait de maîtrise et d'audace



techniques, nous aient ponctuellement séduits et passionnés par leur formidable pouvoir à étendre progressivement leur puissant engouement sur un public comblé, malgré une trame initiale et un découpage scénaristique quasiment semblables, nous n'y avions jusqu'alors nullement trouvé matière à en référer dans le cadre de notre magazine. Avec **Rocky IV**, il en va — et nous en sommes fort aise — tout autrement ! En effet, le cinéaste avisé que représente Sylvester Stallone a fort justement perçu que pour prolonger la vie de son héros, il fallait lui conférer une nouvelle dimension et donc introduire d'autres arguments que ceux dont il avait usés jusque-là. Exacerbant l'aspect patriotique déjà vivace du personnage, Stallone le confronte aujourd'hui à un véritable conflit politique. Pourtant cet élément déterminant ne pouvait guère se suffire à lui-même, aussi intervient-il et s'impose-t-il par le biais de deux facteurs omniprésents dans le cinéma actuel : le thème de la vengeance et l'univers de la science-fiction, jusqu'alors totalement inexistants dans cette saga.

L'Américain typiquement primaire que représente Rocky Balboa va brusquement voir son univers serein basculer dans un cauchemar ayant pour insigne la faucille et le marteau soviétiques. Les Russes viennent en effet défier l'Amérique avec un boxeur d'un genre tout à fait particulier, beaucoup plus proche d'un robot (on notera d'ailleurs le clin d'œil initial avec la présence du délicieux robot-domestique) humain, que de l'athlète futuriste sculpté et conditionné selon une technologie révolutionnaire, qu'ils viennent exhiber et offrir en challenger. Un défi que relèvera avec insouciance Apollo Creed lors d'un match spectaculaire autant que terrifiant, et qui lui coûtera la vie alors que Rocky, enfin conscient de l'impact destructeur de la « machine » de combat soviétique, n'aspirera plus qu'à venger cette amitié brisée. C'est sur cette tragédie que va s'amorcer le choc titanesque de deux super-puissances, symbolisées d'une part par la hargne, la volonté de Rocky (l'Amérique), et d'autre part l'impitoyable et froide technologie déshumanisée du « camarade » Ivan Drago (l'U.R.S.S.). Doté d'une précision et d'une efficacité sans faille, le scénario aborde ces thèmes durs et provocateurs avec une maestria qui laisse filtrer avec beaucoup de pudeur la part de l'émotion et de l'humour (l'amitié virile, la relation du couple, le sourd désespoir face à la mort) qui viennent nuancer et tempérer la violence apparente ou contenue du film, dont le rythme percutant ne se relâche à nul instant, et cela jusque dans le flash-back des quatre films précédents, illustrant le bilan que déroule la mémoire de Rocky Balboa.

L'homme face à la machine...

La tension qui grandit sournoisement dans la première partie du film nous étreint totalement, lorsque débute l'entraînement (judicieusement filmé en parallèle) commun de deux athlètes juxtaposant leurs terribles et inhumaines méthodes. Cette longue section du film où chacun des deux adversaires, malgré son entourage, se retrouve seul face à lui-même et puise en lui des capacités démesurées de courage et de puissance physiques, résonne comme un hymne à la volonté d'une intensité jamais encore égalée au cinéma. Néanmoins, la terrible, la fulgurante et grandiose apothéose que représente l'insoutenable et monstrueux combat qui finalement opposera Drago à Rocky en U.R.S.S., s'affirme indéniablement comme le moment le plus foudroyant du film et s'inscrira, par ses exceptionnelles qualités, au firmament du genre sur le plan cinématographique. Chaque élément, chaque sentiment qui parsèment le film trouvent à ce moment précis leur total aboutissement en un spectaculaire ballet de regards et de mouvements, lourds d'une signification échappant à toutes les données et les règles qui avaient jusqu'alors régi la vie de ces deux champions n'aspirant plus qu'à une seule chose, au-delà de tout ce que peut représenter ou véhiculer leur adversaire : briser et vaincre l'homme qui est en lui. Plus que la concrétisation d'un duel entre deux nations, Stallone a préféré celui de deux citoyens et surtout celui de deux méthodes. Celle de l'homme de la rue, qui s'est forgé lui-même à la force de ses poings et de cette suprême volonté encore plus puissante que le muscle, et celle d'une machine humaine dénuée de toute expression et qui ne connaît de la vie que l'enseignement froid et robotisé que lui ont enseigné des politiciens avides de faire valoir leur pouvoir. Etayant son propos sur cette base, qui, faisant-fi de la politique et de la technologie qui en sont le point de départ, renforce la dimension humaine de l'histoire et des personnages, Stallone a su admirablement éviter l'écueil sournois d'une vision démagogue ainsi que le démontre la brillante manière dont il exploite tour à tour le comportement des Américains et des Russes se jaugeant mutuellement. Cette attitude dénuée de tout excès de jugement, mais jonglant avec des oppositions (le combat U.S., version spectacle et le combat soviétique, version militarisée) où s'infiltre un regard teinté d'humour, n'en confère que davantage de crédibilité et d'impact au film. D'autant que Stallone, plus apte que jamais à maîtriser sa réalisation, nous offre avec **Rocky IV** une technique filmique très personnelle (plans rapprochés se figeant sur un gros plan, images parallèles d'un plan fixe et d'une action) valorisant avec précision chaque protagoniste et chaque scène. A cet égard, la manière dont sont filmés les deux principaux combats du film relève d'un authentique morceau de bravoure : chaque mouvement semble porter le spectacle à bout de bras au cœur de l'action, avec la même efficacité et la même force que si la caméra avait été placée au poing précis de chacun des adversaires mis en présence dans cette arène de gladiateurs contemporains. Egal, par sa richesse émotionnelle, et supérieur, par sa démesure physique et son impact, aux précédents, **Rocky IV** nous offre l'authentique combat cinématographique du siècle, et Sylvester Stallone confirme qu'à l'image de son héros, il a véritablement l'Œil du Tigre !

L'impuissance de Rocky face à la mort injuste d'Appolo Creed, balayé par la machine soviétique, va engendrer la haine qui animera le combat du siècle.

Cathy Karani

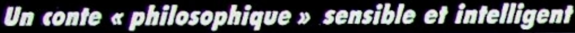
Voir article dans ce numéro

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : United Artists. *Prod.* : Robert Chartoff, Irwin Winkler. *Réal. et scén.* : Sylvester Stallone. *Prod. Ex.* : James D. Brubaker, Arthur Chobanian. *Phot.* : Bill Butler. *Architecte-déc.* : Bill Kennedy. *Mont.* : Don Zimmerman, John D. Wheeler. *Mus.* : Vince Di Cola, avec les thèmes de *Rocky* de Bill Conti. *Son* : Chuck Wilborn. *Déc.* : Rick T. Gentz, Marti Wright (Vancouver). *Maq.* : Leonard Engleman, Steve Abrums. *Cost.* : Tom Bronson. *Effets spéciaux* : Howard Jensen. *Chorégraphie* : Michael McKensie Pratt. *Assist. réal.* : Duncan Henderson. *Int.* : Sylvester Stallone (Rocky Balboa), Talia Shire (Adrian), Burt Young (Paulie), Carl Weathers (Apollo Creed), Brigitte Nielsen (Ludmilla), Tony Burton (Duke), Michael Pataki (Nicoli Koloff), Dolph Lundgren (Drago). *Dist. en France* : C.I.C. 91 min. Couleurs. Metrocolor. Dolby Stéréo.







Un conte « philosophique » sensible et intelligent

MAXIE

Paul Aaron a ainsi réussi avec *Maxie* une variation pleine de drôlerie sur le thème pourtant rabattu du couple à trois : l'approche est ici nouvelle et des plus rocambolesques, puisque l'épouse et la maîtresse se trouvent partager en alternance la même enveloppe charnelle. Mais la force du film n'est pas seulement de reposer sur une histoire pleine d'humour et joliment conduite, avec beaucoup d'entrain, d'un bout à l'autre. C'est aussi d'avoir su pousser les situations jusque dans leurs extrêmes et de les exploiter à tous les niveaux. La comédie prend ainsi le visage d'une fable pleine de fantaisie, dont les multiples facettes constituent sous les yeux du spectateur un véritable kaléidoscope. Le rire y côtoie des larmes dont on ne sait trop si elles sont la conséquence de ce dernier ou de notre émotion devant l'arrière-plan humain, qui tisse toute la texture de l'histoire — en particulier l'évolution des rapports entre Jan et son encombrante rivale. Paul Aaron en profite pour jeter au passage un regard aussi amusé que respectueux sur le cinéma des années folles... et sur quelques autres. En filigrane, et cette fois sous les auspices d'un franc sourire, le romantisme de *Quelque part dans le temps* se mêle à la nostalgie d'un film comme *La rose pourpre du Caire* — sans compter le rapprochement évident avec le premier en ce qui concerne l'intrigue, quoique la situation entre Nick et Maxie soit l'inverse. Ainsi, sous le couvert du rire Paul Aaron laisse-t-il percer avec nuance une note pathétique qui nous touche, parce qu'au fond elle lui permet de dire ou d'évoquer bien des choses sérieuses. Et du même coup, plus que de nous offrir une excellente comédie fantastique — ce qui en soi est déjà un fait rare —, il retourne aux sources même du genre comique, avec une rigueur dans la progression dramatique, une constance dans la qualité et le goût, qui font de *Maxie* tout à la fois un conte « philosophique » plein de sensibilité et d'intelligence, et un bain de fraîcheur, d'une tonicité peu coutumière sur les écrans.

Entretien avec Paul AARON (réalisateur)

Comment vous est venue l'idée de* Maxie *?

J'avais lu le livre de Jack Finney, « Marion's Wall ». Et je l'avais beaucoup aimé, parce qu'il contenait une idée visuelle, propre à inspirer un film. Au final, celui-ci est assez différent du livre, en particulier en ce qui concerne la conclusion. Mais j'avais été séduit par l'histoire de ce couple qui vit paisiblement à San Francisco, et pour lequel tout paraît bien réglé : or, soudain tout est mis sens dessus dessous, car lui connaît sa première « aventure », mais sous un jour assez particulier... Car le détail qui « cloche », c'est que cela lui arrive avec sa propre épouse ! Et ça, c'était une idée formidable. Jamais exploitée auparavant !

Une actrice exceptionnelle...

Ce n'était pas, à première vue, un scénario facile...

Non, certes, mais la difficulté majeure était que le film n'avait aucune chance de fonctionner sans une actrice exceptionnelle. Et les studios en étaient très conscients, quel que fût par ailleurs l'intérêt de ce qu'on pouvait mettre sur le papier. En fait, c'est une histoire de possession : le fantastique ne passe ici ni par l'électronique, ni par des maquettes. Mais par un personnage qui est par moment dédoublé... Et là, je suis convaincu qu'on a eu beaucoup de chance d'avoir Glenn Close, car son interprétation tient réellement du tour de force.

Elle vous a en effet permis de traiter le passage de la réalité au fantastique avec beaucoup de nuances...

Oui, et c'est ce que je voulais. J'ai toujours pensé que le fantastique devait entrer en scène en douceur, sans qu'il soit besoin d'insister sur lui, de le souligner. C'était le meilleur moyen pour que le film, d'autre part, puisse sembler intemporel, tant par son contexte que son traitement. C'est un film avant tout humain, qui traite de personnages humains, c'est un film sur l'amour, sur la peur — la peur de se révéler aux autres. Et l'intérêt de l'histoire, c'est qu'à la fin, le couple qu'on retrouve est très différent de celui du début. Parce qu'entre les deux moments, il s'est passé quelque chose... Maxie est entrée dans leur vie. C'est une sorte de conte. Et j'ai voulu retrouver cela : un conte commence, traditionnellement, par « Il était une fois... » sans plus de précision. Une histoire qui vous fasse vous sentir bien dans votre fauteuil pendant que vous la regardez se dérouler, parce que finalement, il n'est pas facile d'y faire la part entre la réalité, le possible et le fantastique pur. Vous pouvez ainsi parvenir à vous y impliquer totalement.

Le traitement du comique est également nuancé. Pour la même raison ?

Complètement. Mon intention était de faire un film léger, mais pas dans lequel les gags s'enchaînent les uns sur les autres. Il fallait que la comédie se combine intimement avec le merveilleux. Qu'ils soient donc dans le même « ton ».

Le fantastique dans la réalité quotidienne

Maxie** **est une production qui se distingue quelque peu du cinéma fantastique actuel.

Oui, à coup sûr. Et c'était un peu, à ce titre, une gageure. Ce n'est pas sans raison qu'il s'est écoulé six ans depuis que j'ai lu le livre : pour l'écrire, trouver l'argent, convaincre... Et c'est vrai que cela a été bien difficile de convaincre les gens qu'il y avait un public pour ce type d'histoire... Mais je reste persuadé que le fantastique est le seul élément qui permet de situer une histoire hors du temps. Parce qu'il touche une part de nous-même qui est partie intégrante de nos structures mentales. Et je crois qu'il n'y a pas assez de réalisateurs qui ont confiance en cela : d'où peut-être cette surenchère constante dans certains ingrédients — effets spéciaux, maquillages, etc. — comme si le « fantastique » à lui seul ne suffisait pas.

Un tel sujet aurait pu déboucher sur une histoire plus tragique...

En effet. Mais c'est dans mon tempérament de voir la plupart des choses avec un certain sens de l'humour. La vie elle-même ne contient que la fantaisie que chacun veut y mettre. Ou y voir. Chaque réalisateur choisit de conter chaque histoire à sa façon. C'était la mienne pour *Maxie*... Cela ne veut pas dire que je considère que le drame et la tragédie n'existent pas dans la vie. Mais je pense aussi que lorsque vous rassemblez des gens dans une salle de spectacle, vous endossez une certaine responsabilité. Vous vous engagez à faire quelque chose : à les amener à réfléchir, à rire, qu'importe !



Ci-dessus : Jan (Glenn Close) exorcisée par le Père Jérôme (Googy Gress).
Ci-contre : Jan vampant son mari (Mandy Patinkin), sous l'apparence échevelée de la provocante Maxie.
Page opposée : un pas de deux avec Mrs Lavin (Ruth Gordon, dont ce fut l'une des dernières et émouvantes apparitions à l'écran).

On a le sentiment que vous jetez un regard nostalgique sur le « grand écran », tandis que vous êtes assez critique en ce qui concerne la télévision : il est frappant de constater que dans cette comédie, la scène du tournage d'une séquence de Cléopâtre — la bonne prise — aurait parfaitement eu sa place dans le plus sérieux et le plus réussi des films de ce type...

C'est tout à fait ce que je voulais pour ce qui est de cette scène... Mais je ne veux pas dire pour autant qu'un certain cinéma est mort. Pour ma part, je suis heureux de faire du cinéma en 1986. Et de nos jours comme jadis, il y a beaucoup d'excellents films qui se tournent de par le monde. Peut-être même de meilleurs qu'autrefois, en un sens. Mais je pense que nous ne devons pas non plus délaisser certaines valeurs qui ont de tout temps fait leurs preuves. Et je crois qu'un des grands torts de bien des réalisateurs d'aujourd'hui est de voir dans le public des gamins, de rendre trop de choses au premier degré, faciles à comprendre, etc. Il faut que l'imagination du public trouve matière à fonctionner devant un film. Son imagination et sa réflexion. C'est donc un film parfaitement contemporain, mais dans lequel j'ai introduit des ingrédients narratifs, comiques, qui me paraissent éternels.

Le romantisme n'est pas mort...

Mais derrière le côté léger de votre film, il y a un discours plus sérieux sur la vie, la mort, l'amour...

C'est vrai... Je pense que les générations actuelles jettent en particulier sur l'amour un regard très cynique. Et je trouve que c'est dommage. On a parfois trop tendance à détacher la sensualité, le sexe, d'un contexte de tendresse, de « romance » sans lequel ils perdent toute leur valeur. J'éprouve le besoin de crier que le romantisme n'est pas une chose négative, obligatoirement synonyme de cliché. Les grands compositeurs, les grands écrivains, tous les grands créateurs sont des gens qui se sont laissés guider par le sens de la passion. Moi, je veux croire dans ce qu'on appelle le grand amour, le fait de rencontrer quelqu'un, d'avoir le sentiment que c'est lui, ou elle, et personne d'autre, et qu'à partir de là il n'y aura rien de meilleur que de suivre la route ensemble. Jusqu'au bout. Ce n'est pas une nécessité. Mais cela appartient au domaine du possible. Pour moi, la vie ne peut se résumer à profiter du temps comme il se présente, gagner le maximum d'argent quand on peut, faire l'amour au gré d'une banale occasion. Non pour moi, la vie peut être autre chose. Et c'est à cette autre chose que je crois. Tant pis si certains — et il n'en manquera pas — trouvent cela naïf. Mais je crois que c'est à travers de tels sentiments qu'on peut exprimer une réelle « joie de vivre ».

Et sur la mort ? Vous faites dire par exemple à Maxie, à un moment, que tout ce qu'elle souhaite, finalement, c'est savoir si elle** aurait été **une star, si elle avait vécu assez longtemps...

Oui, c'est sur le côté le plus désespérant de la mort, c'est qu'elle nous prive, en même temps que de la vie, de la possibilité de vérifier la projection qu'on faisait de soi dans le futur...

Et que pensez-vous du phénomène de la star ? Ne croyez-vous pas qu'il a singulièrement évolué ?

Si, en grande partie à cause de la télévision. Aller voir les gens sur un grand écran qui décuple leur taille par rapport à la réalité, dans une salle obscure où toute votre attention peut se concentrer, leur confère une dimension bien différente de celle qu'on leur trouve en les regardant sur un écran minuscule, en même temps qu'on mange son potage ou je ne sais quoi d'autre... Ce qui a disparu et, du même coup, l'image de la star s'est trouvée ternie, c'est le sens de la magie. Nous avons très peu de stars désormais. Et on peut se poser la question de savoir qui le public va voir, par exemple, de James Bond ou du comédien qui l'incarne. Alors que paradoxalement, le cinéma repose sur des professionnels souvent bien plus complets qu'autrefois : prenez des gens comme Redford ou Newman, qui sont aussi des réalisateurs... Mais à l'inverse, ils sont moins auréolés de panache, de légende... C'est comme pour l'amour : on assiste au même déclin du sens du romanesque.

Il n'y a qu'une seule utilisation d'effets spéciaux dans** Maxie **: l'apparition. Pourquoi ?

Parce qu'il me semblait que j'avais un sujet suffisamment fort, des comédiens suffisamment solides pour ne pas devoir m'appuyer sur des effets spéciaux. Par contre, il me semblait aussi qu'il fallait avoir vu Maxie une fois au moins pour rendre la possession plus crédible. Et c'est important de savoir que Nick l'a vue. Donc il me fallait passer par l'apparition du « fantôme ».

Et pourquoi avoir introduit le son du vent ?

Je pense qu'il fallait faire comprendre que quelque chose avait changé dans l'atmosphère de la pièce. Il me fallait renforcer le caractère magique de l'apparition, à partir du moment où je ne voulais pas que celle-ci soit spectaculaire en soi... Tout est un problème d'équilibre entre divers ingrédients, dans ce genre de scène en particulier... l'apparition de Maxie, ce n'était pas celle des fantômes de *Ghostbuster*. Il lui fallait quelque chose de translucide, d'éthéré... Et à mon sens, ce son ne peut qu'achever de convaincre Nick que ce n'est pas une hallucination, mais bel et bien une apparition. Parce que celle-ci s'accompagne d'un autre phénomène. Cela introduit, en filigrane, un climat de conte de fée.

Et qu'est-ce qui vous a fait choisir Georges Delerue pour la musique ?

Je connaissais bien sa musique. Et il me semblait que son style était tout à fait propre à renforcer, à souligner le caractère universel, en dehors du temps, que je voulais donner à mon histoire... Et je voulais quelqu'un qui ne craigne pas de jouer la carte du romantisme, qui ait le sens des belles mélodies, beaucoup plus, en ce qui concernait la musique, que le sens de la comédie... Et je suis vraiment très heureux de ce que Georges a composé pour *Maxie*, car sa musique offre le parfait contrepoint romantique que je voulais trouver par rapport au côté « comédie ». Incidemment, je vous dirai que Georges m'a fait un jour une confidence : « C'est le film américain le plus européen que j'ai jamais fait... », m'a-t-il dit !

Propos recueillis et traduits par Bertrand Borie

FICHE TECHNIQUE

U S A 1985 *Production* Carter de Haven/Elsboy Entertainment *Prod* Carter de Haven *Réal* Paul Aaron *Prod Ex* Rich Irvine, James L Stewart *Scén* Patricia Resnick, d'apres le roman « Marion's Wall » de Jack Finney *Phot* Fred Schuler *Architecte-déc* John Lloyd *Mont* Lynzee Klingman *Mus* Georges Delerue *Son* David MacMillan *Déc* George Gaines *Cost* Anne Roth *Int* Glenn Close (Jan/Maxie), Mandy Patinkin (Nick), Ruth Gordon (Mrs Lavin) Barnard Hughes (Campbell), Valérie Curtin (Miss Sheffer), Googy Gress (Pere Jérôme) Michael Ensign (réalisateur de *Cleopâtre*) Michael Laskin (réalisateur publicitaire), Harry Hamlin (lui-même) *Dist en France* Fox 90 min Couleurs par Deluxe Dolby Stéréo

Un « auteur » est né...

LE DOCTOR ET LES ASSASSINS



Récemment connu du grand public grâce à *Elephant Man*, dont il conçut l'admirable photographie (sa collaboration avec David Lynch se poursuivant avec *Dune*), Freddie Francis est apprécié des cinéphiles pour sa contribution aux films d'épouvante anglais des années 60. Après avoir signé (entre autres) les étonnantes images des *Innocents* de Jack Clayton, il devait passer ensuite à la réalisation et travailler successivement pour la Hammer (des *Dracula* et *Frankenstein*, plus quelques psychopathes !), l'Amicus (les excellentes *Histoires d'Outre-Tombe* récemment rééditées en vidéo) et enfin la Tyburn (la compagnie de son propre fils, Kevin !). L'échec commercial de ses derniers films l'incita probablement à retourner à ses sources professionnelles. Quoiqu'il en soit, ce fut en l'occurrence une heureuse initiative qui devait lui permettre, outre de défendre son art avec brio, d'attirer l'attention de Mel Brooks, producteur avisé d'*Elephant Man*, et aujourd'hui de *The Doctor and the Devils*.

Inspiré par l'« affaire » authentique des « résurrectionnistes », Burke et Hare, fameux pilleurs de tombes chargés d'apporter, au siècle dernier, des cadavres frais au Dr Robert Knox (devenu ici Thomas Rock), Freddie Francis n'a pas choisi la facilité pour son retour à la mise en scène. Décidant de suivre la pièce de Dylan Thomas plutôt que la nouvelle de Robert Louis Stevenson, il a veillé à adopter un ton « réaliste », aussi bien dans la peinture des personnages que dans celle de l'Angleterre des années 1800 (l'histoire originelle s'était, elle, déroulée à Edimbourg). Une double gageure l'attendait : ne pas tomber dans des excès « grandguignolesques » auquel le sujet se prête, mais peu aptes à servir les propos du film (le progrès et la recherche scientifiques face à l'obscurantisme et aux traditions médicales), et surtout, nous faire oublier la meilleure des versions cinématographiques du thème jusqu'alors, celle de John Gilling, L'impasse aux violences (1960), où excellaient Donald Pleasence (Hare) et Peter Cushing (Knox).
C'est avec plaisir — et soulagement — que l'on découvre les effets victorieux de ce pari gagné. Dès les premières images (l'apparition sur les hauteurs d'une colline du magistral Timothy Dalton, sur les accents d'une merveilleuse partition musicale de John Morris, scène qui clôt également le film), l'impact qui en découle est considérable : l'œuvre subjugue par les qualités artistiques d'une puissante inspiration qui la propulse d'un bout à l'autre. **The Doctor and the Devils** renoue, en particulier, avec la tradition du cinéma de studio. La reconstitution de Londres et de ses bas quartiers, de sa faune interlope, tragique et pitoyable, mais également pittoresque, est étonnante de vérité, et l'on retrouve les grands atouts du cinéma anglais traditionnel, ceux d'un Michael Powell notamment. Freddie Francis, maniant sa caméra en virtuose, ne nous fait perdre aucun détail, mais il laisse toutefois à notre imagination son entière liberté. A noter, par ailleurs, le parfait emploi du fondu enchaîné, une ponctuation cinématographique trop souvent négligée actuellement. Grâce à un scénario habilement structuré, le montage en parallèle des deux histoires du film (l'univers du docteur est celui de ses « fournisseurs », comme l'indique très justement le titre) est réussi, autant que les scènes complémentaires, aucune partie n'empiétant sur la valeur dramatique de l'autre (une erreur qui avait desservi le pourtant passionnant **The Bride** de Franc Roddam).
La clé du succès artistique de **The Doctor and the Devils** réside cependant ailleurs : dans le choix des comédiens et dans leurs prestations, toutes excellentes. Pour la première fois, Freddie Francis se révèle un remarquable directeur d'acteurs. Jonathan Pryce et Timothy Dalton avaient la lourde tâche de succéder, respectivement, à Donald Pleasence et Peter Cushing, et force est de constater qu'ils s'en acquittent admirablement. Après avoir campé un terrifiant et hiératique Mr Dark (**La foire des ténèbres**) et un bureaucrate avide d'amour (**Brazil**), Pryce change de registre (et de visage) une nouvelle fois, et sa composition d'un être veule, brutal et lâche, basculant progressivement dans la folie, constitue un tour de force dont on se souviendra longtemps. Il est également agréable de constater que la célèbre « Twiggy » (ici, une pathétique prostituée dont l'assistant du Dr Rock tombera amoureux) peut, à l'occasion, s'affirmer comme une véritable comédienne, ce que ses précédentes prestations (même sous la direction de Ken Russell) n'avaient guère mis en évidence.
Les qualités de **The Doctor and the Devis** (rigueur, refus de l'outrance, ellipses discrètes, absence d'un moralisme de pacotille, etc.) risquent néanmoins d'en constituer les défauts... commerciaux, et pourraient le condamner à demeurer un film « en quête d'un public », car, malgré ses aspects spectaculaires et l'enchantement visuel qu'il nous procure, il demeure malgré tout à contre-courant de ce que le cinéma nous propose ces derniers temps. Il serait bien dommage, en tout cas, de se priver du plaisir quasi sensuel qu'en constitue sa vision...

Alain Schlockoff

FICHE TECHNIQUE

G.B. 1985. *Production* : Brooksfilms. *Prod.* : Jonathan Sanger. *Réal.* : Freddie Francis. *Prox. Ex.* : Mel Brooks. *Prod. Ass.* : Jo Lustig. *Scén.* : Ronald Harwood, d'après le scén. original de Dylan Thomas. *Phot.* : Gerry Turpin, Norman Warwick. *Architecte-déc.* : Robert Laing. *Dir. art.* : Brian Ackland-Snow. *Mont.* : Laurence Mery-Clark. *Mus.* : John Morris. *Son* : Ken Weston. *Déc.* : Peter James. *Cost.* : Imogen Richardson. *Asst réal.* : Peter Bennett. *Int.* : Timothy Dalton (Dr Thomas Rock), Jonathan Pryce (Robert Fallon), Twiggy (Jenny Bailey), Julian Sands (Dr Murray), Stephen Rea (Timothy Broom), Phyllis Logan (Elyzabeth Rock). *Dist. en France* : Gaumont. 93 min. J.D.C. Widescreen. Rank color. Dolby Stéréo.





Raide Sonja !

KALIDOR, la légende du talisman

Surgie de l'ombre de Conan le Barbare sous la plume de Robert E. Howard qui permit à ses deux personnages de se croiser, Red Sonja, bien qu'elle revendique les mêmes droits et capacités de son homologue masculin, ne parviendra pourtant pas à l'égaler, tout au moins semble-t-il aux yeux des spectateurs, peu enclins à voir se substituer cette jeune femme fougueuse mais peu convaincante, il faut bien le dire, au massif Schwarzenegger. Telle a été l'implacable décision du public américain qui a tellement boudé le film que celui-ci sort sur nos écrans (tout comme en Italie) avec un nouveau titre dont le nom met en exergue le personnage du prince interprété par Arnold Schwarzenegger, *Kalidor*. Conçu initialement pour n'être qu'une apparition épisodique servant de faire-valoir à la rousse Sonja, ce rôle a acquis face à la présence sympathique mais insipide de l'héroïne une place prépondérante. Ce fait au demeurant injuste se justifie pleinement à la vision du film qui n'est qu'un amalgame de carton-pâte indigne des moyens cependant flagrants (décors, costumes, tournages extérieurs) dont il bénéficia, et que ne rehausse en aucune manière la raide Sonja, laquelle trouve en Sandahl Bergman, une redoutable adversaire à l'interprétation beaucoup plus nuancée et intéressante. Succès cinématographique incontesté dans le domaine de l'héroïc-fantasy, *Conan le Barbare*, outre la suite à laquelle il a donné vie, a permis de supposer qu'il pourrait engendrer une autre lignée, mais féminine cette fois. Aussi le médiocre *She* et le très dynamique *Hundra* découvert au Festival du Film Fantastique de Paris firent-ils leurs apparitions, précédant *Red Sonja*. S'il semble hélas qu'hormis sous la férule de Schwarzenegger, le genre ait bien du mal à trouver son souffle, ce n'est certes pas cette plate réalisation d'un Richard Fleischer peu inspiré qui parviendra à y pourvoir. Ballade répétitive et dénuée de surprise, où l'on suit les exercices cabotins d'un enfant désœuvré, *Kalidor* n'est supportable que par son ton dénué de prétention et l'entraînante musique d'Ennio Morricone (louchant irrésistiblement vers *Hundra*), épousant parfaitement la force théâtrale de Schwarzenegger, qui, seul, parvient à tirer son épingle du jeu.

Cathy Karani

Voir reportage dans ce numéro

FICHE TECHNIQUE

U.S.A./Italie 1985. *Production* : Dino De Laurentiis. *Prod.* : Christian Ferry. *Réal.* : Richard Fleischer. *Prod. Ex.* : A. Michael Lieberman. *Prod. Ass. et 1er asst réal.* : Jose Lopez Rodero. *Scén.* : Clive Exton et George MacDonald Fraser, d'après les personnages créés par Robert E. Howard. *Phot.* : Giuseppe Rotunno. *Mont.* : Frank J. Urioste. *Mus.* : Ennio Morricone. *Son* : Les Wiggins. *Maq.* : Rino Carboni. *Cost. et dir. art.* : Danilo Donati. *Cam.* : Gianni Fiore Coltellacci et Cesare Allione. *Effets spéciaux* : Emilio Ruiz Del Rio. *Cascades* : Vic Armstrong. *Armurier* : Giuseppe Cancellara. *Spécialiste en arts martiaux* : Kiyoshi Yamakazi. *Poissons et araignées dessinés et construits par* : Colin Arthur et Giuseppe Tortora. *Effets visuels spéciaux* : Universal City Studios. *Int.* : Arnold Schwarzenegger (Kalidor), Brigitte Nielsen (Red Sonja), Sandahl Bergman (la reine Gedren), Paul Smith (Falkon), Ernie Reyes Jr. (Tam), Ronald Lacey (Ikol), Pat Roach (Brytag), Terry Richards (D-jart), Janet Agren (Varna), Donna Osterbuhr (Kendra), Lara Naszinsky, Hans Meyer, Stefano Mioni, Kioshi Yamazaki, Tad Horino. *Dist. en France* : A.M.L.F. 89 min. Metrocolor. Dolby Stéréo



Deux époques... deux héros !



Le péril rouge !

INVASION U.S.A.

L'*aube rouge*, le très contestable film de John Milius, a de fortes chances de passer pour une bien pâle bluette comparé à *Invasion U.S.A.*, de toute évidence la production la plus réactionnaire de l'année en provenance des Etats-Unis ! Mais d'une façon encore plus flagrante que dans *L'aube rouge*, le message primaire véhiculé par *Invasion U.S.A.* disparaît sous une avalanche d'invraisemblances et d'énormités plus prétextes à des séquences spectaculaires qu'à une réflexion sur les dangers du communisme...

D'ailleurs le film de Joseph Zito ne devrait nullement décevoir les amateurs de sensations fortes : l'histoire, qui met en scène des troupes de mercenaires russes et cubains décidés à prendre le contrôle des Etats-Unis en déstabilisant le pays, ne recule ni devant les multiples atrocités (massacres de milliers d'innocents abattus ou écrasés par les chars ennemis) ni devant la destruction systématique de quartiers entiers. A ce propos, il convient de souligner l'importance des moyens mis en œuvre pour recréer avec force détails l'atmosphère de guerre, de folie et de désolation envahissant en quelques semaines seulement la nation la plus puissante du monde.

Mais *Invasion U.S.A.*, c'est aussi un film d'action construit autour du personnage de Chuck Norris qui, de plus en plus, gagne du terrain sur Sylvester Stallone dont il est devenu le concurrent le plus sérieux au box-office. Co-auteur du scénario, il s'est bien évidemment réservé le rôle du héros capable de délivrer le pays à lui tout seul avec juste ce qu'il faut d'humour pour que son personnage aux mâchoires carrées et aux muscles d'acier ne sombre pas dans le ridicule. Néanmoins, c'est Richard Lynch, dans le rôle fort malsain du chef des envahisseurs, qui lui vole la vedette et constitue de ce fait la révélation et la seule curiosité de ce film au demeurant plutôt bien réalisé.

Gilles Polinien

FICHE TECHNIQUE

U.S.A. 1985. *Production* : Cannon Group. *Prod.* : Menahem Golan, Yoram Globus. *Réal.* : Joseph Zito. *Scén.* : James Bruner, Chuck Norris, d'après une histoire de Aaron Norris et James Bruner. *Phot.* : Joao Fernandes. *Déc.* : Ladislav Wilheim. *Mont.* : Daniel Loewenthal. *Mus.* : Jay Chattaway. *Son* : Gary Rich. *Asst réal.* : David Anderson. *Int.* : Chuck Norris (Matt Hunter), Richard Lynch (Rostov), Melissa Prophet (McGuire), Alexander Zale (Nikko), Dehl Berti (John Eagle), Shane McCamey (Kurt), Alex Colon (Tomas), Billy Drago (Mickey). *Dist. en France* : U.G.C./Cannon France. 107 min. Couleurs.

TABLEAU DE COTATION

CK : Cathy Karani. **GP** : Gilles Polinien. **JCR** : Jean-Claude Romer. **AS** : Alain Schlockoff.

TITRE DU FILM	CK	GP	JCR	AS
LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ	2	0	1	2
THE DOCTOR AND THE DEVILS		3	2	4
INVASION U.S.A.	1	2		1
KALIDOR	1			2
MAXIE			2	3
MORT SUR LE GRIL	1	3	1	0
PEUR BLEUE	2	3	2	2
ROCKY IV	4			4

4 : Excellent. **3** : Bon. **2** : Intéressant. **1** : Médiocre. **0** : Nul.

NOUS AVONS DÉJÀ PARLÉ DE : ● *MORT SUR LE GRIL (Crimewave) (nº 56, p. 16)*

CINEFLASH

par Gilles Polinien



Dans « White Dragon », Dee Wallace Stone (ci-dessus) incarne Alta, étrange et sinistre personnage aux prises avec un scientifique intègre joué par Christopher Lloyd (ci-dessous) et une jeune aveugle (Allison Balson).

■ ■ ■ Dee Wallace Stone (**E.T., Cujo**) et Christopher Lloyd (**Retour vers le futur**) sont actuellement en Pologne où ils tournent WHITE DRAGON sous la direction de Jerzy Domaradzki. Cette co-production américano-polonaise, située dans un pays imaginaire nommé Karistan, met en scène une femme aux mystérieux pouvoirs qui découvre l'antre du terrifiant et légendaire « dragon blanc »...

■ ■ ■ Jean-Jacques Beineix qui termine en ce moment le tournage de 37,2 LE MATIN a été contacté par Amblin Entertainment (la compagnie de production de Steven Spielberg) pour assurer la mise en scène de TINTIN.

■ ■ ■ Amblin Entertainment a également confié à Don Bluth (**Brisby et le secret de Nihm**) le soin de réaliser AN AMERICAN TAIL, le premier dessin animé produit par Spielberg !

■ ■ ■ Le tournage de HARRY AND THE HENDERSON, encore une production Spielberg, débute ce mois-ci à Los Angeles sous la direction de William Dear. Il s'agit d'une comédie fantastique dont la sortie est prévue pour l'été prochain aux Etats-Unis.



■ ■ ■ C'est le groupe rock Queen, déjà auteur de la partition musicale de **Flash Gordon**, qui a composé le thème principal du très attendu HIGHLANDER de Russell Mulcahy.

■ ■ ■ Michael J. Fox, la révélation de **Retour vers le futur**, s'apprête à tourner BORN IN THE U.S.A. pour le metteur en scène Paul Schrader sur une musique de Bruce Springsteen.

■ ■ ■ Sondra Locke (la compagne de Clint Eastwood déjà vue dans **Doux, dur et dingue** et **Ça va cogner**) est devenue réalisatrice pour les besoins de RAT-BOY, une production Warner Bros dont les effets spéciaux de maquillage (nécessitant la conception d'une créature mi homme mi rat) sont l'œuvre de l'as Rick Baker.

■ ■ ■ « Le monstre de Florence », le maniaque ainsi baptisé par les journaux qui, depuis quinze ans, terrorise l'une des plus célèbres cités d'Italie, a inspiré Cesare Ferrario qui réalise en ce moment un film d'épouvante intitulé tout simplement IL MOSTRO DI FIRENZE...

■ ■ ■ Arnold Schwarzenegger est la vedette du RAW DEAL, une production Dino De Laurentiis dans laquelle l'acteur campe un agent du F.B.I. enquêtant dans les milieux du crime et de la corruption.

■ ■ ■ George Hamilton s'apprête à reprendre le rôle du comte Dracula dans la suite du **Vampire de ces dames** intitulée LOVE AT SECOND BITE : DRACULA COMES TO HOLLYWOOD. Toujours traitée sur le mode humoristique et satirique, cette comédie contemporaine suivra le personnage joué par George Hamilton de New York jusqu'en Californie où il devra s'habituer au style de vie très particulier de Beverly Hills...

■ ■ ■ Phillip Borsos, le réalisateur de ONE MAGIC NIGHT pour le compte des studios Walt Disney, vient de recevoir le feu vert de la compagnie pour un nouveau projet fantastique : BILLY BUCKLES AND RED ROCKET RAIDERS.

■ ■ ■ Toujours chez Disney, le département animation qui vient de terminer **Basil of Baker Street** travaille maintenant sur OLIVER, film musical librement adapté du classique « Oliver Twist » signé Charles Dickens.

■ ■ ■ Dans la lignée d'**Attention les enfants regardent** et **La petite fille au bout du chemin**, le réalisateur néo-zélandais John Laing tourne actuellement à Wellington DANGEROUX ORPHANS, un thriller mettant en scène un trio d'enfants meurtriers.

HAUNTED HONEYMOON

Haunted Honeymoon - littéralement : « Lune de miel hantée » - le dernier film de Gene Wilder actuellement en cours de tournage en Angleterre, est une comédie à donner la chair de poule, taillée sur mesure pour l'acteur à notre avis le plus doué de sa génération pour se comporter d'une façon incroyablement normale dans les situations les plus bizarres et les plus déconcertantes...



Dom DeLuise, Gene Wilder et Gilda Radner : un trio — presque — infernal !

Ce nouveau film est construit de façon à ménager des scènes et des situations encore plus burlesques que celles qui ont fait le succès de **La Femme en rouge** : l'histoire, inspirée par la fascination que Wilder éprouvait dans son enfance pour les films de maisons hantées de la fin des années trente et par le fait historique indéniable que cette époque marque aussi l'apogée de la radio, est profondément enracinée en 1939. La structure de **Haunted Honeymoon** est résolument classique : un groupe de personnages aussi disparates que désespérés, encore qu'à des degrés divers, se réunit dans une maison hantée, gothique à souhait, et le meurtre est au rendez-vous...

Larry Abbot (Gene Wilder) est un acteur de radio. Son émission connaît un très grand succès dans tout le pays, mais sa carrière est menacée par son anxiété névrotique. Et si celle-ci trouvait tout simplement son origine dans son mariage imminent avec la co-vedette de la série, Vickie Pearle (Gilda Radner) ? C'est en tout cas ce que suppose son psychiatre d'oncle, qui a échaffaudé toute une conspiration, aidé en cela par certains membres de la famille Abbot : ils ont comploté de lui faire subir un traitement radical et expéditif qui doit l'amener à passer, en trente-six heures, par toutes les affres de la peur ; à « mourir de peur », en somme.

Le décor idéal pour cette cure de terreur est la terrifiante demeure de la Grand'Tante Kate, qui porte la culotte dans la famille (Dom DeLuise). C'est un vrai gendarme avec l'excentricité en plus, et il se trouve qu'elle vient de refaire son testament, par lequel elle lègue dorénavant tous ses biens à Larry, ce qui le désigne automatiquement comme victime potentielle d'un meurtre tout ce qu'il y a de plus authentique.

Ajoutez à cela que la famille Abbot compte en son sein des membres plus que douteux et que la Tante Kate est persuadée que l'un d'eux est un loup-garou qui ne pense qu'à la tuer, et le décor est planté. Vous aurez compris que le film retrouve l'ambiance de **The Cat and the Canary** - l'original - dans un cadre des années 80, fort propice aux rires et aux frissons.

Ou, pour reprendre les termes de Wilder en personne : « J'ai voulu faire un film des années 30 pour des spectateurs de 1986, c'est-à-dire un film comme on savait les faire à l'époque, avec les moyens dont je dispose aujourd'hui. »

C'est le cinquième film dans lequel Wilder se met en scène, et le second qu'il réalise en Angleterre, après **Le Frère le plus futé de Sherlock Holmes** (1975). Terence Marsh, le co-scénariste et décorateur en chef du film, a travaillé avec Gene Wilder sur la plupart des films que celui-ci a mis en scène. Cette association, qui vit le jour avec **Le Frère le plus futé de Sherlock Holmes**, dont Marsh a signé les décors, se poursuivra avec **Drôle de séducteur** (1977), dont il réalisa les décors et qu'il coproduisit.

Terence Marsh, établi maintenant en Californie, est né à Londres et a fait ses études au Hornsey College of Art de la cité britannique. A son palmarès, on retrouve des films comme **Laurence d'Arabie** (David Lean, 1962), pour lequel il assiste le décorateur John Box, **Dr Jivago**, du même Lean (1966), dont il assure la direction artistique, **Un homme pour l'éternité** de Fred Zinneman (1967), dont il est également directeur artistique, et **Oliver** (Carol Reed, 1968), qui lui vaut, tout comme **Dr Jivago**, un Oscar pour les décors.

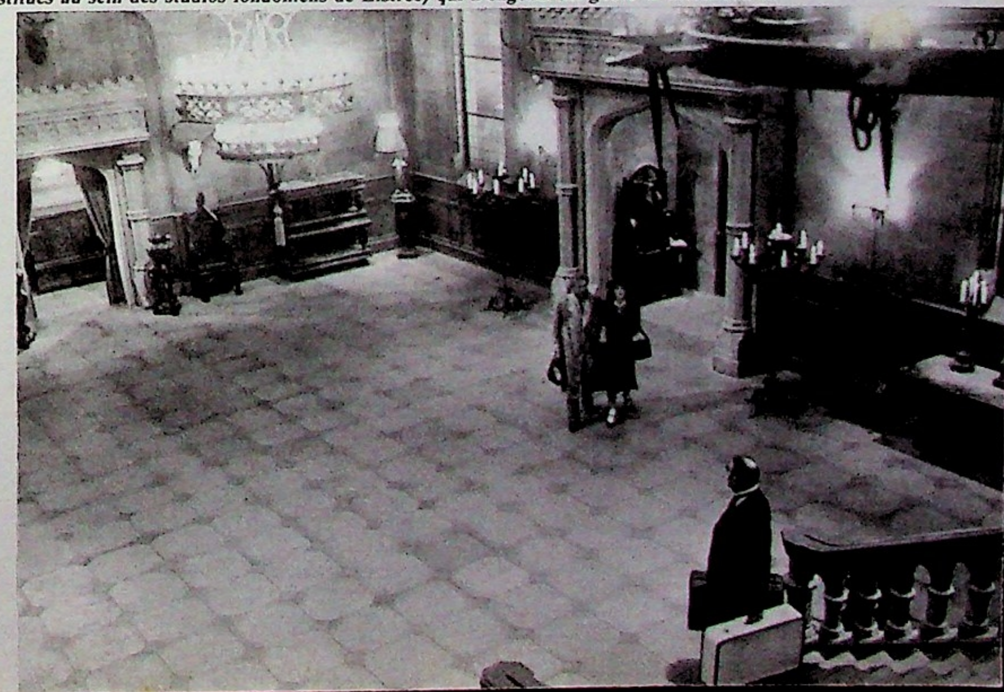
C'est lui qui conçut les décors de **Magic**, du même Attenborough, et de **To Be or Not to Be**, de Mel Brooks. Une œuvre à suivre, donc, sur laquelle nous reviendrons ultérieurement.

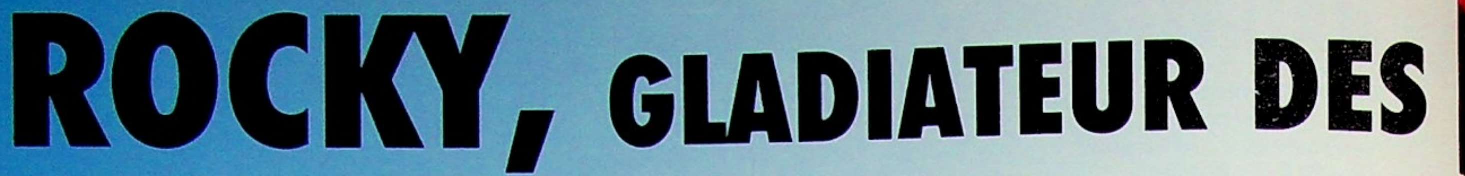
Alan Arnold

(Trad. : Dominique Haas)

D'imposants décors victoriens (reconstitués au sein des studios londoniens de Elstree) qui n'engendrent guère la mélancolie...







ROCKY, GLADIATEUR DES

par Randy et Jean-Marc Lofficier

« Pour moi, Rocky est un gladiateur qui arpenterait le 20e siècle en chaussures de tennis. Comme beaucoup d'entre nous, il est complètement déphasé. J'ai mis beaucoup de ma propre histoire et de moi-même dans tout ça. Et en particulier de ma propre frustration à l'idée que je n'arrivais à rien dans la vie. »

Au moment où **Rocky IV** va frapper l'opinion publique avec la force d'un uppercut, Stallone se penche sur son (récent) passé et nous rappelle comment il accoucha du personnage de Rocky Balboa, l'Etalon italien, le Champion qui devait survivre à deux séquelles cinématographiques. Et ce n'est pas fini...

Débuts difficiles à New York

L'acteur venait de s'installer à New York lorsqu'il prit la décision de devenir acteur. *« Je suis devenu acteur par le plus grand des hasards,* nous raconte-t-il. *Je suis monté sur les planches pour la première fois à l'âge de huit ans. C'était dans une troupe de louveteaux, et je jouais le rôle de Smokey le petit ours. Après, au lycée, j'ai joué dans* **Mort d'un commis voyageur** *: l'expérience n'a pas été désagréable. C'est comme ça qu'en 1969 je me suis retrouvé en train de battre la semelle dans tout New York. J'ai vécu d'expédients pendant six jours, et puis le septième jour j'ai découvert que je n'avais plus un sou. Et les onze nuits suivantes, j'ai dormi sur un banc, dans la gare des bus du sud de Manhattan. »*

Stallone finit par obtenir quelques rôles dans des pièces off Broadway, et même dans des publicités télévisées, mais à ce stade, personne ne se serait aventuré à dire que sa carrière était un franc succès... Il a fait des choses dont il préfère ne pas parler aujourd'hui, et c'est ainsi qu'en 1971, il accepta le rôle (non crédité au générique) de voyou qui, dans **Bananas**, abuse de la vieille dame infirme, dans le métro, tandis que cet hypocrite de Woody Allen fait semblant de ne rien voir...

Et voilà comment il se retrouva en 1973 en train de jouer dans un petit film intitulé **No Place to Hide** (à ne pas confondre avec le téléfilm de 1981 qui porte le même titre), rebaptisé **Rebel** lors de sa ressortie en 1980. Il y incarnait un étudiant radical confronté à un choix dramatique : son amour pour une fille, ou sa loyauté envers un groupuscule terroriste.

Malgré tout ça, on ne peut pas dire que Stallone cassait tout à New York : *« J'avais fini par me faire mettre dehors par tous les agents de la ville, et j'avais passé quelque chose comme 5 000 auditions — ou du moins est-ce l'impression que j'avais — et tout ça pour rien. Encore maintenant, cela ne me fait pas rire. C'était une expérience très cruelle. Je fais le serment que si je devais un jour me retrouver dans la situation d'accepter ou de refuser des candidats à un rôle, je serais toujours courtois avec ceux qui se battent, et que je ferais tout mon possible pour faire appel au maximum de débutants. »*

Quoi qu'il en soit, Stallone réussit à survivre en faisant des livraisons pour un épicier, en vendant du poisson sur les marchés, en nettoyant la cage aux lions du Zoo de Central Park et en faisant l'ouvreur au Walter Reade's Baronet Theatre... jusqu'au jour où il se fit renvoyer... pour avoir essayé de revendre des billets à son propre patron ! C'est alors qu'il se tourna vers la littérature...

« Pour moi, un livre c'était une œuvre finie, au moins, et on ne vous la refusait pas au cours d'une audition. Alors j'ai peint mes fenêtres en noir, j'ai coupé le téléphone chez moi, j'ai rompu avec presque tous mes amis et je suis entré dans le monde souterrain,

TEMPS MODERNES

Un combat inégal contre un robot soviétique qu'il vaincra brillamment.

fantastique, des écrivains. Un jour, il m'est arrivé d'écrire six dramatiques télévisées d'une demi-heure à la chaîne. »

C'est en 1974 que Stallone a sa première vraie chance : il accompagnait l'un de ses amis à une audition pour **The Lords of Flatbush** lorsqu'on le choisit pour incarner le personnage du jeune Stanley Rosiello. Ce devait être un terrain d'essai comme il n'en rêvait plus, et cela lui permit accessoirement de réécrire une partie du dialogue. C'est là que Henry Winkler, la co-vedette de la série, expérimenta pour la première fois son personnage de Fonzie.

Mais en dépit d'une critique excellente, **The Lords of Flatbush** ne devait pas lui attirer de meilleurs rôles. Dans **Capone** (distribué en 1975), Stallone se retrouvait dans la peau de Nitti, l'exécuteur des hautes œuvres de Capone, incarné par Ben Gazzara, et dans **The Prisoner of Second Avenue** de Neil Simon (avec Jack Lemon et Anne Bancroft), il n'avait qu'un petit rôle : celui d'un malandrin de Central Park. Il n'avait pas fait beaucoup de chemin depuis **Bananas** !

En route vers la gloire...

C'est ainsi qu'avec l'argent que lui avait rapporté **The Lords of Flatbush**, il acheta une voiture et partit pour Hollywood : *« J'ai flanqué tout ce que j'avais dedans — c'est-à-dire pas grand'chose, à vrai dire — plus une jolie femme — la mienne — et un chien monstrueux — le mien — et j'ai mis le cap vers l'Ouest. La voiture est tombée en panne au moins trois fois en cours de route, mais j'avais vraiment l'impression d'être un Valeureux Pionnier. A Hollywood, j'ai continué à écrire sans relâche. J'en étais arrivé à la conclusion que la seule différence entre être dans la dèche sur la Côte Ouest et sur la Côte Est, c'est qu'à Los Angeles j'étais chômeur mais bronzé, tandis qu'à New York, j'avais le teint légèrement verdâtre. Cela dit, mes scénarios étaient tout aussi empreints de pessimisme, et je partageais la philosophie de Hemingway selon laquelle les héros doivent toujours mourir auréolés de gloire à la fin. Seulement, ce qui marchait pour Hemingway ne payait pas mes factures ! »*

Pendant cette période, Stallone décrocha quelques rôles dans des séries télévisées comme **Kojak**, **Baretta** et **Police Story** et fit une apparition dans **La course à la mort de l'an 2000**. Sa carrière était encore dans les limbes, mais c'est cette année-là qu'elle amorça un virage décisif : *« Ma femme avait acheté un gâteau d'anniversaire à un dollar quatre-vingt-quinze et elle m'a dit de faire un vœu en soufflant la bougie. J'ai fait celui « que nous nous en sortions ». Et je me suis rendu compte que pour ça, il n'y avait qu'un moyen : la discipline créatrice. J'ai pris l'assiette et le gâteau, et je suis allé travailler aussi sec. Et c'est là que j'ai été frappé comme par la foudre : tout ce que j'avais écrit jusque-là ne valait rien, je m'étais purement et simplement conformé à la mode en vigueur. Mais qu'est-ce que j'aimais voir sur un écran, moi, Sylvester Stallone ? Ce qui me plaisait, c'était l'héroïsme, l'amour, des histoires pleines de dignité et de gens capables de s'élever au-dessus de leur condition, de prendre la vie à la gorge et de ne pas lâcher tant qu'ils n'avaient pas réussi. »*

Stallone n'avait plus qu'à trouver un sujet à son histoire héroïque, une idée pétrifiante susceptible de porter d'un bout à l'autre le film qu'il avait en tête. Il se rappelle comment il s'est mis à la boxe : *« J'avais tellement d'idées qui grouillaient dans la tête que je n'arrivais pas à me concentrer. Pour me changer les idées, j'ai pris ce qui me restait d'argent de poche et je suis allé voir le combat de Mohammed Ali contre Chuck Wepner. Wepner n'avait encore jamais eu sa chance ; c'était un bon bagarreur dont tous les pronostiqueurs s'accordaient à dire qu'il ne tiendrait pas trois rounds. Mais au fur et à mesure du déroulement du combat, j'ai compris que j'assistais à un drame historique.*

Wepner tenait le choc. Ali s'est écroulé pour le compte et ça a été le délire complet autour de moi. La foule était déchaînée. Au quinzième round, Wepner ne saignait même pas, et il avait prouvé qu'il faisait le poids face à Ali. Il n'y en avait pas beaucoup qui pouvait en dire autant ! Et je suis sûr que c'était au moins aussi important pour lui que tout l'argent qu'on aurait pu lui donner. C'est pour ça qu'il s'était entraîné pendant 34 ans. Quoi qu'il arrive par la suite, il pourrait garder la tête haute, désormais. Nous venions d'assister là à une incroyable victoire de l'esprit sur la matière et ça nous avait plu. C'est ce soir-là que Rocky est né ! »

Le jour même, Sylvester Stallone entreprit d'écrire **Rocky**, et le reste appartient, selon la formule consacrée, à l'Histoire. Mais tout ne devait pas aller tout seul pour autant...

L'histoire de Rocky...

L'histoire de **Rocky** a beau n'être qu'un vieux scénario de film de série B à peine remis au







goût du jour, elle possède une sincérité qui va droit, du cœur de son auteur à celui du spectateur. *« Rocky est un homme de la rue, un cliché ambulant*, nous explique Stallone. *Pour tout le monde, il incarne la tragédie américaine dans toute sa splendeur ; ce n'est peut-être pas un intellectuel, mais il est susceptible d'émotions incroyables et il recèle un potentiel de patriotisme et de spiritualités à toute épreuve. Et il a une bonne nature, un bon fond, même si la vie n'a pas toujours été bonne pour lui. Tout ce qu'il demande à la vie, c'est un bon lit bien chaud, de quoi manger, et peut-être une ou deux occasions de rire par jour. »*

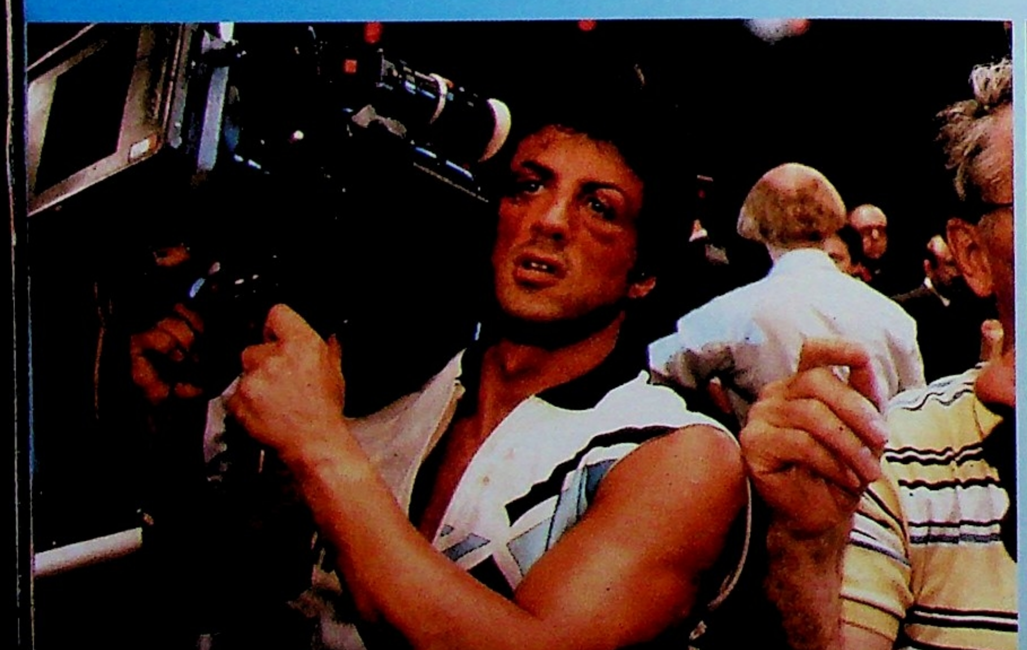
Le scénario original de Rocky alla de Stallone à son agent, qui l'envoya au producteur Gene Kirkwood, lequel le fit parvenir à l'équipe de production composée par Irwin Winkler et Robert Chartoff, qui proposèrent immédiatement d'acheter le projet. *« J'avais accepté certaines modifications lorsqu'ils me firent leur offre*, se rappelle Stallone. *Une offre de 75 000 dollars. J'étais fauché comme les blés, mais je ne pouvais pas me résoudre à accepter comme ça. C'est pour moi que j'avais écrit l'histoire de Rocky et je ne pouvais pas la laisser échapper aussi facilement. C'est ainsi que le prix monta jusqu'à 125 000 dollars, assorti de la promesse qu'ils obtiendraient une vedette de premier plan et que je pourrais venir jeter un coup d'œil de temps en temps pendant le tournage. Je dois dire que le fait de refuser cette somme monumentale me colla un mal de tête mythologique. Ils insistaient sur le fait qu'il leur fallait une vedette commerciale, alors que moi, j'étais à peu près aussi commercial qu'un fromage loupé. Ils allèrent jusqu'à 200 000 dollars. Je demandai à sortir du bureau pour réfléchir. Je crois que j'ai un peu perdu les pédales, à ce moment-là, mais au fond de moi, quelque chose me disait que l'argent n'avait pas d'importance, que c'était l'occasion de ma vie et que si je la laissais échapper, je pouvais être sûr que j'allais passer le restant de ma vie à me haïr un peu plus à chaque seconde.* ***Rocky*** *était sur le point d'avorter ; il n'y avait plus qu'une chance sur un million pour qu'il se fasse.*

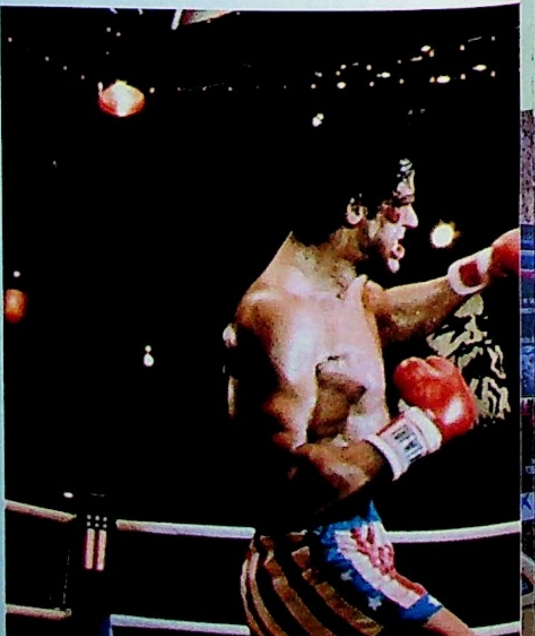
Je n'avais jusqu'alors rien dit de tout cela à ma femme. Je rentrai donc lui raconter toute l'affaire et je lui dis que l'argent qu'on me proposait pouvait nous assurer un avenir tranquille, et me permettre de poursuivre ma carrière d'écrivain. Je n'oublierai jamais sa réponse : « Il faut te battre », me dit-elle. Et le lendemain, ils m'en offraient 300 000 dollars. Je leur répondis en toute simplicité que je préférais encore fiche le feu au script que de laisser n'importe qui jouer Rocky Balboa. Même pas pour un million de dollars. Tout le monde m'a regardé comme si j'étais fou. »

Mais Sylvester Stallone finit par gagner et par faire **Rocky.** C'est un doux euphémisme que de dire que le film connut un certain succès : il rapporta des tonnes d'argent, remporta l'Oscar du meilleur film en 1976 et donna lieu à deux suites qui eurent tout autant de succès l'une que l'autre. La saga de Rocky figure maintenant au firmament des joyaux hollywoodiens, à côté de James Bond et de **La Guerre des étoiles...**

La réussite de **Rocky** tient au fait qu'à sa vision, le public se sent bon : *« Rocky rappelle à Hollywood que les films positifs peuvent marcher*, explique Stallone. ***Rocky*** *a été beaucoup imité, depuis, et j'en suis très fier. Je veux donner au public des symboles positifs, des héros et des héroïnes qui arrivent à s'extraire des abîmes du désespoir, qui se battent, griffent et mordent jusqu'à ce qu'ils aient réussi à atteindre leur but. Ça permet aux spectateurs de s'identifier à eux, de se dire : « Mais c'est possible, je peux le faire ! » ou « Voilà le genre de personne que j'aimerais être ». Des tas de gens m'ont écrit pour me dire que la philosophie de* ***Rocky*** *avait changé leur vie, en fait. Qu'ils avaient appliqué la morale des films à leur cas particulier et qu'ils s'étaient rendu compte qu'ils pouvaient devenir le meilleur comptable, le meilleur coiffeur ou meilleur professeur de leur quartier ; qu'ils pouvaient se surpasser, faire mieux que ce qu'ils étaient. Qu'ils pouvaient aller aussi loin que leurs instruments les emmèneraient... plus loin qu'ils ne l'avaient jamais rêvé. Jadis, le rêve de l'Amérique était l'excellence ; les films positifs sont un moyen de réhabiliter cette notion. »*

Les critiques ont souvent reproché aux films comme **Rocky,**









ou **La Guerre des étoiles**, pour le même prix, d'être pleins de clichés. Stallone ne s'en défend pas ; c'est à ses yeux, loin d'être un défaut : *« Le bon style est plein de clichés, ne serait-ce que parce que nos vies en sont elles-mêmes remplies. Nous suivons un certain schéma, un labyrinthe dont nous parcourons tous les jours une étape, au fur et à mesure que nous allons d'un quartier à l'autre et que nous rentrons chez nous après. Les gens aiment bien se raccrocher à des clichés et je crois que c'est important au cinéma. On se réfère à des clichés, quitte à les réfuter par la suite, mais il faut bien partir d'une base, et les clichés ont quelque chose de confortable, ils fournissent un élément de référence. Après tout,* **Rocky** *est un film très prévisible, de même que sa conclusion. Mais en cours de route, nous jouissons d'une certaine liberté — sans en abuser, toutefois, parce qu'à ce moment-là, autant le faire grimper dans une capsule spatiale... »*

Rocky devait être suivi par **Rocky II**, dans lequel l'Etalon italien devenait le Champion du monde des poids lourds, puis par **Rocky III**, où il réaffirmait sa suprématie sur un adversaire plus jeune, plus vicieux. Stallone nous a expliqué pourquoi il n'avait eu aucun mal à prolonger la durée de vie de son héros : *« En tant qu'auteur, j'ai toujours été intéressé par les trilogies, comme celle de Studs Lonigan, par James Farrell. Pour moi, ce qui est passionnant, c'est de voir ce qui arrive à l'homme après qu'il ait connu la gloire : serait-il capable de recommencer s'il le fallait ? Rocky est-il arrivé au sommet ? Et comment réagirait-il s'il se rendait compte tout à coup qu'il a en face de lui l'homme le plus susceptible de lui ravir son titre ? »*

Rocky IV

Et voilà que Stallone nous concocte un quatrième **Rocky**, dans la foulée de l'incroyable succès de **Rambo II : La mission**, qu'il a tourné presque en même temps que **Rocky IV**, d'ailleurs. *« Il y a eu des moments où je ne savais plus très bien si je devais prendre la mitraillette ou les gants de boxe »*, raconte plaisamment l'acteur.

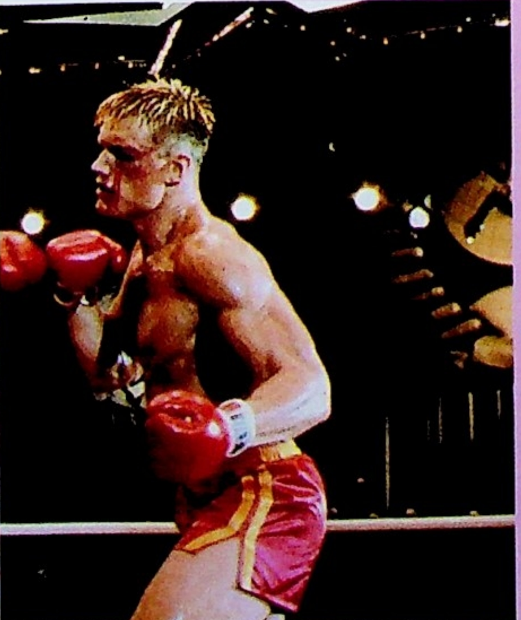
Tout comme **Rocky III**, **Rocky IV** a été tourné dans un style très subjectif par son réalisateur, Sylvester Stallone en personne. *« Notre but est de rappeler au public le style des documentaires et des actualités télévisées lorsqu'elles filment la vie des vedettes, leur intimité. Nous avons fréquemment utilisé la Steadicam à l'épaule dans* **Rocky III**, *pour retrouver ce style, justement. Nous voulions donner l'impression que la caméra violait l'intimité de Rocky, que nous écoutions aux portes.* **Rocky IV** *est mis en scène d'une façon très subjective, comme si tout était vu par les yeux de Rocky lui-même. »*

Le réalisateur n'a pas reculé devant les modifications du script nécessaires pour ajouter au réalisme auquel il tenait tout particulièrement. *« Après avoir vu le combat Hagler-Hearns, j'ai refilmé et re-chorégraphié le premier round de* **Rocky IV**. *La première fois, nous étions trop engoncés dans notre raideur ; je veux que ça ait l'air d'être vrai, que l'on croit vraiment voir deux personnes confrontées à une situation très tendue, très dramatique, dans laquelle leur ego échappe totalement à tout contrôle. Dans ces moments-là, on oublie complètement le style, les proportions et la distance : on redevient un animal sauvage, tout en instinct. On improvise. On ne se demande pas quelles sont les lois physiques qui régissent l'équilibre des corps physiques. On lutte pour sa survie. »*

Et après **Rocky IV** ? Stallone n'arrête pas de se contredire dans ses déclarations : tantôt il annonce que la carrière de l'Etalon italien est terminée, tantôt il dit le contraire... « **Rocky**, *c'est fini. Parce que je me demande contre qui on pourrait encore se battre quand on a fichu la pâtée à la Russie... Il y a tout, là-dedans : le conflit idéologique, la victoire sur la plus grande machine de guerre jamais construite, un produit de la biochimie soviétique ! Je ne vois pas ce que je pourrais faire de mieux après ça. Tout le reste serait moins fort. J'ai déjà eu de la chance d'arriver jusqu'à quatre* **Rocky**... »

Mais le public permettra-t-il à Rambo d'enterrer aussi vite son grand-frère, Rocky ? La réponse dans quelques mois...

(Trad. : Dominique Haas)






L'ECRAN FANTASTIQUE
L'ECRAN FANTASTIQUE


L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

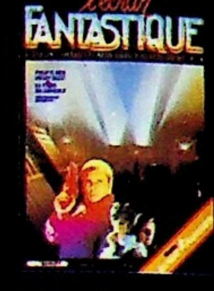
L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
MAD MAX

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

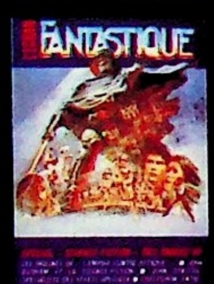
L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
ZOMBIES!

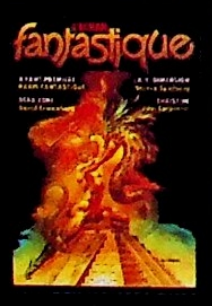
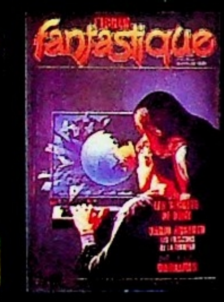
L'ECRAN FANTASTIQUE
L'EMPRISE
DARK CRYSTAL

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
LA LUNE DANS LE CANIVEAU
LE RETOUR DES FEMMES DE L'EPOUVANTE
CATHERINE DENEUVE
PSYCHOSE II

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN fantastique

L'ECRAN fantastique
SPECIAL 100 PAGES
LE RETOUR DU JEDI

L'ECRAN fantastique

L'ECRAN fantastique

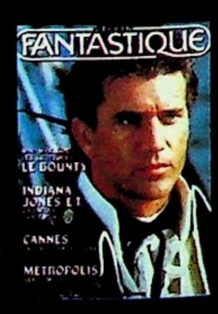
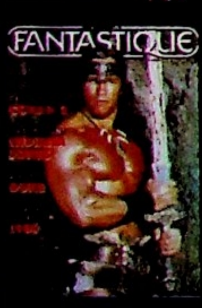
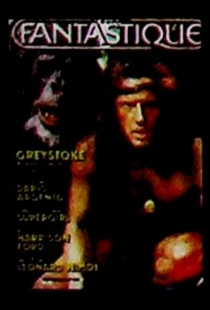
L'ECRAN fantastique

L'ECRAN fantastique

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
L'ETOFFE DES HEROS
THE WIZ

L'ECRAN FANTASTIQUE
FORTERESSE NOIRE
CONAN

L'ECRAN FANTASTIQUE
INDIANA JONES
STAR TREK 3

L'ECRAN FANTASTIQUE
LE BOUNTY
INDIANA JONES ET
CANNES
METROPOLIS

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
GREYSTOKE
HARRISON FORD

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
GREMLINS

L'ECRAN FANTASTIQUE
2010
LES GREMLINS AU REX
STARMAN
L'UNIVERS DE DUNE

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
TERMINATOR
BABY
BODY DOUBLE
LES GROTTES DE LA NUIT

L'ECRAN FANTASTIQUE
2010

L'ECRAN FANTASTIQUE
FORD
CADEAUX

L'ECRAN FANTASTIQUE
STARFIGHTER
MASK
PHENOMENA

L'ECRAN FANTASTIQUE
RETROUVEZ LES FORCES DE L'INVISIBLE DANS LA FORET D'EMERAUDE
EXCLUSIF LEGEND

L'ECRAN FANTASTIQUE

L'ECRAN FANTASTIQUE
DOSSIER EXCLUSIF
MAD MAX

les 12 premiers numéros de l'Écran fantastique sont épuisés... Triste!

On peut encore les retrouver en passant une petite annonce mais... les prix ont monté !

13 L'Empire Contre-Attaque, Star Trek, Le film, Fog (dossiers), Irvin Kershner, Gary Kurtz, Nick Allder, Robert Wise, John Carpenter, Peter Fleischmann (interviews).

14 Le Trou Noir, Maniac et Mother's Day, Le Tour du Monde du Fantastique (dossiers), Nicolas Meyer, William Lustig, Charles Kaufman, Gabrielle Beaumont (interviews).

15 Superman II, Flash Gordon, The Monster Club (dossiers), Alexandro Jodorowsky, Michael Hodges, Zoran Perisic (interviews).

16 Le 16e Festival de Paris, Les Effets Spéciaux de L'Empire Contre-Attaque, La malédiction finale (dossiers), Lucio Fulci, Lamberto Bava, Robert Powell, Richard Lester, Pierre Spengler (interviews).

17 New York 199097, Le Choc des Titans, Vincent Price (dossiers), John Landis, Donald Pleasence, Ernest Borgnine, Kurt Russell, Debra Hill (interviews).

18 Le Voleur de Bagdad, Douglas Trumbull (dossiers), Roger Corman, Luigi Cozzi, Walerian Borowsky, Desmond Davis, Michael Powell (interviews).

19 Peter Cushing, Cannes 8A (dossiers), David Cronenberg, John Boorman, Ruggero Deodato (interviews).

20 Outland, Excalibur, Hurlements, (dossiers), Ray Harryhausen, Oliver Stone, David Hemmings, Jenny Agutter, Joe Spinnell (interviews).

21 Les Loups-Garous, Les Aventuriers de l'Arche Perdue (1), Au-delà du réel (dossiers), Lawrence Kasdan, Roy Ashton, Jean Marais (interviews).

22 Le 11e Festival de Paris, Les Aventuriers de l'Arche Perdue (1), Au-delà du Réel (dossiers), Vincent Price (1), Lucio Fulci, Harrison Ford, Frank Marshall, Ivan Reitman, Terence Young, John Hough (interviews).

23 Conan, Mad Max 2, Wolfen, Doctor Who (1), Peter Weir (dossiers), George Miller, Robert Blalack, Vincent Price (2) (interviews).

24 Wes Craven, Les Maquilleurs d'Hollywood, Doctor Who (2), dossiers, Mœbius, René Laloux, Vincent Price (3) (interviews).

25 Cannes 82, Creepshow, Evil Dead, Tom Burman (dossiers), Stephan King, Georges Romero, Sam Raimi, Don Coscarelli, MLindsay Anderson (interview).

26 Blade Runner, Cat People, Halloween 3 (dossiers), Ridley Scott, Philip Dick, Syd Mead, Lawrence Paull (interviews).

27 Star Trek 2, Le Dragon du Lac de feu (dossiers), Nicholas Meyer, HJhal Warwood, William Shatner, Leonard Nimoy (interviews).

28 Poltergeist, The Thing (1) (dossiers), John Carpenter, Frank Marshall, Tom McLoughin (interviews).

29 E.T., The Thing (2), Tron (1) (dossiers), David Warner, Dnald Kirshner, Roy Arbogast, Kurt Russell (interviews).

30 Le 12e festival de Paris, Tron (2) (dossiers), Sam Raimi, Larry Cohen, Denis Heroux, Harrison Ellenshaw, Don Bluth, Allan Holzman (interviews).

31 Les Zombies au cinéma, Meurtres en 3-D (dossiers), Damiano Damiani, Sadoff (interviews).

32 The Dark Crystal, L'Empire (dossiers), Jim Henson, Gary Kurtz, Frank Oz, Frank DeFelitta (interviews).

33 Spécial science-fiction (dossier), John Badham, John Dykstra, Tom Savini (interviews). La Genèse de la guerre des Etoiles.

34 Psychose 2, La lune dans le caniveau (dossiers), Tommy Lee Wallace, Catherine Deneuve Jean-Jacques Beineix (interviews).

35 Cannes 83, Vidéodrome, Les Dents de la mer 3-D, Le Sens de la vie (dossiers), John Badham, David Cornenberg, Monty Python (interviews).

36 Les prédateurs, Tonnerre de feu, Cannes 83, Lon Chaney Sr (dossiers), Tony Scott, Tony Perkins, Richard Franklin, Roy Schneider, Malolm McDowell (interviews).

37 Superman 3, Krull, Lon Chaney Sr (dossiers), C.3PO, Desmond Lewellyn (interviews).

38 Spécial : Le retour du Jedi !

39 Dead Zone, X-Tro, House of Long Shadows (dossiers), Richard Matheson, Robert Bloch, Stephen King (interviews).

40 WarGames, Dune (dossiers), Dario Argento, John Badham, Walter Parkes (interviews).

41 Le 13e Festival de Paris, La 4e dimension, Michael Jackson's Thriller (dossiers), Joe Dante, Douglas Hickox, Oldrich Lipsky (interviews).

42 Spécial 100 pages sur le nouveau cinéma américain : La foire des ténèbres, Brainstorm, La 4e dimension (dossiers), Douglas Trumbull, Ray Bradbury, Jack Clayton, Jason Robards, Craig Reardon (interviews).

43 Johnny Weissmuller (dossier filmographique), La foire des ténèbres (les effets spéciaux), Dead Zone, L'ascenseur (entretien avec le réalisateur).

44 Les effets spéciaux de L'étoffe des héros (dossier complet), The Wiz, Vidéodrome. Entretiens avec : Candy Clarke, Lucio Fulci, Robert Powell.

45 Conan, La forteresse noire, le studio Millenium (effets spéciaux), Mutant, The Philadelphia Experiment, John Carradine (dossier filmographique). Entretiens avec : Philip Kauffman, Roger Corman, John Carradine, Enki Bilal.

46 La forêt émeraude, Indiana Jones et le Temple Maudit, Star Trek III. Entretiens avec : John Boorman, Bruce Kimmel. John Carradine (dossiers).

47 Spécial Cannes 84, Le Bounty, Les enfants d'une autre dimension, Métropolis 84. Entretiens avec : Christopher Reeves, Christopher Lee, Roger Donaldson, Anthony Hopkins, Giorgio Moroder.

48 Spécial previews : Dune, 1984, The Bride. Dossiers : Indiana Jones et le Temple Maudit, Conan le destructeur, Fay Wray. Entretiens avec : Frank Herbert, Arnold Schwarzenegger.

49 Greystoke (dossier), Phénoména, Star Trek 3. Entretiens avec : Christophe Lambert, Dario Argento, Léonard Nimoy, Hugh Hudson.

50 Les rues de feu, S.O.S. fantômes, 1984, L'histoire sans (dossiers). Entretiens avec : Ivan Reitman, Val Guest, John Hurt, Noah Hattaway, Walter Hill.

51 Gremlins, les effets spéciaux de S.O.S. Fantômes, Horizons du Fantastique 85 (dossiers). Entretiens avec : Joe Dante, Laszlo Kovacs, Menahem Golan, Mark Damon.

52 La compagnie des loups, le 14e Festival de Paris du Film Fantastique (dossiers), Starman, 2010 (previews). Entretiens avec Davis Blyth, Neil Jordan, Christopher Tucker.

53 Dune, Star Trek 3, Brazil, L'aventure des Ewoks, Razorback (dossiers). Entretiens avec : David Lynch, Rafaella De Laurentiis, Terry Gilliam, Carl Schenkel.

54 Les griffes de la nuit, Terminator, Body Double, Le cinéma fantastique italien (dossiers). Entretiens avec : Wes Craven, Arnold Schwarzenegger, Dario Argento.

55 2010, Ladyhawke, Le retour des morts-vivants, Cat's Eye. Entretiens avec : Peter Hyams, Richard Donner.

56 Spécial previews : Day of the Dead, Dream Child, The Stuff, Underworld, Red Sonja, Morons from Outer Space, Starman. Dossier : Baby.

57 Starfighter, Mask, Phenomena (dossiers), 2084 (preview), Ayesha à l'écran (archives).

58 La forêt d'émeraude, Starman, Cannes 85 (dossiers), Dreamscape (preview), l'Atlantide (archives).

59 Runaway, Legend (dossiers), Return to Oz, The Bride, Lifeforce, Mad Max 85 (previews), Godzilla à l'écran (archives). Entretiens avec : Michael Crichton, Tom Selleck, Nick Maley, Sting, Tom Cruise.

60 Mad Max, au-delà du dôme du tonnerre, La promise, Legend (dossiers), Les chocs de l'été (previews).

61 Rambo 2, Retour vers le futur, Oz, Lifeforce, La chair et le sang.

62 Retour vers le futur, Cocoon, (dossiers)., Weird Science, Invasion USA, My Science Project, Transylvania 6-5000 (previews).

La Table des Matières des 50 premiers numéros figure dans nos numéros 56 et 57.

Commandez sans trop tarder les numéros qui manquent à votre collection

Je commande ces numéros de l'Ecran Fantastique que j'entoure ainsi : 21

13	14	15	16	17	18	19	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
30	31	32	33	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46
47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	61	62	

au prix de 20 F l'exemplaire plus 2,80 F de port par numéro pour la France ; 5 F pour l'étranger par numéro

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

PAYS ....

soit ☐ *numéro à 20 F* .... F

☐ *ports à* .... F .... F

au total .... F

que je règle par CCP ou chèque bancaire ci-joint à l'ordre de I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date *signature*





Barbare, destructeur et... vainqueur !

par Giuseppe Salza

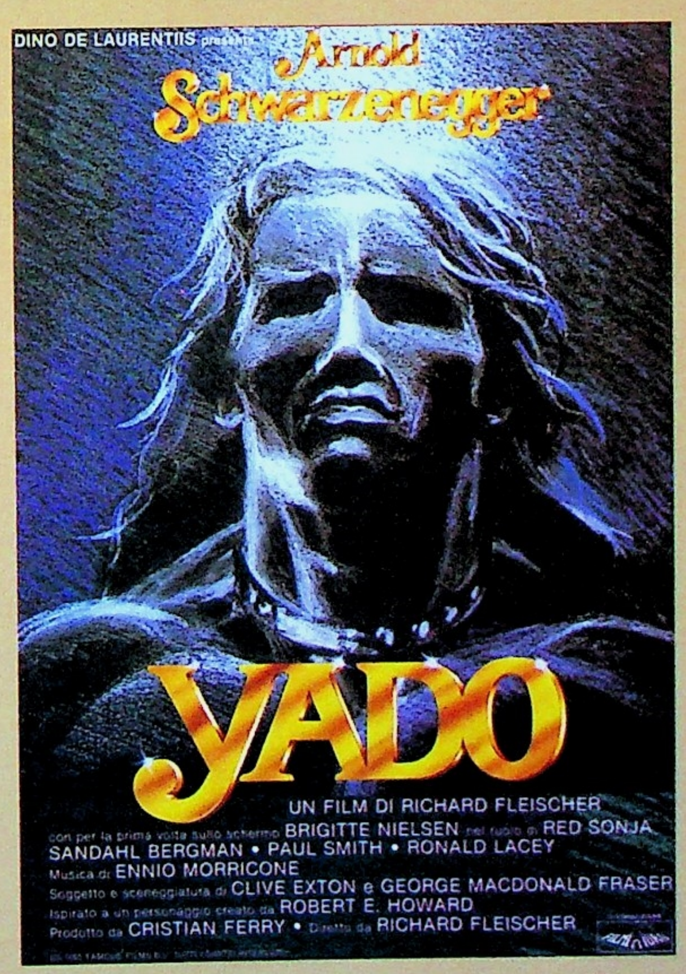
Toute légende, positive ou négative, a besoin d'être reconnue par les foules sous un nom universel. Un symbole d'abord, une carte d'identité préhistorique telle qu'elle puisse garantir à son détenteur un pouvoir presque absolu. *Red Sonja* (rebaptisé *« Kalidor »* en France !) est la légende la plus insolite de l'univers de la Sword and Sorcery ; en premier lieu parce qu'elle met en scène une femme, très belle et athlétique, lointainement apparentée à une iconographie de merveilleux qui s'appuie sur le style de Frank Frazetta et de Boris Vallejo. Et ensuite parce que le charme de cette femme s'exprime à travers sa force physique, son incroyable habileté dans le maniement de l'épée, ou dans le don qu'elle a de transformer son corps en machine de guerre. Une femme qui revendique avant toute autre chose ses exigences de guerrière, leur donnant le pas sur la grâce féminine qui est l'apanage au contraire d'autres héroïnes, telles *Sheena* ou la fiancée de *Ladyhawke*...

Autres temps, autres mœurs. La brûlante géographie préromane dessinée par Robert E. Howard n'offre pas d'autre alternative. Dans un monde barbare et violent dominé par la virilité du guerrier, la femme qui n'est pas disposée à se soumettre doit revendiquer par l'action son droit premier à l'existence.

Une héroïne de papier prend vie...

Red Sonja est habituée au fracas des batailles. Ayant échappé dans sa jeunesse à une mort certaine, violée et ligotée par un groupe de soldats à sa cabane en flammes (dans laquelle ses parents ont trouvé la mort), Sonja a affronté grand nombre de traîtrises et de traquenards, soigneusement décrits dans le détail par Clive Exton et George Mc Donald Fraser, restitués sur écran géant dans une chorégraphie de Richard Fleischer, le dernier des grands artisans du cinéma américain, objet de la sollicitude toute particulière de Dino de Laurentiis, le père de la Saga de Conan, et maintenant de Red Sonja (1), son âme sœur au féminin. Et Fleischer, déjà connu comme l'auteur de **Conan le destructeur**, d'**Amityville III** et de **Terreur aveugle**, entre autres, sait bien qu'« heroïc fantasy » cela signifie surtout exaspération du Mythe, grand dérapage de l'action et dosage à volonté de l'humour, indépendamment du résultat final. Même si la nécessité l'amène en substance à un remake de son œuvre précédente : *« Pour moi il s'agit essentiellement d'un travail, mais je veux souligner que j'apprécie tout particulièrement de tourner ce genre de films »*, affirme-t-il. *« Je considère en particulier que l'histoire de* **Red Sonja** *a un bon impact : c'est une aventure qui met en exergue une femme, et où l'action est rendue très emphatique. De plus Brigitte Nielsen (Sonja) possède une séduction peu commune, et on ne l'avait encore jamais vue à l'écran. Beaucoup d'autres personnages de l'histoire sont des femmes, et cela aboutit à une aventure au caractère intimement féminin. C'est ce qui m'a surtout attiré... »*

« **Red Sonja** *est pratiquement un cocktail d'action, d'aventure et de beaucoup d'humour, exactement comme* **Conan le destructeur** *»*, poursuit Fleischer, *« mais il y a dans ce nouveau film plus d'humour que dans le précédent et bon nombre de combats assez violents dont beaucoup sont authentiques et directement exécutés par Brigitte elle-même : ainsi, le duel final à l'épée qui se déroule entre deux femmes. Je ne crois pas que l'on ait vu récemment au cinéma un film doté du look de* **Red Sonja** *! »*



L'affiche conçue pour l'Italie met également en vedette un monolithique Schwarzenegger fidèle à l'esprit de Conan. Après l'échec du film aux USA, « Red Sonja » se voit évincer de toutes les affiches, tant au niveau du visuel que du titre, ainsi que l'on peut le voir sur ce document.

Les personnages de la Saga

Si Brigitte Nielsen, un mannequin suédois de vingt et un ans, a été choisie pour interpréter la guerrière née des fantasmes de Howard surtout en raison de sa taille d'1 m 90 et de ses cheveux roux, la présence dans le film d'Arnold Schwarzenegger ne laisse place à aucune interrogation. Ce qui apparaît comme un « échange croisé littérature-cinéma » de deux univers parallèles de barbarie, en hommage au second degré rendu sur la pellicule à un regretté disparu de la littérature fantastique, tend toutefois à aller plus loin que l'incroyable facilité et fécondité du prolifique et désormais célèbre acteur autrichien. Un acteur qui passe indifféremment du rôle d'un cyborg de combat dans **Terminator** à celui de Kalidor, le mystérieux prince religieux de **Red Sonja**. Et qui poursuit en interprétant le personnage principal de **Commando** ; quelques semaines de repos, puis il jouera dans **Outpost**, **Primo Garnera**, **Terminator II** et **Conan III** !

C'est la seconde fois en six mois que Fleischer dirige Schwarzenegger ; ce n'est un mystère pour personne que le metteur en scène américain apprécie l'acteur culturiste, qu'il aurait, semble-t-il, demandé comme condition sine qua non pour tourner **Red Sonja** ! *« Le personnage de Schwarzenegger est très attirant, il est tout ce que l'on peut atteindre de la figure mystérieuse qui semble faire disparaître autour de Sonja les pires maux. C'est une figure très romantique, qui, aux côtés de Brigitte Nielsen, doit supporter tout le poids de la réalisation »*, précise Fleischer.

Dans des rôles de composition on trouve d'anciens et de nouveaux acteurs du grand écran, tels Paul Smith, Ronald Lacey, Donna Osterbuhr et Pat Roach, et à leurs côtés deux des visages les plus photogéniques du ci-

néma italien, Janet Agren et Antonellina Interlenghi. Il y a également un autre personnage, qui accentue l'aspect folklorique du film : un prince-enfant, dépossédé de son royaume ; c'est une nouveauté dans le domaine du cinéma de Sword and Sorcery. Une mode aussi, probablement, consécutive à l'utilisation de l'acteur-enfant chez Spielberg. **Red Sonja** est une aventure de fantastique et de merveilleux, comme pouvait l'être, vu sous un autre angle, **Indiana Jones**. Et l'œuvre de Fleischer elle aussi dispose de son Short Round, royal avec plus de distinction toutefois : Ernie Reyes Jr.

Ernie raffole des films sur les Ninja, apprécie également le mythique Thor de la Marvel, et s'adonne à une pratique très particulière dans le film : il fait montre d'une parfaite maîtrise des arts martiaux, surtout envers ses ennemis trop curieux. « **Red Sonja** *n'est pas mon premier film* », commente-t-il. « *Auparavant, j'avais tourné un autre long métrage à New-York : un mélange de comédie musicale et de kung-fu. Dans ce film je tiens le rôle d'un prince, et je pense que l'œuvre dans son ensemble est très distrayante. Le réalisateur est très soucieux des acteurs et il porte un grand intérêt aussi bien à nos suggestions qu'à celles de l'équipe technique.* »

Pour des raisons de budget **Red Sonja** a été tourné entièrement en Italie, dans les studios de De Laurentiis, sur la Pontina, où Fleischer avait déjà réalisé en 1965 le mythique **Barabba**. « *Ce sont probablement les meilleurs studios où j'aie jamais travaillé* », affirme-t-il. « *Au niveau de leur conception et de leur construction ils comptent parmi les tous-premiers ! Il y a des plateaux immenses et des équipements qui n'ont rien à envier à aucun autre studio au monde. Bien que ce studio ait été fermé pendant des années, et c'est la raison pour laquelle nous avons dû y apporter de l'extérieur l'équipement, son niveau opérationnel est considérable.* »



Sandahl Bergman change de registre, pour apparaître ici sous les traits déformés de la cruelle et troublante Reine Gedren.

Une équipe de spécialistes italiens

Pour photographier les étendues boisées de Celano (aux alentours de Rome) ou les atmosphères spectaculaires conçues par Danilo Donati, Fleischer a choisi l'excellent opérateur Peppino Rotunno, à qui l'on devait déjà les images de **La Bible** de Huston, **Fellini-Satyricon** et **Roma**, de Fellini, sans compter **All that Jazz** et **Five Days, One Summer**. « *Au moment où se sont déroulées les discussions pour réaliser le film en Italie j'aurais aimé, à dire vrai, un autre chef-opérateur* », commente Fleischer. « *Toutefois comme Dino voulait que le directeur de la photographie soit de nationalité italienne j'ai demandé et obtenu Rotunno. C'est l'un des meilleurs opérateurs du monde ! D'ailleurs, son nom seul suffit. Il a fait pour ce film un travail d'une grande qualité artistique. Je me souviens encore qu'au moment où j'ai dû le contacter, Rotunno avait déjà reçu une proposition pour un autre film, mais Dino a des façons à lui - magiques - pour convaincre les gens !* » (rires).

« Nous cherchons à traduire les cascades en chorégraphies »

Red Sonja offre en outre une séquence de photographie sous-marine de très grande qualité, qui illustre les dons hors du commun de Schwarzenegger dans les combats aquatiques. La scène a été tournée par l'opérateur favori de Lamberto Bava, Lorenzo Battaglia (**A Blade in the Dark**, **Blast Fighter** et **Démons**), responsable déjà de la photographie sous-marine de **Popeye**. « *Comme je suis spécialisé dans ce genre de choses* », explique Battaglia, « *j'ai été contacté pour filmer le combat entre Schwarzenegger et le monstre marin. Pour ce faire, on avait fabriqué tout exprès une piscine, encastrée dans une machinerie extérieure de façon qu'elle puisse être soulevée ou abaissée. Ainsi il était possible de travailler directement sous la scène.* »

Contrairement aux films précédents, **Conan II** et **Amityville III**, **Red Sonja** se développe dans l'optique homogène du film d'action, qui joue sur la sueur et l'élasticité des muscles plutôt que sur l'artifice et la falsification. Il se trouve dans cette œuvre certains effets spéciaux de conception variée et sophistiquée, mais ils n'en altèrent pas la progression dialectique. « *Un effet, quel qu'il soit, est toujours très difficile à tourner. Ceux que l'on voit dans ce film ont considérablement entravé les tournage* », explique Fleischer.

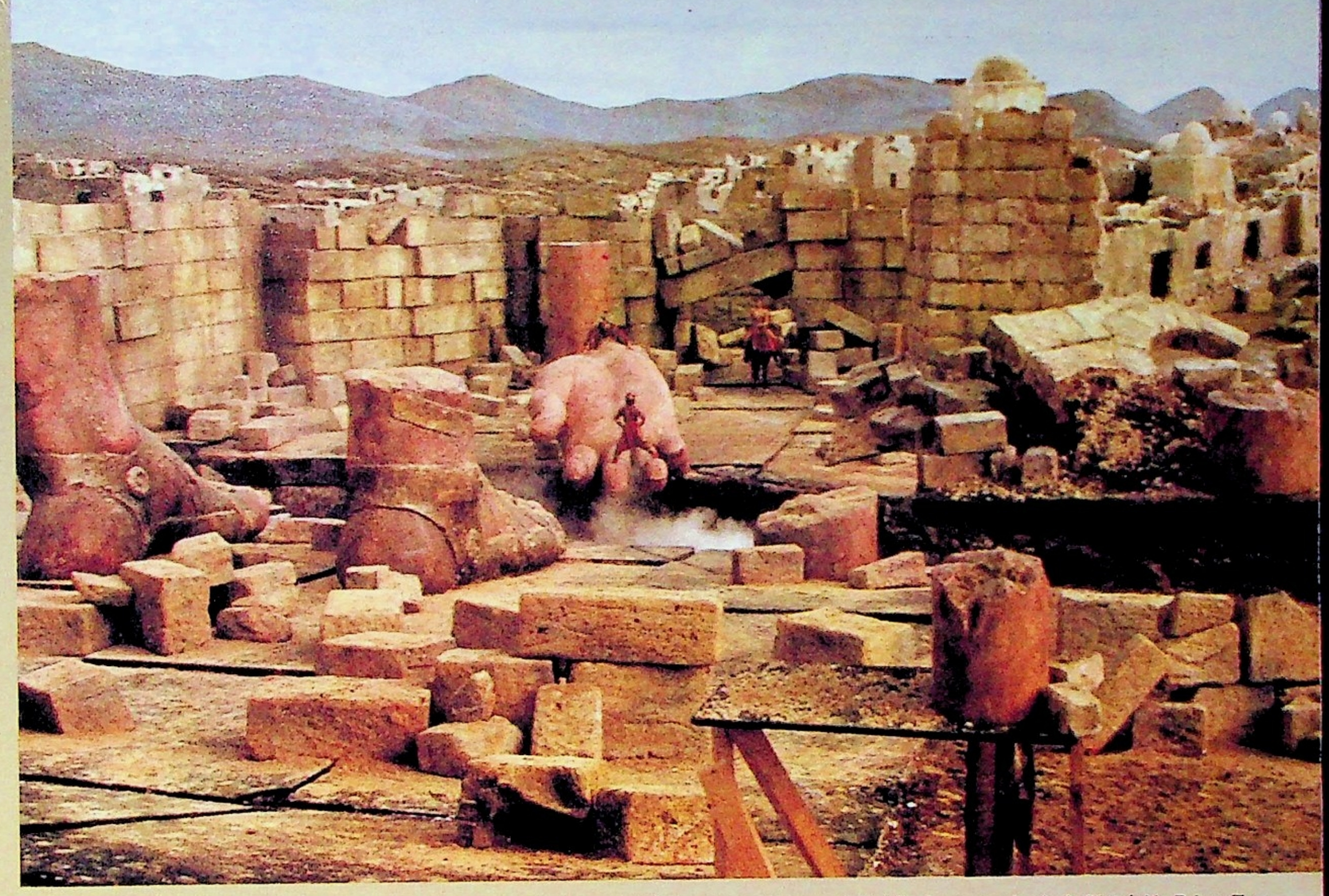
Des cascades en nombre record !

Un des éléments dans lesquels le film excelle c'est la coordination des séquences acrobatiques, où l'on retrouve pratiquement tous les types de cascades. Pour aider le chef des « stunt men » Sergio Miani, la production a fait appel pendant plus de deux mois au talent de Vic Armstrong (**Indiana Jones**, **Conan le destructeur** et **Legend**). « *Dans ce film nous avons eu en outre un conseiller technique pour les combats à l'épée, et un autre pour les arts martiaux ; plus, évidemment, quelqu'un qui s'occupe en particulier des accessoires. Par exemple, nous avons un nombre incroyable de combats à l'épée.* **Red Sonja** *est, avec* **Conan**, *le film qui regroupe le plus de cascades ! Il s'agit d'une situation atypique dans la mesure où, lorsque l'on se retrouve avec si grand nombre de combats, il faut d'abord se demander comment il est possible de les diversifier. Et faire en sorte que chacun soit différent du précédent ; le nombre de mouvements que l'on peut faire exécuter avec une épée est limité ; aussi doit-on exploiter les combinaisons les plus variées et les plus bigarrées* », commente Armstrong.

Avec les moyens techniques dont le cinéma dispose aujourd'hui, une cascade demeure-t-elle encore dangereuse ? « *Jusqu'à un certain point* », répond Armstrong. « *Elles le sont, c'est une évidence ; mais nous essayons toujours de les traduire en chorégraphies de façon à obtenir le maximum d'effet sur le plan visuel avec le minimum de danger, exactement comme dans* **Indiana Jones**. *Nous exécutons toujours deux ou trois essais pour chaque scène, avant de tourner. C'est la base de notre travail : briser et décomposer l'acrobatie, pour en tirer l'essence et la filmer de façon à ce qu'elle représente quelque chose qui soit fondamentale-*

Pour avoir, ainsi que sa famille, subi l'affront et l'opprobre des troupes de la sanguinaire Gedren, Red Sonja marquera celle-ci d'une indélébile cicatrice qui verra le début de la haine les opposant.





L'un des somptueux et gigantesques décors conçus pour le film et utilisé lors d'une séquence où Red Sonja sauvera la vie de l'intrépide Prince Tam.

ment sans danger pour celui qui l'exécute. Bien sûr, quand on s'aperçoit que c'est trop risqué pour un acteur, on utilise alors des cascadeurs à sa place. »

Les racines des influences subies par Vic Armstrong plongent très loin, jusqu'au pionnier des cascades, Yakima Canutt, qui fit montre d'une habileté incroyable dans le western de John Ford, **Stagecoach**. En ce qui concerne des périodes plus proches de nous, son idole n° 1 est l'ex-cascadeur et réalisateur Hal Needham, auteur de films d'action comme **Smokey and the Bandit**, et **Cannonball Run** ; auteur également du plus grand désastre enregistré par le box-office américain en 82, le film de science-fiction **Megaforce**. Armstrong a été notablement influencé par ses méthodes de travail pour la traduction chorégraphique des cascades : *« Quand j'ai à mettre en scène un mouvement acrobatique »*, déclare-t-il, *« je demande d'abord un exemplaire du scénario. Quand j'arrive au point du script où mon travail doit intervenir, je vois immédiatement à quoi doit ressembler la cascade. Alors je discute avec le metteur en scène pour savoir de quelle façon il a l'intention de tourner cette scène. A ce moment-là, j'ai des échanges de vue avec des personnes du département artistique et avec les responsables des constructions, de façon à déterminer géométriquement l'espace réservé à un grand combat à l'épée par exemple. Eux m'expliquent quel genre de facilités ils peuvent m'offrir. Point important : plus nous prévoyons d'action dans le film, plus nous devons créer de choses différentes, sous oublier de petits clins d'œil d'humour dans la chorégraphie des mouvements. Dans* **Red Sonja** *par exemple, j'ai eu un nombre incroyable de choses à faire »*, continue Armstrong. *« Il y a un homme qui se laisse tomber du plafond sur une table, une foule de personnages qui livrent combat, également une grande bataille à laquelle se trouve mêlé Kalidor avec beaucoup de soldats : il s'agit à mon avis du travail le plus important que j'aie eu à faire dans ce film. Mais j'ai eu beaucoup de problèmes aussi avec la réalisation d'un grand combat entre une vingtaine de jeunes filles à l'intérieur d'un temple. »*

Un responsable des cascades doit souvent travailler en contact étroit avec le secteur des effets spéciaux ; et ceci plus particulièrement pour les films à caractère fantastique. Des films comme **Red Sonja**, où il y a de nombreux effets spéciaux, physiques et mécaniques, ce qu'on appelle « floor effects ». *« J'entretiens des rapports de travail très étroits avec l'équipe des effets spéciaux. Souvent il m'arrive de travailler à leurs côtés, ce qui fait que nous passons beaucoup de temps à discuter du genre de choses que je pourrais faire s'ils utilisaient un certain type d'effets spéciaux, et ainsi de suite »*, explique Armstrong. *« Naturellement l'utilisation des effets augmente les risques pour les interprètes sur la scène... Quand pour des problèmes d'assurances il est compliqué de faire intervenir un acteur, normalement nous faisons un cocktail de vrais acteurs et de doublures »*, poursuit-il. *« Mais j'aime travailler avec les acteurs, ce qu'on ne peut pas toujours faire. Comme dans* **Conan**, *Arnold a tourné seul toutes ses scènes dans* **Red Sonja**. *»* Armstrong s'est même occupé de la direction de la deuxième équipe, une progression naturelle, comme il le souligne, en insistant sur les aspects créateurs de son genre de travail.

De nouvelles aventures...

Avec la réalisation de **Red Sonja**, Richard Fleischer retrouve une seconde jeunesse dans le cinéma fantastique. Un film d'épouvante et deux heroïc-fantasy en l'espace de trois ans environ, ce n'est pas rien ! Et ce nombre pourrait augmenter, compte tenu du contrat d'exclusivité qui lie le metteur en scène à Dino De Laurentiis : sinon avec un **Red Sonja II**, presque certainement avec **Conan III** dont la production devrait démarrer ces prochaines semaines.

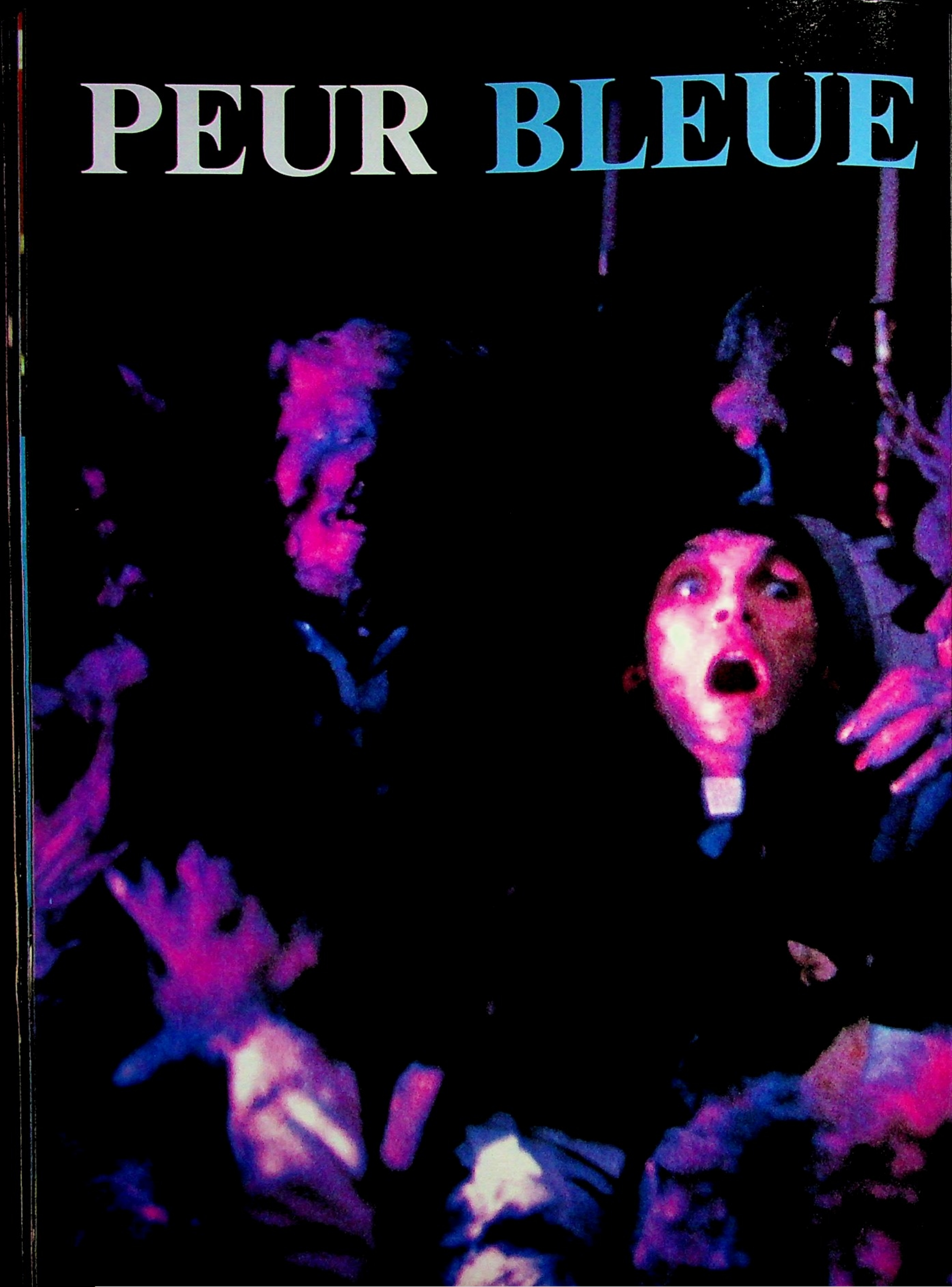
« S'il s'agissait d'un film avec un bon scénario j'aimerais travailler encore avec Schwarzenegger », affirme Fleischer : *« il est consciencieux et c'est un garçon sympathique ! Aussi si Arnold voulait que ce soit moi qui le dirige je prendrais sérieusement cette offre en considération, si bien sûr je n'étais pas lié par d'autres engagements. »*

Au cours du printemps 85, tandis que le film avec Brigitte Nielsen traversait outre-Atlantique une post-production très délicate, en Italie, **Total Recall** était retardé. Annoncé pour la fin de l'année dernière, le film de Cronenberg avait été d'abord renvoyé à février, puis début avril ; motifs officieux : des problèmes de casting. En outre, selon une source proche de la production le scénario de **Total Recall** aurait nécessité une réécriture partielle ou totale. En mai dernier à la De Laurentiis Productions s'est tenue une réunion au sommet visant à prendre une décision sur le film controversé : le résultat serait que la production de **Tai Pan** aurait un feu vert prioritaire, déplaçant le film de Cronenberg (dont on confirme qu'il reste le metteur en scène) vers début 86. Pour l'instant. Entre-temps les studios romains du producteur italo-américain ont abrité les plateaux de deux productions Charles Band : **Zone Troopers** et **Troll**.

Red Sonja a donné à des producteurs et à des distributeurs du monde entier l'importante démonstration des possibilités que pouvait offrir sur le plan économique le tournage d'un film entièrement en Italie (ou presque). Mais c'est le box-office mondial qui aura le dernier mot, permettant d'apprécier si toutes ces initiatives ont réellement un avenir et de savoir si l'Heroïc-Fantasy est encore un genre porteur auprès des fans du cinéma fantastique. ■

Propos recueillis par
Giuseppe Salza
(Trad. : Anthony David)

(1) : Voir notre preview dans le n° 56.


PEUR BLEUE

Stephen King : Le Roi et le Loup

par Laurent Bouzereau

Stephen King et son double...

Tout le monde a lu au moins un roman de King dans sa vie, et on ne saurait rêver meilleure entrée en matière. J'ai moi-même passé un an de mon existence à New York, et j'ai été sidéré par la popularité de cet auteur. Tous ses derniers livres sont devenus des best-sellers. Même « Thinner », d'abord paru sous le nom de Richard Bachman, s'est extraordinairement bien vendu. NAL vient de rééditer les quatre romans de King publiés sous ce nom et dans l'introduction au recueil, qui réunit « Rage », « The Long Walk » (tous deux écrits avant « Carrie »), « Roadwork » (écrit entre « The Shining » et « Salem's Lot ») et « The Running Man » (son préféré), King tente d'expliquer pourquoi il a pris ce nom. Il y a bel et bien eu un Bachman, Richard de son prénom, dont le fils s'était tué accidentellement en tombant dans un puits. Bachman est lui-même mort en février 85 d'une tumeur au cerveau. Ce ne serait pas parce qu'il se disait qu'on avait assez vu son nom sur la couverture des plus gros tirages de ces dernières années ou qu'il était déjà trop connu pour ses histoires d'horreur, que King avait pris un pseudonyme. Alors pourquoi avoir changé de nom ? Sans raison réelle, apparemment, et d'ailleurs, ça n'a plus d'importance depuis qu'en fouinant dans des papiers, un certain Steve Brown, employé aux écritures à Washington, a retrouvé le nom de King sur les imprimés des copyrights des œuvres de Bachman, dont la mort avait été annoncée dans les journaux : dès lors, King était démasqué ! Dommage ! Il avait déjà prévu de publier sous ce nom un roman à suspense particulièrement sinistre intitulé « Misery »...

A l'heure où nous écrivons ces lignes, c'est encore un livre de Stephen King, « Skeleton Crew », un recueil de nouvelles, qui figure en première position sur les listes des meilleures ventes en librairie aux Etats-Unis. La plupart des histoires reprises par ce volume avaient déjà été publiées dans divers magazines américains avant d'être rachetées par Putnam. Il faut dire que le nom de King est très connu aux Etats-Unis, et l'auteur est bien forcé d'admettre qu'avant que ses lecteurs n'apprennent que Bachman et lui ne faisaient qu'un, il avait déjà vendu 28 000 exemplaires de « Thinner » (cela dit, lorsque cela se sut, le livre se vendit encore à 280 000 exemplaires...).

Le programme d'édition de l'auteur est déjà fixé jusqu'en 1988. Il est jalonné par la sortie de la version intégrale de « The Stand »,

Adaptation fort convaincante d'une nouvelle de Stephen King, « Silver Bullet » (devenu « Peur Bleue » en français) se veut un film où angoisse et effets spéciaux se disputent constamment la vedette... comme ici, lors d'une séquence onirique des plus impressionnantes.

C'est Everett McGill qui incarne le discret Révérend Lowe, et Megan Follows qui tient le rôle de la sœur du jeune héros, et accessoirement la narratrice.

Trois mois pour venir à bout du loup-garou

Les effets spéciaux jouent un rôle important dans *Silver Bullet*, on s'en doute. Carlo Rambaldi, qui avait déjà donné vie à E.T., King Kong et Alien, fut choisi pour animer le loup-garou. Il commença par passer quelque temps dans des zoos et à lire tout ce qu'il pouvait trouver sur les loups : *« J'ai bien observé des loups en chair et en os pour me représenter leur expression naturelle. Je tenais à ce que le loup-garou ait l'air authentique »*, nous a expliqué Rambaldi. *« Il fallait que je m'imprègne de l'âme de la créature si je voulais qu'elle ait un minimum de véracité. Ça aurait mis le film dangereusement en péril, si elle n'avait pas eu l'air*



Le comportement peu « catholique » d'un fidèle venu assister à l'office du dimanche sera le prologue d'une inquiétante réaction en chaîne...

puis de « It » en 1986, qui seront bientôt suivis par « The Eyes of the Dragon » en 1987 et « The Tommy Knockers » en 1988. Tous les romans de Stephen King écrits à ce jour ont été portés à l'écran. Le dernier en date, *Silver Bullet*, est tiré d'une novelette intitulée « Cycle of the Werewolf ». L'histoire se déroule dans une petite ville dont la population est subitement terrorisée par quelqu'un — ou quelque chose — qui tue hommes, femmes et enfants de la plus épouvantable façon : les cadavres sont retrouvés dépecés et écartelés... Un jeune handicapé physique (« Silver Bullet » — littéralement : « Balle d'argent » — est le nom de son fauteuil roulant motorisé) est persuadé que ces crimes sont l'œuvre d'un monstre, et vraisemblablement d'un loup-garou. Il en a la preuve une nuit, lorsqu'il se retrouve face-à-face avec la créature velue. Il parvient à s'en tirer en projetant une fusée dans l'œil de la bête. Il ne lui reste plus désormais qu'à découvrir à qui, il manque maintenant un œil, dans la petite communauté, et il sera aidé dans sa tâche par sa sœur et son oncle alcoolique. Leur découverte sera des plus étranges...

Silver Bullet est l'un des meilleurs films tirés de l'œuvre de King qu'il nous ait été donné de voir. C'est un film qui fait peur, mais qui sait aussi être drôle et touchant. Le fait que le héros soit déjà une victime y est pour beaucoup. Etant handicapé, il est d'autant plus vulnérable et ça nous le rend forcément plus attachant encore.

J'ai noté avec surprise combien certaines scènes nous rappelaient *Jaws*. Dans *Silver Bullet*, un petit garçon est tué par la créature. Tous les habitants de la ville se retrouvent au bar et échaffaudent des plans pour se débarrasser du meurtrier. C'est alors que le shérif arrive pour essayer de calmer les esprits, et que le père de la petite victime demande au représentant de la loi comment on peut encore croire à la justice après ce qui est arrivé à son enfant. Cette scène est étrangement similaire à la confrontation entre le shérif Brody (Roy Scheider) et la mère de la deuxième victime, un petit garçon du nom d'Alex, dans *Jaws*. Comme dans *Les Dents de la mer*, la population de la petite ville se rassemble alors pour partir à la chasse au criminel. Peut-être aurait-il été plus judicieux d'appeler le film « Claws » — les griffes ?

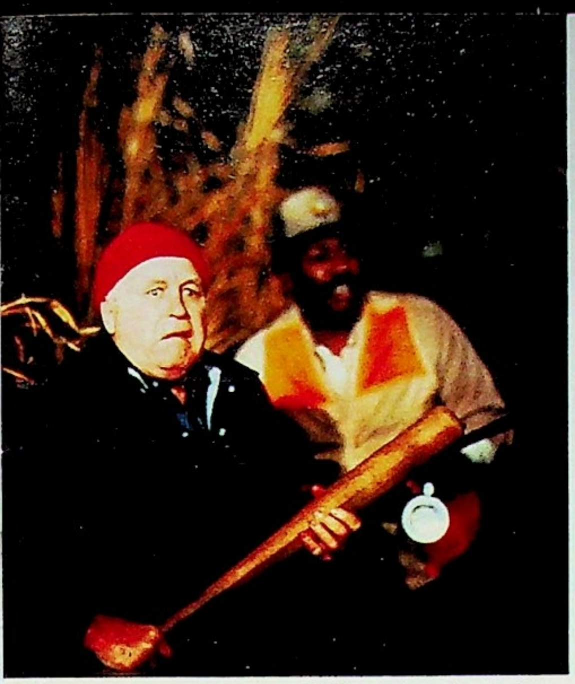
Mais, comme je le disais, *Silver Bullet* sait aussi être drôle, et parfois même satirique : lorsque les habitants de la petite ville décident de pourchasser le monstre, quelques-uns d'entre eux arrivent près d'un étang couvert d'un épais brouillard. Ils s'y engagent, pour s'apercevoir bientôt que le monstre est tapi dessous. Ils succombent les uns après les autres à sa rage meurtrière. L'un des hommes s'est armé d'une batte de base-ball, et lorsque le loup l'attaque, on ne voit plus que son bras qui dépasse du brouillard, son bras qui brandit la batte de base-ball dont il frappe le monstre... Mais la seconde d'après, c'est la patte du monstre qui tient le manche et en assène des coups sur le pauvre homme !



L'origine du film : un calendrier !

La genèse de *Silver Bullet* est aussi intéressante que le film dont il est tiré : lors d'une convention fantastique et de science-fiction, un éditeur avait demandé à King d'écrire le texte d'un calendrier, à raison d'un épisode par mois. L'histoire devait être celle d'un loup-garou terrorisant une petite ville jusqu'au moment où un handicapé finit par avoir raison de lui. Le calendrier ne devait jamais voir le jour, mais King développa l'histoire, qui devint une novelette illustrée intitulée « The Cycle of the Werewolf ».
Le producteur du film, Dino de Laurentiis, avait déjà porté à l'écran *Cat's Eye, Firestarter*, et *Dead Zone*, co-produits par Martha Schumacher. *Silver Bullet* est mis en scène par Daniel Attias, dont c'est le premier long métrage. Il avait auparavant été assistant sur des films comme *E.T., One From the Heart, La Quatrième dimension - le film*, et bien d'autres. Le film est interprété par Gary Busey (« Carny ») dans le rôle de l'oncle, ivrogne mais bourré... de bonnes intentions, du jeune héros, incarné par Corey Haim, qui donne là une prestation juste et touchante.





On assite dans le film à une séquence incroyable au cours de laquelle le Révérend Lowe en proie à une hallucination voit tous les membres de sa congrégation se changer en loups-garous ! C'est là que le spécialiste des maquillages très spéciaux, Michael McCraken Sr, entra en jeu : Rambaldi lui fournit une soixantaine de têtes et de costumes de loups-garous, mais McCarcken devait encore maquiller les autres. Les figurants furent répartis en quatre groupes : les acteurs de premier plan se trouvaient dans le groupe A ; c'était eux qui devaient être maquillés avec le plus de soin. Les loups du groupe B pouvaient se contenter d'avoir l'air menaçant, tandis que ceux du groupe C étaient moins en vue et n'avaient que peu de choses à faire, ceux du groupe D constituant simplement des silhouettes destinées à remplir l'église. *« Les spectateurs n'imagineront jamais le travail que cela nous a donné »*, se lamente McCracken. *« Tout va tellement vite. Trop vite... Alors que nous avons réalisé, pour cette scène, des centaines et des centaines de transformations au niveau du maquillage. »*



crédible et si on n'avait pas eu l'impression qu'elle existait pour de bon. Je ne tenais pas à courir ce risque ! ».

Il fallut trois mois à Rambaldi pour venir à bout du loup-garou. Tout d'abord, il dessina et sculpta une tête en trois dimensions dans un bloc d'argile, après quoi, ayant obtenu la forme et l'allure générale requises, il entreprit d'en faire réaliser une réplique grandeur nature à laquelle il adjoignit un corps. Le costume fut coupé dans un tissu de mousse de polyuréthane et recouvert de poils d'ours. La difficulté de l'affaire résidait dans la tête, évidemment, car elle devait être mécanisée. Rambaldi mit donc au point, comme pour *E.T.*, les vers de *Dune* et le monstre de *Cat's Eye*, un système animé par câbles qui devait permettre au loup-garou d'exprimer une gamme de douze sentiments distincts... Allié à la sensibilité de l'acteur, ce dispositif confère vie et émotion à la bête.

Dans le film, afin de faciliter un peu la vie à son neveu, l'Oncle Red (Gary Busey) fait deux choses : il adapte un moteur de voiture de course sur son fauteuil roulant et il lui fait cadeau d'un plein sac de pétards et de fusées, de sorte qu'il puisse se faire une petite fête à sa façon, le feu d'artifice annuel ayant été annulé par les autorités.

Premier problème : le fauteuil roulant. Il y en a trois, en fait, dans le film. Le premier, très classique, permet au jeune héros, d'évoluer de pièce en pièce. Le second est muni d'un moteur de tondeuse à gazon ; quant au troisième, il fut agrémenté d'un moteur de moto qui lui permettait d'atteindre gaillardement le quatre-vingt kilomètres/heure... *« Je me suis vraiment éclaté avec cet engin »*, déclare le jeune Haim. *« S'il y avait eu quoi que ce soit de dangereux là-dedans, on ne m'aurait pas laissé m'y risquer, mais toutes les fois qu'il y avait quelque chose d'un peu hasardeux à faire, c'était une doublure qui prenait le relais. En tout cas, je me suis bien amusé à piloter le fauteuil en service normal ! »*

Pour venir à bout de la séquence au cours de laquelle on voit Marty projeter une fusée dans l'œil du loup-garou, la production fit appel aux services du coordinateur des effets spéciaux Joseph P. Mercurio : *« Il fallait, non seulement que la fusée parte dans la bonne direction, mais encore qu'elle se plante dans l'œil du loup-garou de telle sorte que le résultat soit parfait à l'écran. Carlo Rambaldi et toute son équipe étaient là pour s'occuper de la tête du loup-garou. »*



C'est fou le nombre d'acrobaties et de sauts que l'on peut faire dans *Silver Bullet !* C'est ainsi que le coordinateur des cascades, Julius LeFlore, se retrouva affublé d'un costume de loup-garou, en train de procéder lui-même à toutes les cascades : *« Avant de signer le contrat, je m'étais bien fait préciser que ce n'était qu'une formalité. Je me trompais lourdement ! Les cascades auquel le film fait appel sont du genre qui ne laisse pas place à l'erreur. Avec les voitures et les bagarres classiques, pas de problème, mais quand on a affaire à des enfants, des costumes aussi compliqués et le tout dans des décors aussi exigus, ça devient vraiment difficile.»*

Silver Bullet est décidement une réussite à tous les niveaux : la mise en scène de Daniel Attias regorge de trouvailles astucieuses en même temps que d'une simplicité biblique, et la transposition à l'écran du scénario de King vous coupera le souffle plus d'une fois.

Stephen King réalisateur !

Mais vous croyez peut-être que les choses s'arrêtent là. Erreur. Il ne pouvait en être ainsi avec Stephen King. L'étape suivante devait tout naturellement lui ouvrir de nouveaux horizons. C'est ainsi que l'été prochain, MGM/UA sortira *Maximum Overdrive*, sur un scénario de Stephen King inspiré de sa nouvelle intitulée « Trucks » (publiée dans sa première anthologie : « Night Shift »), et réalisé par... Stephen King. Et qui, sinon Dino De Laurentiis et Martha Schumacher pouvaient produire le premier film du romancier ? Le film, qui met en scène Emilio Estevez *(RepoMan, The Breakfast Club)*, est actuellement en cours de tournage dans les studios de Dino, en Caroline du Nord.

Le directeur de la photo Armando Nannuzzi et le décorateur Giorgio Postiglione, qui ont tous deux travaillé sur *Silver Bullet*, sont de nouveau de la partie, qui promet de faire du bruit... Nannuzzi compte déjà 75 films à son palmarès, ce qui n'est pas mal, mais Postiglione, 350, ce qui est encore mieux ! Il a travaillé pour presque tous les films de De Laurentiis, et c'est lui qui a signé les décors de *Firestarter* et *Cat's Eye*.



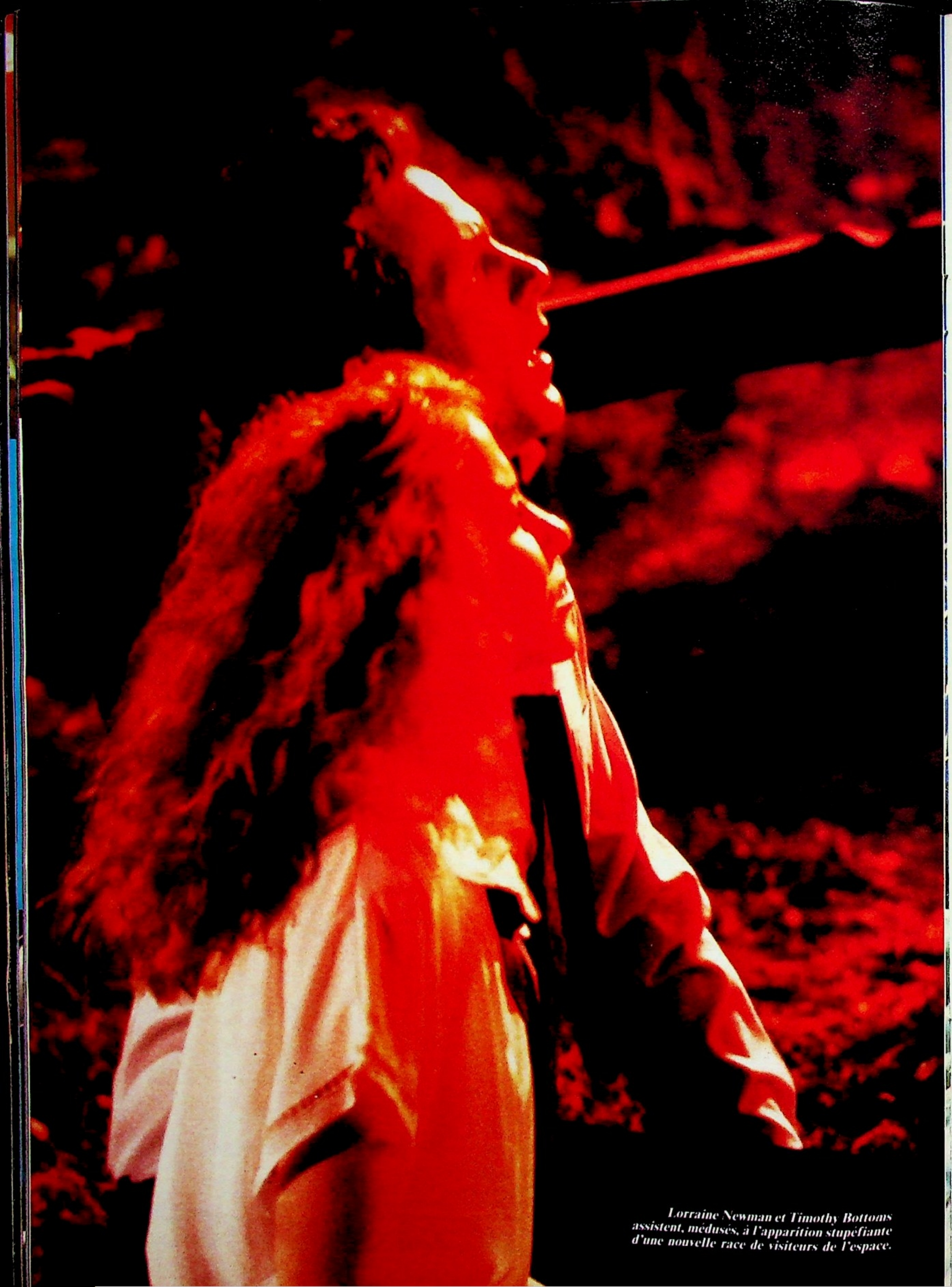
Après le passage d'une comète, tous les moteurs électriques de la Terre, ceux des voitures et des camions se mettent en route tous seuls, provoquant une panique générale et se rebellant finalement contre l'humanité. Le sujet — l'allusion aux camions, en tout cas — évoque quelque peu *Duel*, mais voyons ce que nous réserve l'ami King.

« Voir porter à l'écran une chose qu'on a écrite, c'est un peu comme envoyer son enfant à l'école », devait nous dire Stephen King. *« Tout ce qu'on peut faire, c'est le laisser partir en espérant qu'il s'en sortira bien. »*

Quant à nous, nous avons un peu l'impression que lire ou aller voir quelque chose de Stephen King, c'est un peu pareil : on ne peut que se laisser aller en espérant en sortir vivant...

L'auteur remercie Lois Mark (MGM/UA), Peter Bankers (Paramount Pictures) et Cathleen Cowie (NAL Books).

(Trad. : Dominique Haas)



Lorraine Newman et Timothy Bottoms assistent, médusés, à l'apparition stupéfiante d'une nouvelle race de visiteurs de l'espace.

INVADERS FROM MARS

Les envahisseurs sont de retour...

par Lee Goldberg

Vous avez dix ans, et il y a des Martiens dans la cour, derrière chez vous. Même qu'ils habitent sous la terre. Seulement, si vous en parlez à votre Papa, il aura un bon sourire rassurant et il sortira avec vous pour vous montrer que tout est parfaitement normal. Or, ce n'est pas le cas ; vous le savez bien, vous : le sol s'entrouvrira pour engloutir votre Papa, et il aura beau se débattre, se cramponner à la surface du sol avec ses ongles, il pourra toujours appeler au secours : rien n'y fera. Des monstres abominables l'entraîneront vers une table sur laquelle ils l'attacheront pour lui faire un trou dans le crâne... Ils finiront bien par le relâcher, mais ce ne sera plus jamais le même Papa. Ce sera un esclave sans âme, dans le cerveau duquel palpitera désormais un fil de fer rougi à blanc, et la prochaine fois qu'il ressortira, ce sera pour emmener Maman avec lui. Et puis ce sera votre tour !

Hunter Carson a beau n'avoir que neuf ans, il sait bien que c'est vrai. Tout comme Jimmy Hunt, qui en a quarante-cinq. Et ils sont bien placés pour le savoir : ils les ont vus, les **Invaders From Mars**, les envahisseurs de la planète Mars...

« Ce n'était pas toujours facile, raconte Hunt, *mais si j'ai pu le faire, Hunter en est tout aussi capable. »*

Pour Jimmy Hunt, il y a 33 ans que la bataille s'est livrée, dans un petit film de série B qui terrorisa petits et grands. Et voilà que le combat reprend dans un entrepôt de Terminal Island... Les **Invaders From Mars** sont de retour, mais ils auront affaire à forte partie en la personne de Hunter Carson.

Le nouveau cauchemar de Tobe Hooper...

C'est qu'il n'y a plus d'enfants... Il faut entendre le ton blasé sur lequel notre jeune héros laisse tomber : *« On ne peut pas faire confiance aux Martiens. »*

La Cannon leur fait bien confiance, elle ! Elle parie même 25 millions de dollars que, sous la férule du réalisateur Tobe Hooper, la Suprême Intelligence Martienne et son armée de bourdons à face de lézard attireront des hordes de Terriens dans les salles de cinéma, pour les faire mourir de peur.

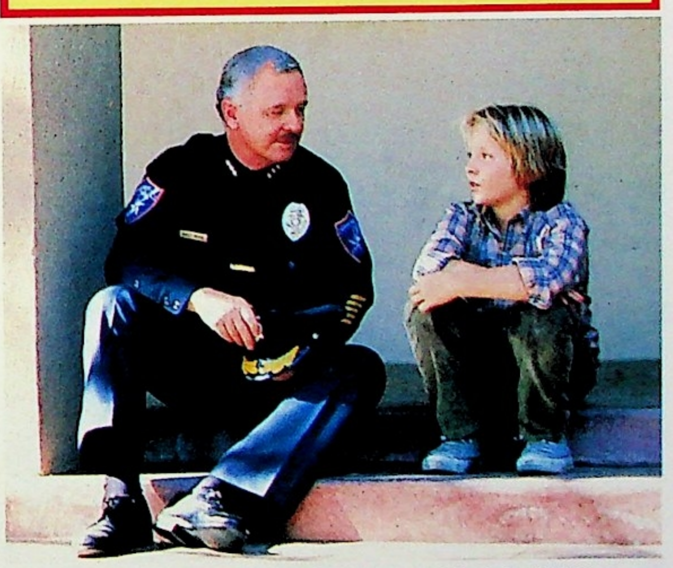
Ils seront aidés dans cette manœuvre par Dan O'Bannon et Don Jakoby, qui président aux destinées du scénario, et par Louise Fletcher, Lorraine Newman, Timothy Bottoms et Karen Black — la *vraie* mère de Carson — ses interprètes.

« Les films de Tobe sont tous horribles, commente Hunter Carson. *Sauf celui-ci. »*

« Tout le monde a un jour fait ce cauchemar, poursuit Hunt. *On essaye d'échapper à quelque chose d'horrible, mais en vain. On essaye désespérément d'avertir les gens, mais tous ceux à qui on fait confiance se révèlent être des ennemis... Eh bien,* **Invaders From Mars** *exploite ce thème en le dramatisant. Et ce qui a marché hier marchera encore aujourd'hui. »*

Hunter Carson n'a peut-être jamais vu l'original, mais il sait reconnaître un bon film quand il en voit un, et c'est le cas de celui-ci : *« Il est vraiment bien ! Je me rends compte que mon père a été « changé » par des extra-terrestres, quelque part dans les collines, et puis c'est au tour de ma mère d'être capturée, et elle se met à manger des steaks tartare — elle qui a horreur de ça ! — et quand je vais à l'école, je découvre que la même chose est arrivée à l'instituteur : Il a été aliénisé,* raconte Carson. *Alors il y a ce combat, et la classe entière est bientôt victime des extra-terrestres, tandis que mon père et ma mère s'efforcent de me faire subir le même sort ! »*

Voilà qui est plutôt inquiétant ; juste le genre de chose qui devrait faire ramper sous leur fauteuil tous les jeunes spectateurs de l'âge de Hunter Carson... Eh bien pas du tout : *« Les petits s'enfuiront probablement en courant du cinéma,* s'esclaffe Hunter, *mais les enfants de mon âge n'auront pas peur ; ça leur plaira drôlement ! »*



33 ans après avoir incarné le jeune David dans l'original signé W. Cameron Menzies, Jim Hunt tient aujourd'hui le rôle du chef de la police aux côtés du petit Hunter Carson (héros de la nouvelle version).

Un « Come back » après 33 ans...

Jimmy Hunt fait des vœux pour qu'il ait raison : *« Je ne reprends pas le collier après 33 ans pour jouer dans un navet. »* Il a abandonné la carrière d'acteur après que le premier **Invaders From Mars** soit passé au rang de « classique pour la jeunesse », pour embrasser celle de vendeur de produits industriels. Mais il ne l'a jamais regretté : *« Je n'ai eu aucun mal à renoncer. D'ailleurs, pour commencer, je n'avais jamais eu l'intention de faire du cinéma. Tout ça est arrivé par hasard. »*

A l'époque, la MGM fouillait tout Hollywood à la recherche d'un enfant pour incarner le rôle du petit Van Johnson dans **High Barbary**. Les agences d'acteur ne leur avaient pas donné satisfaction, et les producteurs cherchaient ailleurs. *« J'allais à l'école à une demi-douzaine de pâtés de maisons des studios de la MGM, et ils sont venus chercher certains d'entre nous pour leur faire passer des auditions et un bout d'essai. C'est comme ça que j'ai obtenu le rôle. »* Qui devait bientôt être suivi par des douzaines d'autres, dans **Lone Hand** et **Cheaper by the Dozen**, notamment. Mais Hunt se demande encore ce qu'il y avait de tellement extraordinaire là-dedans.

« Il y avait des tas d'enfants, à ce moment-là, qui auraient donné n'importe quoi pour faire du cinéma, se remémore-t-il, *et moi, je ne savais ni chanter, ni danser. Je crois que tout ce que j'avais, en fait, c'était la bouille du parfait petit Américain bien banal avec ses taches de rousseur et ses cheveux bouclés ; et c'est ça qu'ils recherchaient. Mais je n'avais jamais rêvé d'être acteur ! »*

Voilà pourquoi, quarante films plus tard et après avoir repoussé les Envahisseurs de la planète Mars, Jimmy Hunt renonça sans regret à sa carrière.

« J'ai décidé un beau jour que ce que je voulais, c'était être un enfant, vivre une vie d'enfant, faire du sport à l'école et laisser tomber le cinéma, nous confie-t-il. *Ne me faites pas dire que je n'aimais pas me retrouver dans des films ; c'est juste que c'en était arrivé au point ou en dehors du film, rien ne me plaisait, et surtout pas les à-côtés : je ne pouvais pas jouer deux minutes au foot, à l'école, sans qu'on vienne me chercher pour répondre à une interview ou pour dire bonjour à quelqu'un. J'en ai eu assez. Ça faisait huit ans que je n'étais pas parti en vacances d'été, et pour moi, faire du sport et redevenir un enfant comme les autres est devenu plus important que de faire du cinéma. Un enfant, ça doit vivre comme un enfant. »*

Son seul « regret » aura été *« de voir parfois des choses que je ne pouvais m'offrir et de me dire que si j'avais continué à faire des films, j'aurais peut-être pu me les payer ! »* nous raconte-t-il. *« Quant au style de vie et à tout ce qui accompagne la profession d'acteur, je n'en regrette rien du tout. »*

Ce qui l'intéressait dans le cinéma et dans les films s'est peu

à peu estompé, au fur et à mesure que le temps passait : *« Avant, j'allais tout le temps au cinéma, et puis j'ai arrêté tout d'un coup, nous confie-t-il. Jusqu'à la sortie de* **La Guerre des étoiles** *; là, j'ai senti renaître ma vieille passion pour le cinéma. Je n'aime pas les films où il faut réfléchir, mais les films distrayants, ça oui ! »*

Ce n'est pas la nostalgie, ni le fait d'avoir redécouvert le plaisir d'aller au cinéma qui devait l'amener à figurer dans le remake de **Invaders From Mars** ; c'est un de ses amis qui avait lu quelque part qu'on allait refaire le film et qui, à partir de ce moment-là, appela la Cannon tous les jours pour dire aux producteurs qu'il savait où était l'enfant du premier film ! *« Or, il se trouve que le responsable de la publicité du film, Scott Holton, est ce que l'on pourrait appeler un expert en Envahisseurs de la planète Mars... Ces deux individus tenait absolument à ce que je prenne part au projet et ils nous ont harcelés, Tobe et moi, jusqu'à ce que nous acceptions,* raconte Hunt. *Même si ce n'est pas mon meilleur rôle, c'est pour ma participation à* **Invaders From Mars** *que je suis surtout connu. »*

La technique de harcèlement devait porter ses fruits : Hunt mit à profit les congés octroyés par la Southwest Industrial Supply pour jouer les chefs de la police possédés par les Martiens.

« Ce que j'ai apprécié dans le fait de rejouer dans les **Invaders From Mars**, *c'est que si j'avais dû tourner dans un remake d'un autre de mes films, je me serais retrouvé dans la peau d'un figurant, inévitablement ; j'aurais pu me promener sur les plateaux sans qu'on me reconnaisse, j'aurais débité ma ligne de dialogue et je serais reparti de même,* remarque Hunt. *Alors que là, c'était beaucoup plus drôle : tout le monde savait que, il y a trente ans, l'enfant, c'était moi. Tout le monde a été très gentil avec moi. Je ne pourrais pas vous dire le nombre de gens qui m'ont raconté comme le film leur avait fait peur quand ils étaient petits ! »*

Hunt n'eut aucun problème à reprendre son ancien métier : *« Vous savez, c'est comme la bicyclette : ça ne s'oublie pas »*, et il apprécie à leur juste valeur les private jokes que les dialoguistes ont ménagées dans le script, à son intention.

« A un moment donné, je grimpe la colline, dans la cour, chez le gosse, et je me retourne vers mon partenaire pour lui dire : « Dis donc, je ne suis pas revenu par ici depuis que j'étais gamin ! » nous révèle Hunt. *Et dans une autre scène, alors que je pourchasse l'enfant et sa nounou dans la chaufferie de l'école, le faisceau de ma lampe tombe sur l'original de la Suprême Intelligence Martienne, abandonnée en haut d'un vieux placard. »*

Mais pour aussi amusant qu'il ait trouvé le fait de jouer dans ce film, Hunt admet qu'il a *« eu du mal à admettre que l'enfant, ce n'était plus moi. »* Ça, c'était le rôle de Hunter Carson. Carson, qui fit des débuts prometteurs dans **Paris, Texas**, le film de



Wim Wenders auquel la critique a réservé un accueil si chaleureux et adapté par le propre père de Hunter, L.M. Kit Carson, de l'œuvre de l'acteur et auteur de théâtre Sam Shepard : **Motel Chronicles**. Le film était interprété par Nastassia Kinski, Dean Stockwell et Harry Dean Stanton, mais c'est le naturel du petit Carson, alors âgé de huit ans, qui devait surtout marquer les spectateurs.

« **Paris, Texas** ? *C'était une histoire impossible,* laisse tomber Hunter. *Je déteste tout ce qui est triste ou sentimental. Du genre « Oh, épouse-moi, je t'en prie », ou « je t'en supplie, ne me quitte pas ».*

Un « fan » de Star Wars...

Il aime bien mieux les rayons laser, les monstres et *« les vaisseaux spatiaux qui explosent en trillions de millions de morceaux et qui se posent sur Terre »*, nous explique-t-il avec enthousiasme.

« J'adore la science-fiction, les films comme **La Guerre des étoiles**. *»* Rien d'étonnant, donc, à ce qu'il se soit pris de passion pour **Invaders From Mars**.

« C'était beaucoup plus amusant que **Paris, Texas**, *parce que, comme c'est un film de science-fiction, il y a des tas d'effets spéciaux,* raconte Carson. *Le moment que je préfère, c'est quand les militaires arrivent et tirent sur le vaisseau spatial des extra-terrestres. J'aime tout ce qui a un rapport avec les militaires, les armes, et la destruction. J'adore les explosions ! Il n'y avait pas d'effets spéciaux dans* **Paris, Texas**. *C'était simplement un film « normal », pas du tout comme* celui-ci. *»*

Il accompagne *« celui-ci »* d'un ample mouvement du bras qui englobe le bâtiment caverneux, pareil à des viscères, qui est celui des Martiens, les légions d'envahisseurs munis de crocs, et la Suprême Intelligence Martienne sifflante... *« Ça, c'est autre chose ! »* Quel plus beau — et quel plus coûteux — terrain de jeu pourrait-on rêver, quand on a neuf ans ? Et pourtant, même ces splendeurs perdent de leur attrait au bout d'un moment.

« Hunter est le petit garçon de neuf ans classique, et il s'ennuie, sur le plateau, déclare Jimmy Hunt. *Chaque fois qu'il en avait l'occasion, il en profitait pour aller jouer quelque part. »*

« J'aime bien dessiner des gobots et des zoïds, ces robots qui se transforment en véhicules et en avions, nous raconte Carson. *On va aller au Japon, et j'espère pouvoir ramener des tas de jouets de là-bas ! »*

Il aimerait bien, à l'occasion, jouer dans une comédie *« du genre de* **Ghostbusters**. *Mon agent m'envoie des scénarios, et ma mère me les lit. Elle aime bien me faire la lecture, alors je la laisse faire. S'il y a un bon rôle, comme celui-ci, j'accepterai. Mais si c'est un mauvais rôle, ou un rôle dans un film niais, pas la peine de m'en parler ! »*

Carson n'apprécie pas particulièrement les rôles de sa mère : *« Elle ne joue que dans des films épouvantables, je préfère ne pas en parler ! Je déteste ses films. Ils sont tous horribles, ou stupides. »* Alors que **Invaders From Mars** n'est ni un film horrible, ni, il insiste, un film *« niais, impossible, ou ennuyeux »*.

« Ce n'est vraiment pas un film d'épouvante. C'est un film plein de suspense et de rebondissements. La seule chose horrible de tout le film, c'est quand les enfants se font arracher les bras, proclame Carson, en manière de plaisanterie. *C'est pour rire ! »*

Mais on a tout de même bien peur une fois ou deux, dans le film ?

« Il fait un peu plus peur que le premier, les aspects techniques sont incroyables, et l'histoire, plus crédible, déclare Jimmy Hunt. *L'histoire est racontée du point de vue de l'enfant : il se passe davantage de choses à l'école, qui est tout de même l'endroit où les enfants passent le plus clair de leur temps. »*

Tous... sauf Hunter Carson. S'il pouvait, il n'y mettrait jamais les pieds, à l'école ! *« Ne m'en parlez pas ! Je déteste aller à l'école. D'ailleurs, il n'y a que les petits gamins qui se payent toujours des 10 sur 10 ou qui ont un petit pois dans la tête qui peuvent aimer ça,* déclare-t-il. *Moi, qui suis plutôt malin, j'ai horreur de ça. D'ailleurs, presque tous les enfants dans le monde entier détestent l'école. Sauf les filles. »*

D'ailleurs, Carson ne raffole pas particulièrement non plus du métier d'acteur. S'il a le choix, plus tard, il préférerait de loin *« être accessoiriste toute ma vie. Je sais qu'on gagne moins d'argent, mais c'est plus amusant. On ne sait jamais le genre de film qu'on va faire, et des fois c'est un film de science-fiction avec plein de rayons laser et de technologies de pointe. Et même quand on fait un film ennuyeux, rasoir, pleurnichard, ça doit être drôle. Un accessoiriste, ça s'amuse de tout ! »*.

« Hunter sait ce qu'il veut. Il a de la suite dans les idées. Je trouve qu'il ressemble beaucoup à ce que je devais être à cet âge-là, nous confie Jimmy Hunt. *Quand on est enfant, on ne voit que le dur labeur et pas les avantages financiers de la situation. C'est maintenant que je suis adulte que je vois à la fois le travail et le chèque de fin de mois, et ça fait une drôle de différence, croyez-moi ! »*

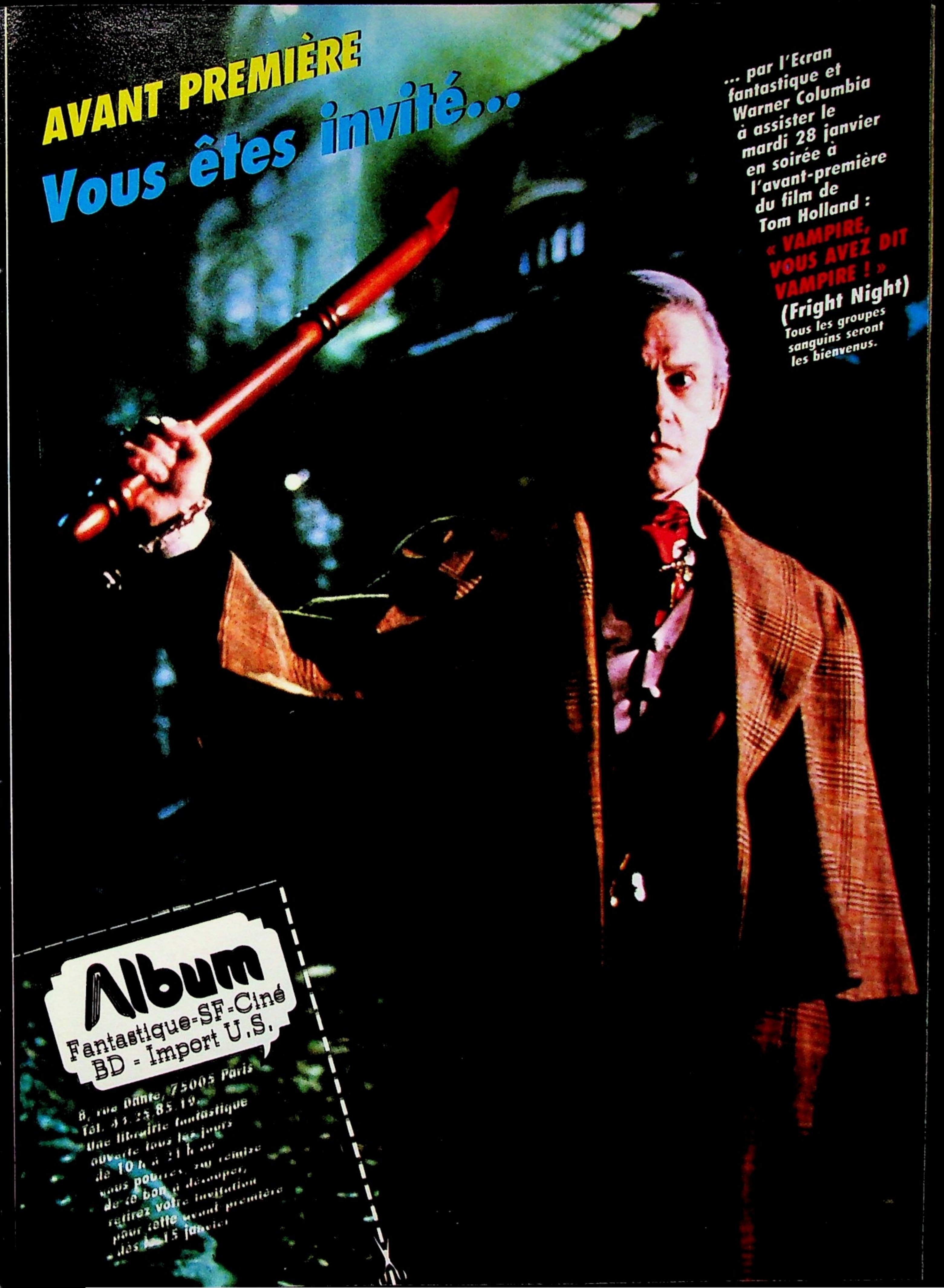
Mais on est aujourd'hui... *« J'ai dit que je ne jouerais plus jamais dans un film, mais maintenant, après celui-ci, je ne suis plus aussi certain que je dirai toujours non. Mais en tout cas, je n'en ferai pas ma carrière. »*



Un des monstres de la version de 1953... sur lequel pèse, en haut de page, le regard autrement plus inquiétant (extrait de l'affiche du film) d'un envahisseur imaginé par Tobe Hooper !

(Trad. : Dominique Haas)

Remerciements : Scott Holton


AVANT PREMIÈRE
Vous êtes invité...
... par l'Ecran fantastique et Warner Columbia à assister le mardi 28 janvier en soirée à l'avant-première du film de Tom Holland :
« VAMPIRE, VOUS AVEZ DIT VAMPIRE ! »
(Fright Night)
Tous les groupes sanguins seront les bienvenus.
Album
Fantastique-SF-Ciné
BD - Import U.S.
8, rue Dante, 75005 Paris
Tél. 43.25.85.19.
Une librairie fantastique ouverte tous les jours de 10 h à 21 h où vous pourrez, sur remise de ce bon à découper, retirez votre invitation pour cette avant première dès le 15 janvier

Votre collection de l'ÉCRAN Vous la PRÉFÉREZ...



COMME CECI ? ▲ **... OU COMME CELA ? ▼**



Je commande la super reliure de l'Ecran Fantastique au prix de 65 F + port 12 F, soit 77 F par reliure, par chèque bancaire ou CCP ci-joint à l'ordre de : I. Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 PARIS.

Ho! Santa Claus! vieux frère, tu te doutes de ce que j'ai choisi pour Noël ?

Un abonnement à l'Écran fantastique bien sûr !

Il y a plusieurs bonnes raisons de s'abonner à l'Ecran Fantastique.

La première est la certitude de recevoir régulièrement votre revue en début de mois.

La seconde est de posséder une affichette de film, offerte à tout nouvel abonné et reproduite ci-dessous.

La troisième est de réaliser une économie de plus d'un numéro pour un abonnement d'un an et de plus de 5 numéros pour un abonnement de deux ans !

La quatrième est l'accès à la rubrique « Petites annonces » réservée aux abonnés et cela gratuitement.

La cinquième est peut-être la plus importante : une revue qui voit ses abonnés se multiplier a son avenir assuré ; son équipe est d'autant plus à l'aise pour augmenter le nombre de ses pages, de ses posters, lancer de nouvelles rubriques... bref progresser.

Vous aimez l'Ecran, vous souhaitez qu'il progresse encore et toujours davantage ? Alors, si vous le pouvez, pour l'aider

abonnez-vous !



D'accord, je m'abonne à l'Ecran Fantastique

NOM .... PRÉNOM ....

ADRESSE ....

....

CODE POSTAL ☐☐☐☐☐ VILLE ....

.... PAYS ....

et j'en verse ci-joint le montant, soit 220 F pour 1 an (12 numéros) en France (étranger 280 F), ou 400 F pour 2 ans en France (étranger 550 F) par CCP ou chèque bancaire à l'ordre d'I Média, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

date : *signature*

Je choisis l'affichette suivante :

Rambo 2 ☐ **Invasion U.S.A.** ☐

Peur bleue ☐ **Le docteur et les assassins** ☐

F/X L'ENVERS D

Martin Lipton (Cliff De Young) engage Rollie Tyler (Bryan Brown), un spécialiste d'effets spéciaux, pour organiser un faux assassinat.

La première chose que je vis, après avoir grimpé les escaliers de l'immeuble, fut... un monstre ! D'une taille de deux mètres, roulant des yeux énormes et globuleux, injectés de sang, le corps en partie recouvert d'un pelage blanc, les griffes dressées dans ma direction...
La créature me laissa néanmoins passer, et je m'aventurai plus loin dans cet étrange appartement du 6 de la rue Franklin, à Greenwich Village (New York). C'est alors que je n'en crus pas mes yeux : partout, autour de moi, se trouvaient des corps mouillés, disloqués, voire en décomposition ! Il y avait aussi une momie, une femme vampire avec un pieu en plein cœur, une autre assise dans une chaise à bascule, la gorge tranchée, et puis des caisses portant d'inquiétantes étiquettes : « têtes », « bras », « mains »... Sur une table se trouvait une insolite collection... d'oreilles ! Après quelques instants de stupeur, la mémoire me revint : plus de doute, je me trouvais bel et bien sur le plateau de tournage de F/X (Effets spéciaux). Il était deux heures de l'après-midi. L'équipe, qui était allée déjeuner, revenait, et, sans perdre un instant ni sans se soucier de moi, se mit alors au travail, au milieu de ces cadavres en latex.



Rollie (Bryan Brown) dans son atelier. La tête sur la gauche fut créée par Carl Fullerton pour "Wolfen".

U DÉCOR!

Un reportage sur le tournage réalisé par Laurent Bouzereau

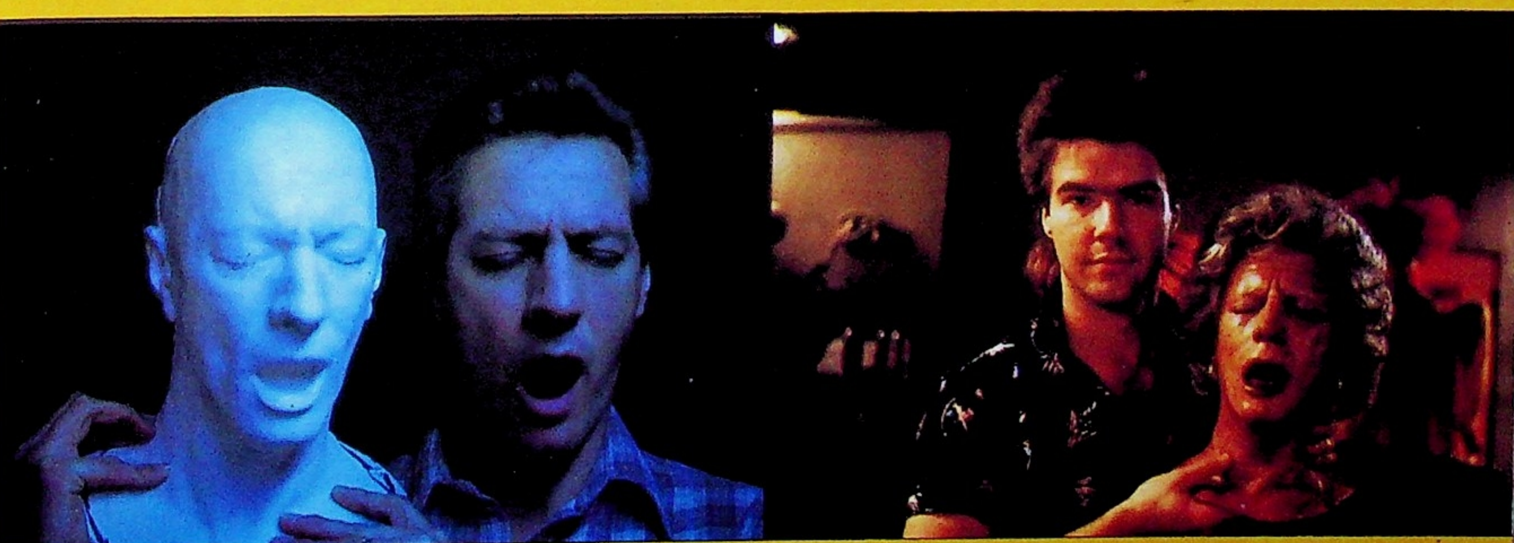
John Stears et son "monstre" Rosebud.

I. Rollie et son « Monster Club »

F/X et un thriller mettant en scène un spécialiste d'effets spéciaux, Rollie, engagé pour réaliser un faux assassinat. « Très vite, il comprendra qu'il a été manipulé, et que sa vie est en danger », m'explique l'un des membres de l'équipe, chargé de me diriger dans ce dédale riche de surprises. Le décors où je me trouve est l'atelier/appartement de Rollie Tyler — plutôt lugubre ! Le monstre que j'ai croisé, à l'entrée, porte un nom : Rosebud. Rollie l'a disposé ainsi afin de décourager d'éventuels voleurs ! Une pompe active cette étonnante créature de l'intérieur, et un savant mécanisme peut le faire basculer en avant. Le décorateur Mel Bourne, qui a travaillé sur de nombreux films de Woody Allen et aussi sur *The Natural*, a conçu la maquette de Rosebud, réalisé par la compagnie new-yorkaise « Screamers ». Celle-ci, fournissant habituellement les fêtes et trains fantômes en spectres de toutes sortes, s'est également chargée des étranges et inamicales créatures qui hantent l'appartement de Rollie.



En m'aventurant vers la salle de séjour, je découvre des murs ornés par des photos et affiches de films d'horreur tels *Poltergeist, Massacre à la tronçonneuse*, etc. Sur une table se trouve une tonne de magazines spécialisés dont... L'Ecran Fantastique ! Enfin, près d'une armoire, je me retrouve nez-à-nez avec un squelette se prélassant dans un hamac, vêtu d'une chemise hawaïenne, d'un short et d'un chapeau de paille avec un badge où l'on peut lire : « Qu'est-ce qu'on s'amuse ici ». Il faut dire que le metteur en scène, Robert Mandel, a su s'entourer d'une équipe à la hauteur. Le directeur de la photo, Miroslav Ondricek, a précédemment travaillé sur *Silkwood* et *Amadeus*. Le conseiller es-effets spéciaux n'est autre que John Stears (lauréat d'un Oscar, il a collaboré notamment à *Star Wars, Thunderball, Outland, The Bounty*), qui me confirme que, contrairement à la légende, les fameuses épées « laser » de *La guerre des étoiles* n'ont pas été rajoutées optiquement après le tournage, mais bel et bien créées sur le plateau par lui. Le montage du film sera effectué par Terry Rawlings, un collaborateur de Ken Russell, Ridley Scott et Milos Forman. Le scénario, quant à lui, est l'œuvre de Robert T. Megginsor et Gregory Fleerman. Les deux hommes avaient auparavant collaboré sur un film produit, écrit et réalisé par le premier et interprété par le second : *Pelvis*, un satire du rock'n' roll datant de 1977. Trois mois après avoir été rédigé par eux le script de *F/X*, fut vendu aux producteurs Dodi Fayed et Jack Wiener.
Ce qui frappe, sur le plateau de *F/X*, c'est tout d'abord la bonne humeur qui y règne. L'un des membres de l'équipe, probablement un ex-ténor, chante avec entrain des morceaux choisis de



Les créatures et les "corps" qui hantent l'atelier de Rollie ont été conçus par la firme Screamers.

West Side Story, tandis que l'on prépare une scène où Rollie, interprété par l'acteur australien Bryan Brown *(Breaker Morant)*, apprend la véritable identité de l'agent Lipton, qui, après lui avoir avoué ne pas être un authentique producteur de films, lui propose néanmoins le travail le plus incroyable de sa carrière... Entre les répétitions, je parviens à m'entretenir avec l'acteur Cliff de Young, célèbre aux USA pour ses rôles dans *Les Prédateurs, Protocol* (le nouveau film de Goldie Hawn) et le TV-film *Deadly Intention*. Ce dernier a énormément choqué les Américains, car il s'agit de l'histoire authentique d'un médecin sadique qui s'amusait à effrayer sa femme jusqu'au jour où il décida de la tuer ! Cliff interprétait le rôle de l'avocat chargé de prouver les intentions criminelles du docteur et de défendre son ex-femme que personne ne voulait croire (1)...

***Pouvez-vous, Cliff, nous définir votre personnage dans* F/X ?**

Je suis un agent du département de la Justice qui complote un faux assassinat avec l'aide de Rollie. Puis, j'essaie de l'éliminer.

Qu'est-ce qui vous a attiré dans ce rôle ?

Lipton, mon personnage, est à double tranchant. J'ai effectué pas mal de recherches à Washington pour essayer de ressembler à ces types du Watergate, sans moralité et très intéressés. Ils sont la base de mon inspiration. J'avais déjà travaillé avec le réalisateur, Robert Mandel, sur son premier film, *Independance Day*, et je tenais à faire partie de ce projet car c'est un réalisateur fantastique ! En outre, le film se déroulant à New York, cela me donnait l'opportunité de retourner dans une ville que j'aime et où j'ai longtemps habité.

Quelle est votre réaction à propos de* Deadly Intention*, qui souleva tant de polémiques ?

J'ai beaucoup aimé de film. Bien entendu, le travail à la télévision diffère de celui du grand écran. Pour *Deadly*, je me suis vraiment bien préparé avant le tournage parce que je savais que je n'aurais pas beaucoup de temps une fois sur le plateau ! Nous avons tourné en 5 semaines seulement un film de 4 heures ! J'ai beaucoup collaboré avec le scénariste, également, mais, pour tout dire, je préfère les rôles de fiction.

Vous venez de tourner une comédie aux côtés de Goldie Hawn. Comment se passe la transition ?

Je trouve cela merveilleux ! Ces deux genres de film (humour et épouvante), vous accordent énormément de liberté en tant qu'acteur...

Je laisse Cliff retourner sur le plateau, et assiste à l'une des scènes-clés du film, également interprété par Brian Dennehy *(Rambo, Gorky Park)*, Diane Venora *(Wolfen*, elle incarnait également Gloria Swanson dans *Cotton Club)*, Mason Adams et Jerry Orbach. Après quelques prises satisfaisantes, Bob Mandel s'approche de moi : « ce décor est fantastique, n'est-ce-pas ? Avez-vous rencontré Rosebud à l'entrée ? Pas mal, non ? Du moins je l'espère, car il nous a coûté $ 8 000 ». Bob est un jeune réalisateur d'une trentaine d'années, qui a débuté au théâtre après avoir abandonné des études de médecine (comme De Palma !). Puis il suivit des cours de cinéma pendant deux ans à l'American Film Institute, dirigeant ensuite plusieurs courts métrages dont *Nights at O'Rears* avec Craig Wasson, ainsi que des séries TV. Son premier film, dont nous a parlé Cliff de Young — *Independance Day* — était un drame interprété par Kathleen Quinlan *(Twilight Zone)* et David Keith *(Officier et Gentleman)*, auquel devait succéder *Touch and Go*, avec Michael Keaton. Bob Mandel nous explique pourquoi *F/X* est une sorte de défi pour lui, et comment toute cette aventure a commencé...

C'était il y a trois ans, je venais de terminer *Independance Day* pour Warner Bros, et les producteurs m'ont envoyé ce script, *F/X*. Après l'avoir lu, j'ai pensé qu'il se prêtait parfaitement à un excellent film d'action, où les personnages sont particulièrement intéressants. Ce qui m'a séduit en premier, dans ce script, c'est que *F/X* appartient à plusieurs genres — dont le thriller. Le thème de la violence au cinéma (Rollie réalise des effets spéciaux pour les films d'épouvante) mis en parallèle avec la violence dans la vie quotidienne m'a tout de suite plu.

Lors de la préparation de* F/X*, avez-vous fait beaucoup de recherches sur les effets spéciaux ?

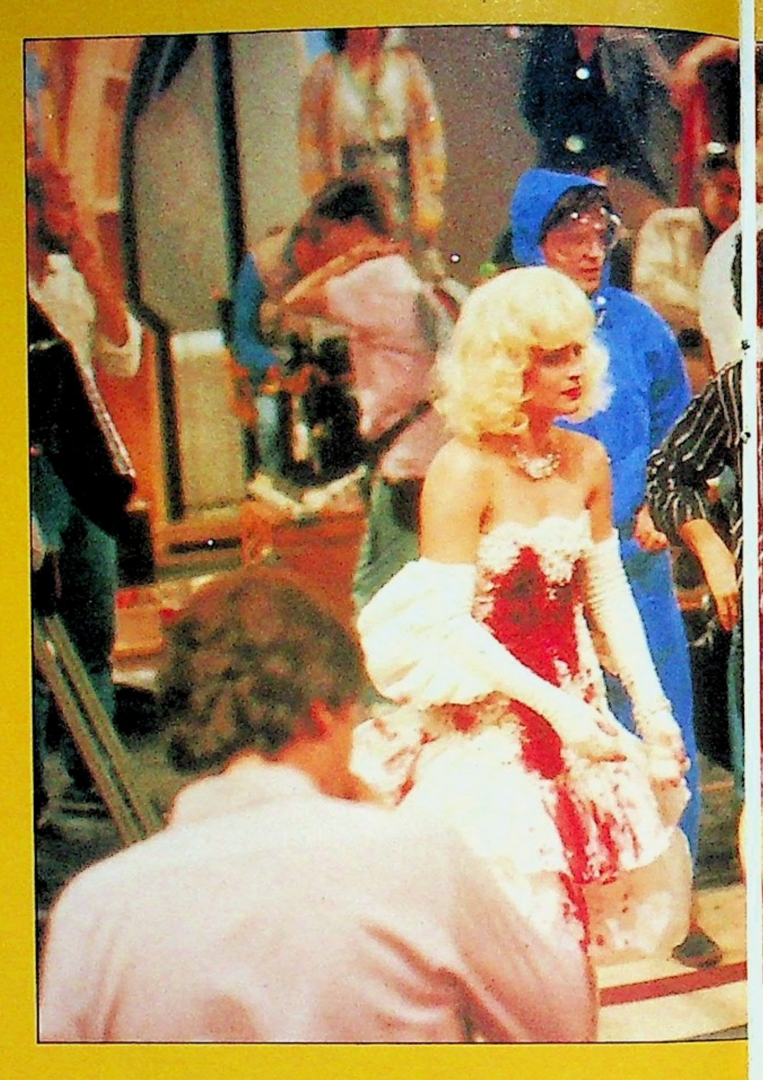
Oui. J'ai travaillé avec John Stears et passé pas mal de temps avec des amis de Los Angeles spécialisés dans ce domaine. Je me suis également très souvent entretenu avec le scénariste de mon dernier film, *Touch and Go*, car ce dernier a commencé sa carrière comme maquilleur sur des films fantastiques !

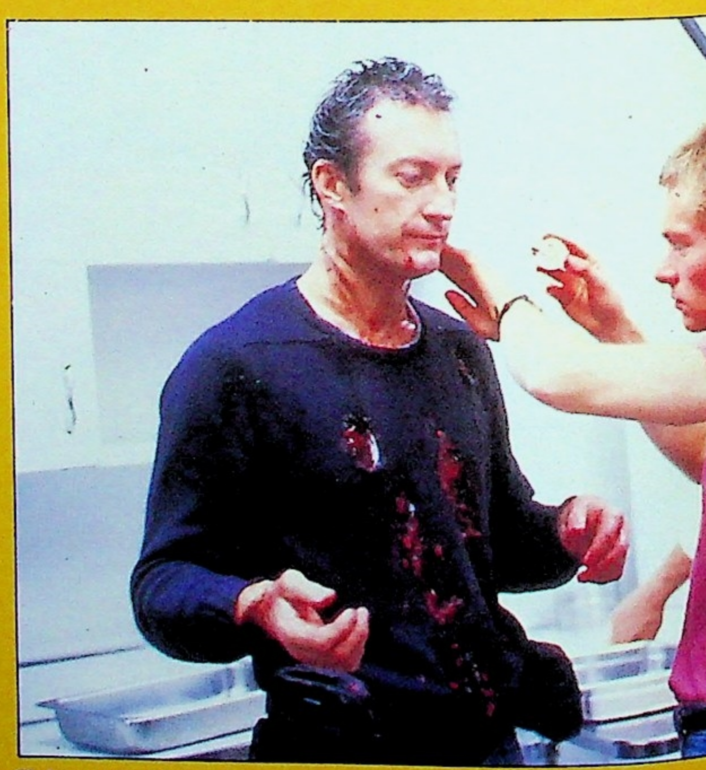
***Quel genre de film est* F/X ?**

Essentiellement un film de suspense. C'est un défi pour moi dans la mesure où c'est la première fois que je dois diriger des scènes d'action combinées à des scènes d'effets spéciaux. Mais, comme vous pouvez vous en rendre compte, je suis entouré d'experts...

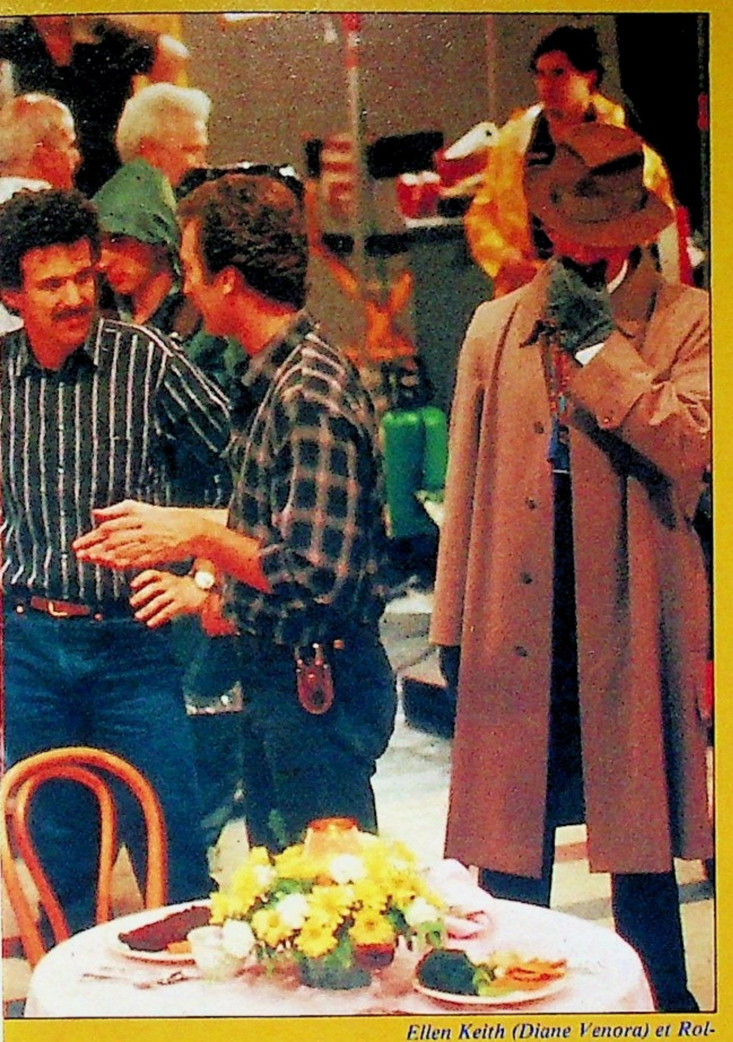
A 16 h 30, et après plusieurs répétitions, d'abord avec des doublures (pour les éclairages), puis avec les vrais acteurs, Bob Mandel était prêt pour déclarer : « Silence... et action ! ». Dans le cas de *F/X*, jamais ce dernier mot n'aura été aussi vrai !

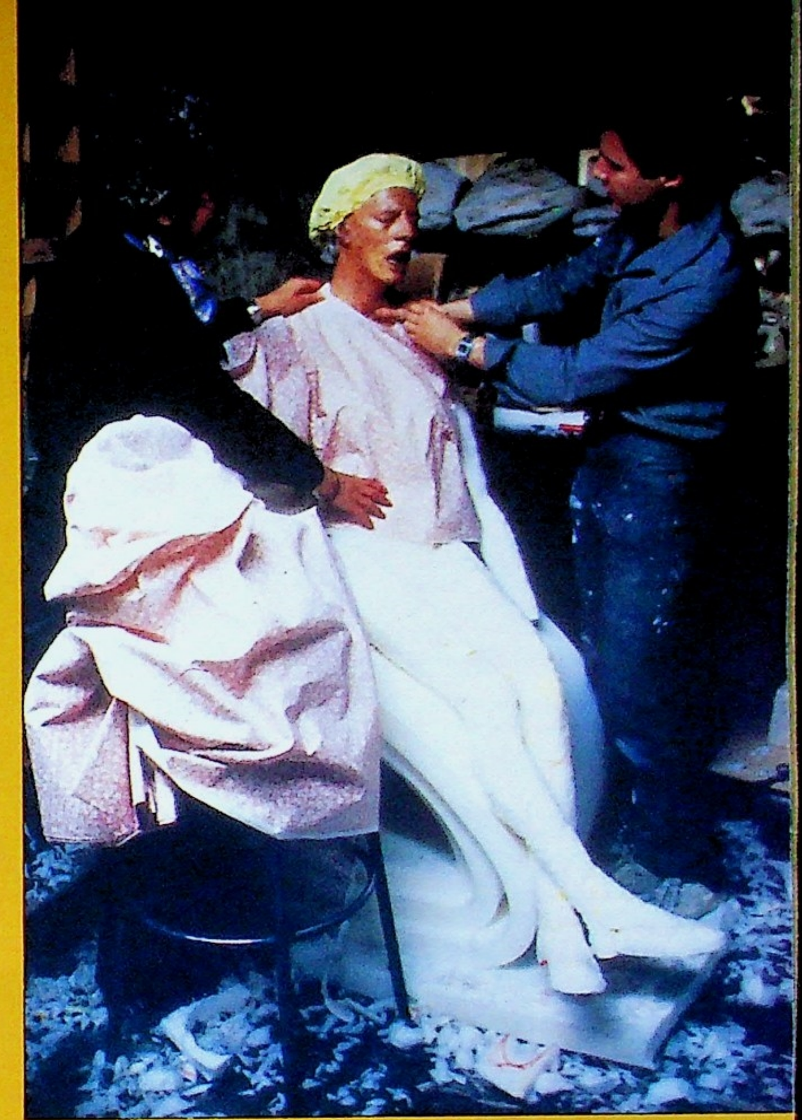
(1) Le docteur fut finalement condamné à 7 ans de prison. Il sera libéré en février 86, et bien que son ex-femme ait pris une nouvelle identité, il a juré de se venger !

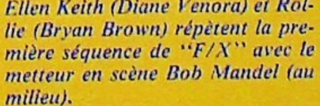




Ci-dessus : Carl Fullerton maquillant Bryan Brown. Ci-contre : "Ouf ! Je respire !.." Bryan Brown dans "F/X".







Ellen Keith (Diane Venora) et Rollie (Bryan Brown) répètent la première séquence de "F/X" avec le metteur en scène Bob Mandel (au milieu).



II. Rollie ou l'homme qui en savait trop

Quelques jours après, j'étais de retour sur le tournage. Entre temps, Rollie a accepté le marché de Lipton : il est d'accord pour effectuer le faux assassinat. Après avoir tué De Franco dans un restaurant italien, Rollie pénètre dans la voiture où l'attend Lipton. Elle démarre, mais soudain Rollie se demande pourquoi les sièges du véhicule sont recouverts de plastique. Puis il comprend que Lipton pointe son revolver sur lui. Maintenant seulement, Rollie s'aperçoit qu'il a été victime d'une machination : il a *vraiment* tué De Franco, et doit être éliminé ! Il n'a été, en fait, qu'un bouc émissaire. Rollie commence à se battre avec Lipton, qui tue par erreur le conducteur dont la cervelle éclate contre le pare-brise. La voiture est maintenant hors de contrôle. Même s'il en réchappe, les ennuis ne font que commencer, pour Rollie...

Il est 18 h. Camions, voitures et équipe de tournage arrivent pour préparer cette scène difficile, tournée dans une rue de New York. Le premier plan est effectué à l'aide de deux caméras placées à l'extérieur des deux fenêtres de la voiture, qui elle même doit être attachée au camion tracteur. De ce dernier, un tuyau simule la pluie indispensable à l'atmosphère dramatique de cette séquence. Ce n'est que bien plus tard que John Stears allait, en collaboration avec les maquilleurs Carl Fullerton (*Vendredi 13 n° 2, Au-delà du réel*), Allan Weisenberg (*Tootsie*) et Joe Coscia préparer la tête du conducteur devant éclater après l'impact de la balle tirée par Lipton.

L'accident final nécessitait bien entendu des cascadeurs. C'est l'un des plus célèbres d'entre eux, l'Américain Frank Ferrara, à qui incombe la lourde tâche de superviser les scènes d'action. Nous avons discuté juste avant qu'il ne s'apprête à risquer sa vie une fois de plus...

Quels sont les films récents sur lesquels vous avez travaillé ?

Le dernier James Bond, *A View to a Kill*, et le prochain De Palma, *Wise Guys*. Nous nous sommes

d'ailleurs bien amusés sur ce dernier : une scène se passait dans un aquarium géant rempli de langoustes, et l'un des acteurs, Dany De Vito, y avait été émergé !

Parlez-nous de votre travail sur F/X...

Je coordonne donc toutes les cascades, dont celle de ce soir. La semaine dernière, nous avons filmé plusieurs scènes avec des incendies et des explosions multiples. Bientôt, nous allons nous charger d'électrocutions !

Les cascades que vous allez faire sur ce film sont-elles particulièrement dangereuses ?

Vous savez, toutes les cascades sont différentes. Celles de base sont souvent les plus dangereuses. Les cascades plus compliquées nécessitent davantage de recherches...

Combien de personnes travaillent-elles avec vous ?

Cela dépend. La semaine dernière, j'ai eu besoin de 15 cascadeurs ! La scène se passait dans un restaurant reconstruit en studio, et mon corps prenait feu ! Ce soir, quatre cascadeurs travaillent avec moi, et pour la poursuite finale que nous réaliserons dans une dizaine de jours, j'aurais à nouveau besoin d'une quinzaine de spécialistes. J'ai été engagé sur *F/X* à cause de ma grande expérience du « feu ». Cela dit, Robert Mandel est un metteur en scène formidable. Je lui donne beaucoup de recommandations en ce qui concerne la sécurité, et aussi des suggestions artistiques. La première chose que je fais quand de reçois un scénario, c'est de le « décarcasser » complètement. Puis je cherche toutes les scènes qui vont nécessiter des cascades. J'écris mes suggestions, et j'en discute avec le réalisateur. Il y a donc tout un aspect créatif particulièrement intéressant...

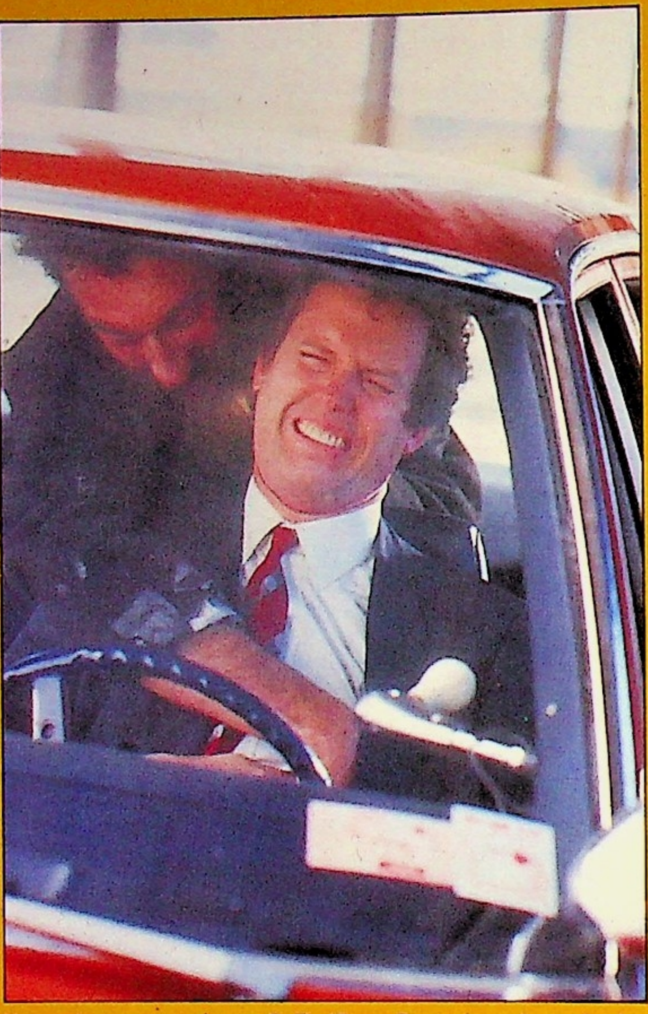
Expert en maquillage dans *F/X*, Rollie va utiliser son savoir pour « tromper » les méchants et sauver ainsi sa vie. Je suis parvenu à m'entretenir avec Carl Fullerton alors qu'il attendait l'acteur dont la tête allait éclater durant le combat entre Rollie et Lipton...

Que préparez-vous pour la scène de ce soir ?

Nous collaborons, Joe Coscia, Allan Weisenger et moi avec John Stears. Le comédien dont la tête explose va devoir porter une perruque avec un sac de sang disposé à l'arrière de sa nuque. Un pistolet à air comprimé sera disposé devant lui et éjectera du sang sur le pare-brise de la voiture.

Quels sont les autres maquillages prévus ?

Dans le film, Rollie prétendra être mort. Il disposera pour cela du latex sur son cou et sur ses poignets. A un autre moment, il écrasera une cigarette sur son bras qu'il aura recouvert du même produit. Nous avons également réalisé un mannequin pour le personnage de De Franco qui est abattu de plusieurs balles dans la poitrine, la tête et le visage. Le buste de l'acteur a été reconstitué à base de gellatine dure. Le film comporte deux types d'« effets », puisqu'il y a aussi un film *dans* le film. J'utilise des techniques que j'avais auparavant développées dans *Vendredi 13 n° 2* et *Au-delà du réel*. Pour ce dernier, j'avais activement collaboré sur le développement, les recherches et les maquillages, et notamment les métamorphoses physiques de William Hurt. Les mouvements et l'apparition de tumeurs sur son corps furent réalisés à l'aide de pompes.



Un combat sans merci entre Rollie (Bryan Brown à gauche sur la photo) et le traître Lipton (Cliff De Young).

Qu'est-ce qui vous a attiré dans votre profession ?

J'aime résoudre des problèmes. C'est très passionnant. Le reste appartient à la technique.

Carl Fullerton rejoint les acteurs tandis que l'équipe s'affaire à soigner les moindres détails et « trucs » qui donneront vie à la scène. Lorsque l'on observe une organisation aussi parfaite, l'on ne peut s'empêcher de penser aux instigateurs d'une telle aventure. L'un d'eux est le producteur exécutif Michael Peyser qui, à travers l'exemple de *F/X*, m'a expliqué ce qu'il en coûte de faire un « bon » film de nos jours...

J'ai pris connaissance de ce projet lorsque les producteurs Dodi Fayed et Jack Wiener ont présenté le scénario à Orion Pictures » déclare-t-il. « J'avais été producteur exécutif sur plusieurs films de cette compagnie, et j'avais l'habitude des tournages dans New York. Ils sont donc venus me voir, et voici six mois, nous commencions le travail de pré-production avec Bob Mandel. Notre but fut d'engager une excellente équipe technique. John Stears a été pris très tôt, car non seulement il participe aux côtés techniques du film, dont il supervise les effets spéciaux, mais en outre il nous a orientés sur le personnage central de *F/X*. Il est venu à Londres et a collaboré avec des spécialistes ici, à New York. Un autre élément important dans le film est la pluie. Elle est constante durant certaines séquences et participe grandement à l'atmosphère froide de l'histoire. Nous avons donc un spécialiste pour cet effet. Certaines scènes furent dessinées, mais ces dessins ne sont que des références pour les scènes d'action. Très vite la production a avancé et Mirek, le directeur de la photo de Mel Bourne ont rejoint Bob Mandel pour les repérages. Ce que j'admire chez Bob, c'est qu'il combine l'aspect technique du film avec l'autre face du scénario, qui est dramatique. Lorsque j'ai lu le synopsis, j'ai trouvé que l'histoire était très prenante et j'ai apprécié le personnage de Rollie qui utilise son intelligence et son savoir pour se tirer d'un mauvais pas. Je suis satisfait que Bryan Brown ait été choisi pour le rôle principal, car il donne à Rollie une touche très humaine et réaliste. *F/X* est différent des autres films d'action qui, généralement, ne s'adressent qu'à un public masculin. Au contraire *F/X* est parfait pour les « amoureux du samedi soir »... »

L'équipe du film est maintenant entourée d'une petite foule qui se demande ce que cet individu (John Stears) peut bien faire avec cette fausse poitrine d'homme en plastique ! Les doublures étant maintenant dans la voiture, prêtes à répéter les gestes des acteurs pour la lumière, j'en ai profité pour m'entretenir avec l'acteur principal du film, Bryan Brown, l'« homme qui en savait trop »...

Comment décririez-vous votre personnage ?

C'est un type très commun. Il est terre à terre, mais agile. Il a une étincelle dans les yeux, un sourire aux lèvres, et il se débrouille pas trop mal. Plus il est « normal », plus il devient vulnérable, et le public s'identifiera à lui. Que quelqu'un veuille l'éliminer est la dernière chose qui pourrait lui venir à l'esprit...

Qu'aimez-vous chez Rollie ?

Tout le monde sait que la violence existe, mais très peu en ont eu véritablement l'expérience. Le défi de savoir comment un homme normal pouvait réagir dans une telle situation m'a vraiment attiré. Le travail avec Robert Mandel est agréable. Nous nous sommes mis d'accord sur un certain nombre de choses pendant les répétitions qui ont précédé le tournage, et tout est toujours frais dans son esprit. En fait, je n'avais pas l'intention de travailler cette année. Je voulais passer mon temps à développer des projets et à m'occuper de ma fille. Mais je ne fais pas partie de ces acteurs qui aiment tout planifier à l'avance, c'est pourquoi j'ai accepté ce projet lorsqu'il m'a été présenté.

Avec qui aimeriez-vous travailler à l'avenir ?

Avec n'importe quel metteur en scène qui sache être enthousiaste et communiquer sa passion pour un projet. Quant aux personnages que j'aimerais incarner, je n'ai pas de préférence, tant qu'ils sont intelligents !

La sortie de *F/X* aux Etats-Unis est maintenant imminente et le film promet déjà de figurer en bonne place au box-office de 1986. En tout cas, le réalisateur et les personnes qui l'entourent y mettent tout leur cœur. Nous en reparlerons donc sans doute bientôt...

Laurent Bouzereau
(remerciements : Reid Rosefelt)
Photos : Karen Epstein

SANTA CLAUS

U.S.A./G.B. 1985. Un film de Jeannot Szwarc • **Scénario :** David Newman • **Directeur de la photographie :** Arthur Ibbetson • **Décors :** Anthony Pratt • **Montage :** Peter Hollywood • **Musique :** Henry Mancini • **Effets spéciaux maquettes :** Derek Meddings • **Trucages optiques :** Roy Field • **Production :** Alexander et Ilya Salkind • **Distributeur :** Fox • **Durée :** 118 min • **Sortie :** le 18 décembre 1985 à Paris.

INTERPRÈTES : Dudley Moore (Patch), John Lithgow (B.Z.), David Huddleston (Santa Claus), Burgess Meredith (le Patriarche), Judy Cornwell (Anya), Jeffrey Kramer (Towzer), Christian Fitzpatrick (Joe), Carrie Kei Heim (Cornelia).

L'HISTOIRE : « Au Pôle Nord, les elfes travaillent sans relâche, sous la direction du Père Noël, pour satisfaire une demande sans cessé croissante. Les cadences deviennent infernales, et Santa Claus se résoud à fabriquer ses jouets à la chaîne, ainsi que le lui suggère son assistant, Patch. Mais les joujoux, hâtivement assemblés, se brisent en mille morçeaux, et des millions d'enfants, amèrement déçus, les renvoient au Pôle Nord. La réputation de Santa Claus s'effondre brutalement... Ce malheur fait la joie d'un homme d'affaire new-yorkais : B.Z., nabab sans scrupules qui prend à son service Patch. Ce dernier inventera bientôt pour B.Z. une superbe auto volante et bien d'autres jouets, sans se douter que ceux-ci constitueront une dangereuse menace pour les enfants du monde entier. L'heure de la revanche va sonner enfin pour Santa Claus... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : « Je souhaitais depuis toujours tourner un conte de fées fidèle aux plus pures traditions du genre » déclare Jeannot Szwarc. « *Santa Claus* m'a permis de m'adresser à l'enfant qui sommeille dans chacun de nous. Il sera la première expérience cinématographique de nombreux jeunes spectateurs, vis-à-vis desquels je me suis senti une responsabilité toute particulière. Ce film est une gageure : il relève d'une tradition familière, mais difficile à transposer à l'écran. Santa Claus devait avoir un visage franc, de bonnes grosses joues, des yeux bleus malicieux, très expressifs. C'est un homme qu'on a instinctivement envie d'embrasser. David Huddleston était fait pour le jouer ! ».
Né en 1930 à Viton (Virginie), diplômé de l'American Academy of Dramatic Art, David Huddleston est, depuis 20 ans, l'un des acteurs de composition les plus actifs du théâtre, de la télévision et du cinéma américains. Il a interprété à la scène de nombreuses comédies musicales et abordé le répertoire dramatique avec « A Man for All Seasons » et « Mort d'un commis-voyageur », où il fut récemment le partenaire de Dustin Hoffman. Venu au cinéma dans les années 60, il a tourné à ce jour plus de 40 films, aux côtés des plus grandes stars américaines.
Dudley Moore, qui incarne son assistant dans *Santa Claus*, a trouvé, après ses compatriotes Cary Grant, Rex Harrison et Peter Sellers, la consécration internationale à Hollywood, où il s'est imposé parmi les plus grands interprètes de la comédie romantique moderne. Eternel enfant, il garde en lui une droiture, une bonté et une incurable euphorie qui en faisaient l'interprète idéal de l'elfe Patch... « J'ai fait quelques suggestions sur ce personnage », commente-t-il. « Je ne voulais pas qu'il manifeste la moindre méchanceté. Je voulais qu'il soit une sorte d'apprenti sorcier. Patch est devenu, pendant le tournage, le grand frère que je n'ai jamais eu, un frère compréhensif, gentil et encourageant, entreprenant et plein d'idées folles. » Né à Dagenham (Essex) le 19 avril 1936, Dudley Moore entreprend des études musicales à huit ans et aborde successivement le piano, le violon, et l'orgue. Nanti d'une bourse, il entre à Oxford en 1955. En 1959, il écrit les partitions de plusieurs ballets et se produit comme pianiste. Sa carrière télévisée débutera l'année suivante. En 1966, il apparaît à l'écran dans *Un mort en pleine forme* de Bryan Forbes. Puis il tournera avec Raquel Welch *Phantasmes* de Stanley Donen, dont il co-signe le script et les chansons. On le retrouvera ensuite dans quelques films fantastiques tels *Alice au pays des merveilles* (1972) et *Hound of the Baskervilles* (1978). Etabli aux U.S.A. depuis six ans, Dudley Moore a poursuivi une activité musicale régulière et enregistré une dizaine d'albums.



LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ

The Adventures of Buckaroo Banzaï. U.S.A 1984. Un film de W.D. Richter • Scénario : Earl Mac Rauch • Directeur de la photographie : Fred Koenekamp • Décors : Michael Riva • Montage : David Bretherton • Musique : Bones Howe • Effets spéciaux : Michael Fink • Production : Sherwood/PSO • Distributeur : U.G.C. • Durée : 100 min • Sortie : le 29 janvier 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Peter Weller (Buckaroo Banzaï), John Ligthgow (Dr Emilio Lizardo), Ellen Barkin (Penny Priddy), Jeff Goldblum (New Jersey), Lewis Smith (Perfect Tommy), Ronald Lacey (le Président Widmark), Christopher Lloyd (John Bigboote).

L'HISTOIRE : « A la fois grand neuro-chirurgien, savant de premier plan, baroudeur intrépide et chanteur de rock, Buckaroo Banzaï n'est pas un héros comme les autres. Il vient de démontrer l'exactitude de la théorie de son père : il existe à l'intérieur de la matière solide une 8e dimension qui abrite un autre univers ! Cet univers, Buckaroo n'est pas le premier à le découvrir. 46 ans auparavant, le Dr Lizardo avait en effet tenté lui aussi une expérience du même genre. Mais le choc l'a rendu fou. Echappé de son asile, le Dr Lizardo rejoint un groupe d'extra-terrestres, venus sur terre via la 8e dimension, et fomente avec eux la conquête de leur monde d'origine ! Cela, seul Buckaroo pourra l'empêcher... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : *Buckaroo Banzaï* est le fruit de plus de dix ans d'imagination. C'est au début des années 70 que le scénariste Earl Mac Rauch, influencé par les films de kung-fu de l'époque, esquissa une première histoire. Pendant les mois et les années qui suivirent, il écrivit plusieurs scénarios restés inachevés. En définitive, à la demande des producteurs, Mac Rauch termina un script — celui du film. Mais au cours des années précédentes, il avait créé davantage qu'un simple scénario, un véritable « univers Buckaroo Banzaï », sorte de monde parallèle au nôtre doté de sa propre logique et de sa propre histoire. Avec *Buckaroo Banzaï*, W.D. Richter a réalisé un film d'un style insolite, où les éléments fantastiques les plus délirants interviennent dans un environnement quotidien. « Il ne faut pas sous-estimer le monde dans lequel nous vivons », déclara-t-il. « Pour le public, être diverti ne signifie pas nécessairement fuir la réalité. Je pense au contraire qu'il y a autour de nous des choses tout aussi démentes et toutes aussi excitantes que dans les plus lointaines galaxies. J'ai voulu que le film soit à l'image du monde réel — c'est-à-dire d'un gigantesque bric-à-brac où tout est réparé ou modifié par les utilisateurs. Tout le concept du personnage de Buckaroo vient de là. C'est un homme qui assemble des choses venues des horizons les plus divers, en ayant recours aux multiples disciplines, dans lesquelles il excelle ».
***Buckaroo Banzaï* marque les débuts cinématographiques de W.D. Richter, jusqu'alors cantonné à l'écriture de scénarios. Né à New Britain dans le Connecticut en 1945, il obtient un diplôme de littérature anglaise à l'Université de Dartmouth. En 1968, il suit les cours de cinéma de l'U.S.C. à Los Angeles. Il obtient son premier crédit de scénariste pour *Slither* (1972, inédit) réalisé par Howard Zieff avec James Caan. Il signe ensuite les scénarios de *L'invasion des profanateurs* de Philip Kaufman (1978), *Dracula* de John Badham (1979), *Brubaker* de Stuart Rosenberg (1980) et *La vie en mauve* de J.C. Tramont (1981).**
Issu d'une famille de musiciens, Peter Weller (Buckaroo Banzaï) est un interprète accompli, tant dans le domaine du cinéma que du théâtre et de la musique. Après des études musicales à la Northern Texas University, il s'oriente vers le métier de comédien en suivant des cours à l'American Academy of Dramatic Art. Il trouve ses premiers rôles à Broadway (notamment au Festival Shakespeare de New York), joue dans une pièce d'Eugène O'Neill pour la télévision, puis passe au cinéma avec *Butch Cassidy et le Kid* qui sera suivi de *Just Tell me What you Want* de Sidney Lumet et de *L'usure du temps* d'Alan Parker. Dans *Buckaroo Banzaï*, Peter Weller chante et joue lui-même de la trompette, de la guitare et du piano. On l'a vu également dans *Of Unknown Origin*, où il interprète un homme persécuté par un rat d'une puissance extraordinaire, rôle qui lui valut le Prix d'Interprétation Masculine au Festival de Paris du Film Fantastique (1984).



LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ
A TRAVERS LA 8e DIMENS[ION]

SHERWOOD PRODUCTIONS présente une production SYDNEY BECKERMAN • LES AVENTURES DE BUCKAROO BANZAÏ
avec PETER WELLER • JOHN LITHGOW • ELLEN BARKIN • JEFF GOLDBLUM • CHRISTOPHER LLOYD
producteur exécutif SIDNEY BECKERMAN • produit par NEIL CANTON AND W.D RICHTER • écrit par EARL MAC RAUCH • réalisé par W.D RICHTER



SÉLECTION OFFICIELLE - FESTIVAL D'AVORIAZ 1986

TIMOTHY DALTON JONATHAN PRYCE TWIGGY

ILLUSTRATIONS PIERRE MAKYO.

Le DOCTEUR et les ASSASSINS

GAUMONT ET BROOKSFILMS PRÉSENTENT

TIMOTHY DALTON - JONATHAN PRYCE - TWIGGY DANS LE DOCTEUR ET LES ASSASSINS

MUSIQUE JOHN MORRIS - PRODUCTEUR ASSOCIÉ GEOFFREY HELMAN - PRODUCTEUR EXÉCUTIF MEL BROOKS

D'APRÈS UNE HISTOIRE ÉCRITE PAR DYLAN THOMAS - SCÉNARIO DE RONALD HARWOOD - PRODUIT PAR JONATHAN SANGER - RÉALISÉ PAR FREDDIE FRANCIS

DOLBY STEREO DANS CERTAINES SALLES







Sylvester
STALLONE
dans
ROCKY IV

CES LECTEURS NOUS ONT ÉCRIT :

Vous aussi, écrivez-nous : L'Écran Fantastique, Courrier des lecteurs, 69 rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

UN LEXIQUE DE LA TECHNIQUE...

« Depuis peu, j'achète votre revue, et je dois dire que celle-ci m'apporte beaucoup de satisfactions, tant sur les sujets proposés que sur la présentation. Il est très agréable pour un profane comme moi de pouvoir me glisser en quelque sorte derrière une caméra et de cerner de « mon œil rond » de curiosité ce qui peut se dérouler devant. Il est un fait certain, maintenant, c'est que je vois à présent les films différemment. Je m'intéresse davantage à la façon dont une œuvre est conçue, aux effets spéciaux, au nom des réalisateurs, etc.. Je ne voudrais pas non plus tomber dans l'inverse, car un film doit être avant tout pour le spectateur une évasion, un rêve, en un mot une grande émotion de quelques heures. J'aimerais vous soumettre quelques suggestions. D'abord, le jargon technique d'un film n'est pas toujours explicite pour qui n'a pas étudié le 7e art : toute cette sarabande de mots tels que casting, storyboards, etc.. me font l'effet de mots venus d'ailleurs ! Aussi, vous serait-il possible un jour d'éditer un petit guide alphabétique avec une explication nette et concise ? Celui-ci pourrait être enlevé de votre magazine et conservé bien précieusement (cf. votre index des 50 premiers numéros), « sous le coude » pour une lecture plus efficace des numéros suivants. Pourquoi ne pas développer la partie musicale ? Elle a énormément d'importance au cinéma, sa place est presque, selon moi, la première. Pour terminer, je voudrais saluer vos collaborateurs et leur exprimer toute mon admiration et ma sympathie ».

Marie-Pierre Larrede, 59650 Villeneuve d'Ascel



Dessin de Damir Mihajlovic, *Champagne-sur-Oise.*

ARRÊTEZ LE MASSACRE !

« Je viens d'acheter votre numéro « Spécial U.S.A. », et je prends la plume pour vous exprimer mon enchantement quant à l'évolution de l'E.F. En effet, voici le 26e numéro que j'achète, et c'est pour moi un immense plaisir de feuilleter chaque mois votre revue. Depuis le premier numéro que j'ai acheté (nº 37), j'ai pu constater une formidable progression du point de vue mise en page et contenu de l'E.F. : couvertures hautes en couleurs, pages illustrées de nombreuses photos, fiches-cinéma, posters, dossiers variés mais toujours très complets, etc.. Chaque film est soigneusement décortiqué (interviews, photos, etc..), permettant au cinéphile averti comme à l'amateur pur et simple de fantastique de tout savoir sur le tournage, l'écriture du scénario, la vie des acteurs sur le plateau ; en un mot, tout sur la complexité que représente la réalisation d'un film.
J'aimerais également vous féliciter pour la qualité de vos critiques. Vous ne vous permettez jamais de « massacrer » (comme le font d'autres revues) un film si celui-ci ne vous a pas paru intéressant ; vous laissez ainsi au lecteur le droit de juger lui-même la qualité de ce film.
De plus, vous faites constamment référence à des films antérieurs, soit pour les critiques des nouveaux films, soit par des dossiers très bien faits et permettant ainsi au lecteur d'élargir ses connaissances cinéphiliques.
C'est donc pour toutes ces raisons que depuis plus de 2 ans, j'achète chaque mois avec empressement l'E.F. Bravo pour votre travail constant qui permet de faire découvrir aux amateurs de cinéma un genre autrefois banni et qui atteint aujourd'hui les sommets du 7e art : le fantastique ! »

Patrick Beaupère, 95160 Montmorency

UN PETIT FAIBLE POUR RUTGER HAUER...

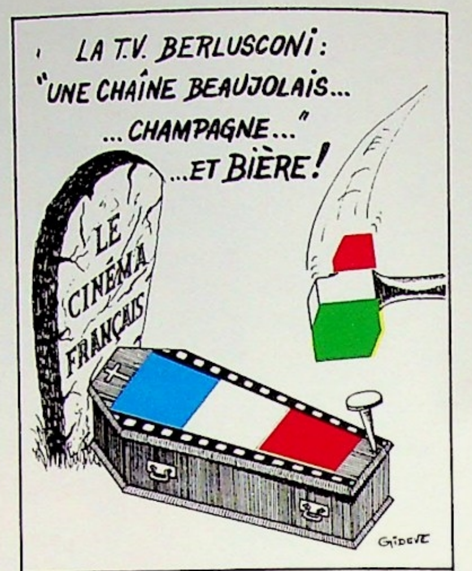
« J'avais entendu parler de *La chair et le sang* ; j'avais lu quelques lignes à son propos, mais si rares et si peu élogieuses pour la plupart que finalement j'avais décidé de ne pas aller le voir. Et puis, ce soir-là, je relisais mon E.F. nº 61 et je tombai sur votre entretien avec Paul Verhoeven. Il parlait de son film avec tant de passion, de sincérité... Bref, comme j'avais depuis *Osterman Week-end* un petit faible pour Rutger Hauer, c'était décidé : j'irai voir par moi-même de quoi il retournait. Quelle œuvre « charnelle et sanguinaire » ! Ne serait-ce qu'à travers « Martin », personnage tout simplement hallucinant d'ambiguïté, engendré par le combat que se livrent en lui instincts sauvages et élans d'humanité.
Tour à tour émouvants, haïssables, voire parfois drôles, tous les acteurs ont fait de *La chair et le sang* une fresque grandiose d'une époque oubliée par le cinéma d'aujourd'hui. Et racontée avec un tel réalisme que certains ont accusé le film de vulgarité, pornographie, violence gratuite : il est honteux que des revues dites « de cinéma » abordent aussi superficiellement une œuvre, qui plus est en dissimulant une incapacité flagrante à l'analyser sans quelques phrases incendiaires jetées sur le papier. J'en arrive au vif du sujet : vous êtes, à ma connaissance, pratiquement la seule revue à avoir consacré quelque chose de solide au film de Verhoeven, et avec une neutralité d'opinion totale. Vous ne pouvez pas savoir combien il est agréable de lire sur un film sans avoir à supporter des grincements de dents ou des jeux de mots faciles et idiots ! Voilà, ce n'était pas un plaidoyer en faveur de *La chair et le sang*, c'était simplement pour que votre courageuse initiative (puisque consacrer un article sur ce film prend des allures de contre-culture) ne sombre pas dans l'oubli. Continuez à parler de ces films qui se font trop discrets, faisant-fi à tous ces scribouillards amateurs : l'E.F. est un vrai pro, l'E.F. est au cinéphile ce que son V8 d'interception fut au Guerrier de la Route — un compagnon fidèle, indispensable à la survie !...

S. Geoffre

LE MEILLEUR FILM DE L'ANNÉE...

« C'est la première fois que je vous écris. Je désire, par cette lettre, tout d'abord vous féliciter pour le super-travail que vous réalisez tous les mois, en offrant à tous les fans français le travail le plus complet qui soit. Contrairement à certains de vos confrères, vous nous donnez mensuellement à lire un magazine clair, rapide et très fourni. J'ai longtemps hésité entre vous et un de vos concurrents, mais, en ce mois de novembre, j'ai lu dans l'« autre » magazine des choses qui ne m'ont guère enthousiasmé sur un film dont je souhaiterais vous parler ; il s'agit du chef-d'œuvre de Robert Zemeckis : *Retour vers le futur*.
Je suis allé le voir dès sa sortie et, à vrai dire, « les yeux fermés ». En effet, je n'avais lu que quelques critiques, qui toutes semblaient élogieuses. Après être sorti du cinéma, je n'avais plus qu'une idée en tête : aller vite revoir cette petite merveille, et ceci, un nombre illimité de fois. J'ai adoré ce film : sa réalisation, ses acteurs, son rythme époustouflant me font confirmer ce que vous déclarez dans votre numéro 62 : *Retour vers le futur* est bien le meilleur film de l'année (j'ai d'ailleurs appris avec un énorme plaisir qu'il s'est installé à la première place du box-office français lors de sa sortie !).
J'ai ensuite cherché tout ce que je pouvais trouver sur lui dans la presse cinématographique, et pour mon malheur, je suis tombé sur des publications où l'on semble confondre critique cinématographique objective et prestation politico-ironique, style Club de la Presse. C'est ce qui fait toute la différence entre l'Écran Fantastique et ses concurrents : vous critiquez les films à leur juste valeur, et vous ne mélangez pas dans vos papiers de vagues opinions personnelles et d'idiotes réflexions sordides, histoire de faire rigoler un bon coup le brave prolétaire et d'inciter le public à déserter de plus en plus les salles.
C'est pour ces raisons que je fais aujourd'hui entièrement confiance à votre revue. Après avoir commandé le roman de *Retour vers le futur*, je me suis précipité sur le 33 t. Etant donné que je me présente sous la forme d'un humanoïde de 17 ans, la musique rock du disque ne m'a pas rebuté, au contraire : qu'elle soit moderne ou rétro, elle me plaît de toute façon ! (un seul regret : celui de ne pas trouver sur le disque le fabuleux solo de guitare « hardrockeux » de Michael J. Fox, lors de son interprétation de « Johnny B. Goode » !). En fait, Huey Lewis comme Chuck Berry m'enthousiasment énormément. Mais n'allez pas croire que la musique symphonique me révulse : je possède en effet la plupart des admirables partitions de John Williams et Jerry Goldsmith. J'ai donc savouré pleinement la musique d'Alan Silvestri. Mais je l'ai goûté insuffisamment. En effet, il n'a sur la b.o. que 11 mn 35 ! Je ne pense pas que cela soit un fidèle reflet de son travail sur le film. Silvestri me semble être un compositeur de talent, faisant penser à un Williams au mieux de sa forme lors de l'interprétation d'une marche triomphante des *Aventuriers*... Le morceau intitulé « Back to the future Overture » nous donne à songer à la partition écrite par Goldsmith pour « *The Twilight Zone* » desservant l'épisode « Time Out ». J'espère que vous accorderez une attention toute particulière à la carrière de Silvestri, et je vous félicite pour les reportages consacrés à *Retour vers le futur* dans vos numéros 61 et 62. »

Laurent Lerosier, Aulnay S/Bois.



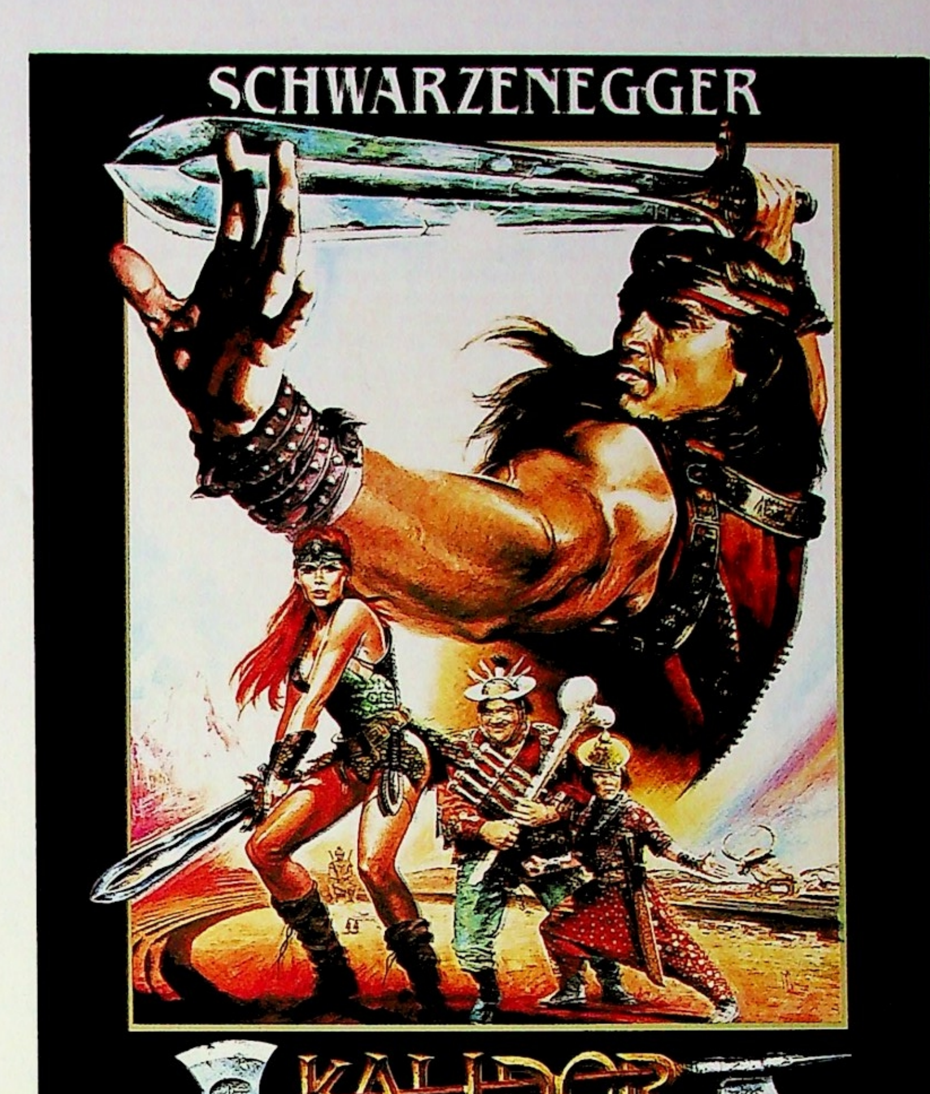
Dessin de Jean Walker, ***Strasbourg.***

N.D.L.R. : Est-il besoin de préciser que les opinions exprimées librement dans cette rubrique n'engagent que leurs auteurs.

Rendons à César...

A propos du livre de Philippe Ross paru chez Edilig sous le titre « Les Visages de l'Horreur » dont nous avons rendu compte dans notre précédent numéro, sous la seule responsabilité de l'auteur de la critique, L'ÉCRAN FANTASTIQUE tient à souligner que les chapitres les plus documentés de cet ouvrage (ceux sur le Docteur Jekyll, les loups-garous et les zombies) sont tout simplement la retranscription, en style digest, des études parues sur ces sujets dans les numéros 5, 21 et 31 de notre magazine sous la signature de Pierre GIRES.
Certes, notre collaborateur est bien crédité, en fin de volume, pour sa « participation involontaire » dont il aurait été plus correct de l'informer avant, ou même de la solliciter. Car, en l'occurence, il est manifeste qu'il ne s'agit pas seulement de citations ou d'extraits, mais de réutilisation pure et simple, à des fins commerciales, d'études exhaustives, filmographies y comprises.


STALLONE
Il affronte un adversaire impitoyable.
Et combat pour sa vie.
ROCKY IV
ROBERT CHARTOFF-IRWIN WINKLER "ROCKY IV" SYLVESTER STALLONE • TALIA SHIRE • BURT YOUNG
CARL WEATHERS • BRIGITTE NIELSEN • DOLPH LUNDGREN VINCE DiCOLA BILL BUTLER JAMES D. BRUBAKER
ARTHUR CHOBANIAN IRWIN WINKLER ROBERT CHARTOFF SYLVESTER STALLONE
UN FILM MGM UA DISTRIBUÉ PAR CINEMA INTERNATIONAL CORPORATION


SCHWARZENEGGER
KALIDOR
LA LÉGENDE DU TALISMAN



KALIDOR

Red Sonja. U.S.A./Italie 1985. Un film de Richard Fleischer ● **Scénario** : Clive Exton et George MacDonald Fraser, d'après Robert E. Howard ● **Directeur de la photographie** : Giuseppe Rotunno ● **Décors** : Danilo Donati ● **Montage** : Frank J. Urioste ● **Musique** : Ennio Morricone ● **Effets spéciaux** : Emilio Ruiz del Rio ● **Production** : Dino De Laurentiis ● **Distributeur** : A.M.L.F. ● **Durée** : 88 min ● **Sortie** : le 18 décembre 1985 à Paris.

INTERPRÈTES : Arnold Schwarzenegger (Kalidor), Brigitte Nielsen (Red Sonja), Sandahl Bergman (la reine Gedren), Paul Smith (Falkon), Ernie Reyes Jr. (Tam), Ronald Lacey (Ikol), Pat Roach (Brytag), Terry Richards (Djart).

L'HISTOIRE : « La reine Gedren et le cruel Ikol font régner la terreur dans leur royaume. Gedren et ses troupes torturent, brûlent et tuent. Les parents de Sonja seront égorgés sous ses yeux. Depuis ce jour, Sonja rêve de vengeance... A la suite d'une vision fantastique, Sonja se retrouve dotée de pouvoirs extraordinaires, qui la rendent invincible. En échange de cette puissance, Sonja doit faire le serment de ne jamais succomber à l'amour d'un homme, sauf si elle sort vaincue par un combat singulier et loyal. Le mystérieux Kalidor sera-t-il cet homme ? »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Robert E. Howard s'est illustré tout particulièrement dans l'héroïc-fantasy. Ses histoires se déroulent généralement dans un lointain passé (ou avenir !) souvent mythique, où la magie est puissante, les femmes belles et les héros musclés. Robert Howard écrivit ses aventures pratiquement dans un état second. Ses personnages ne connaissent pas la peur, même s'ils sont fascinés par le surnaturel, les ténèbres et les terreurs que recèlent le monde. Lovecraft déclarait que le secret d'Howard, c'est qu'il se mettait entièrement dans chacune de ses histoires et qu'il était présent à chaque page ! Toute son œuvre est une longue méditation sur la vie et la mort, le monde et l'humanité en général, l'aventure. Né le 22 janvier 1906 à Peaster, au Texas, il passera toute sa vie à Cross Plains, et n'en sortira guère, à part quelques voyages en Louisiane et dans l'Oklahoma. Howard, dont le père est médecin, descend des pionniers de cette région. Enfant chétif, il réagit, pratique intensément le sport et la culture physique, devient un boxeur et un cavalier accompli... L'enfant malingre dont se moquaient ses camarades devient un colosse de près de deux mètres et pesant non loin de cent kilos ! Sa première histoire professionnelle, « Spear and Fang », écrite entre 15 et 18 ans, est publiée en 1925 dans la fameuse revue « Weird Tales ». Il deviendra rapidement l'un des auteurs « maison », et n'arrêtera plus d'écrire jusqu'à sa mort, survenue le 11 juin 1936 : apprenant que sa mère va mourir, Robert Howard se tire une balle dans la tête. Il avait 30 ans...
Danoise, née à Copenhague, âgée de 21 ans, mannequin pendant trois ans puis agent de photographes voyageant à travers le monde, lors d'un séjour à Milan Brigitte Nielsen est invitée à passer un test pour le rôle de *Red Sonja*. « Je suis allée à Rome », dit-elle, « après mon audition, quand j'ai appris que De Laurentiis m'engageait pour jouer les guerrières. J'ai été ravie de tourner en Italie, car je désirais précisément changer de métier ! ». Après avoir campé la froide et masculine compagne du géant soviétique Drago dans *Rocky IV*, elle vient de retrouver Sylvester Stallone, avec lequel elle tourne *Cobra*, thriller policier où elle tient le rôle d'un mannequin très séduisant mais aussi très astucieux. A ses côtés dans *Red Sonja*, Sandahl Bergman est une familière de l'héroïc-fantasy, puisqu'elle avait débuté dans le premier *Conan*. Sandahl a d'abord figuré dans *All that Jazz* de Bob Fosse, dont elle interprétait le ballet le plus remarqué : Air Rotica. Déjà fort connue des amateurs de comédies musicales, elle a participé à deux des plus gros succès récents de Broadway : « A Chorus Line », sous la direction de Michael Bennett, et « Dancin » de Bob Fosse. Née à Kansas City, dans le Missouri, elle débute dans la danse à l'âge de 5 ans. Au cours de sa carrière, elle étudiera le ballet classique, le jazz et les claquettes, et bénéficiera tout particulièrement de l'enseignement de Bennett et Fosse. A 14 ans, elle commence à travailler durant l'été au Starlight Theatre de Kansas City, un des deux plus grands théâtres de répertoire des USA. A 15 ans, elle est engagée par Michael Bennett pour participer aux représentations de « West Side Story ».

ROCKY IV

U.S.A. 1985. Un film écrit et réalisé par Sylvester Stallone ● **Directeur de la photographie** : Bill Butler ● **Décors** : Bill Kennedy ● **Montage** : Don Zimmerman, John D. Wheeler ● **Musique** : Vince DiCola ● **Production** : Robert Chartoff/Irwin Winkler ● **Distributeur** : C.I.C. ● **Durée** : 91 min ● **Sortie** : le 22 janvier 1986 à Paris.

INTERPRÈTES : Sylvester Stallone (Rocky Balboa), Talia Shire (Adrian), Burt Young (Paulie), Carl Weathers (Apollo Creed), Brigitte Nielsen (Ludmilla), Tony Burton (Duke), Michael Pataki (Nicoli Koloff), Dolph Lundgren (Drago).

L'HISTOIRE : « Rocky Balboa, après 75 combats, n'a plus rien à prouver. Il n'aspire plus qu'à se reposer sur ses lauriers et à vivre heureux avec sa femme Adrian et leur fils unique, Rocky Jr. Mais, à des milliers de kilomètres de là, depuis un certain temps, un nouvel adversaire se prépare pour battre le champion américain. Selon ses soigneurs, cet homme représente « l'athlète du futur » ; il a été entraîné selon des méthodes inhabituelles, utilisant les technologies les plus avancées. On en a fait une véritable machine de combat dont la taille et la puissance sont incomparables. Ce challenger s'appelle « Camarade » Ivan Drago ; c'est un citoyen de l'URSS... »

L'ÉCRAN FANTASTIQUE VOUS EN DIT PLUS : Ivan Drago est le « produit miraculeux » créé par une armada de techniciens et de technocrates. Cette montagne de muscles pesant 110 kg et mesurant plus de deux mètres est incarnée par Dolph Lundgren, qui, au naturel, offre une image totalement différente de son personnage cinématographique : homme paisible, presque timide, qui parle avec une voix très douce, ses amis le comparent au journaliste Clark Kent (quand il n'est pas Superman !). Licencié en mathématiques, en physique et en chimie, l'acteur précise : « J'ai passé tant de temps plongé dans des livres que je devrais avoir une tache d'encre indélébile au bout du nez ! ». L'aîné des quatre enfants de Karl et Brigitta Lundgren est né à Stockholm, où il a fait toutes ses études. Dolph raconte : « Mon père étant ingénieur, j'ai voulu faire la même carrière. Jamais je n'ai pensé à l'art dramatique ou au show-business en général ». En 1977, il obtient une bourse pour poursuivre ses études à l'Université d'Etat de Washington. En 1982, il reçoit une nouvelle bourse pour se perfectionner à l'Université de Sydney. Lorsqu'il quitte l'Australie, c'est pour suivre des cours à l'Institut de Technologie du Massachussetts, grâce à une troisième bourse. Ceinture noire de karaté en 1977, il se perfectionne deux ans plus tard en boxe thaïlandaise, tant et si bien qu'il est choisi pour représenter la Suède lors des championnats du monde au Japon. Il obtiendra la seconde place... A New York, il sera sollicité par plusieurs managers de boxe. En 1984, un professeur dramatique lui conseillera de s'orienter vers le cinéma. « En fait », déclare-t-il, « j'ai d'abord passé une audition pour tenir le rôle du Russe dans *Rambo II*. J'ai rencontré Stallone alors qu'il venait juste de terminer son script de *Rocky IV*. Il m'a dit qu'il préférait me garder en réserve pour tenir le rôle de Drago dans *son* film ! Puis, certains de ses conseillers techniques l'ont persuadé de ne pas me prendre, car je n'étais pas assez « volumineux ». Pendant 4 mois, j'ai suivi un entraînement intensif de musculation. Les 11 kg supplémentaires que j'ai pris ont fait pencher la balance du bon côté, et Stallone m'a engagé. Nous nous sommes entraîné ensuite ensemble pendant plusieurs mois. Je crois que je n'aurais pas fait davantage pour me préparer à un vrai championnat de poids lourds contre Mohammed Ali ou Larry Holmes ! » Dolph Lundgren parle couramment l'anglais et l'allemand en plus du suédois, et perfectionne ses connaissances en japonais. Il prépare actuellement deux projets de films ainsi qu'un cours *sérieux* de gymnastique qui sera diffusé en vidéo-cassettes.
99 % de *Rocky IV* ont été tournés en décors naturels, volontairement, pour accentuer le réalisme. Il en avait été de même pour les trois films précédents. Stallone avait commencé son programme draconien d'entraînement physique pour *Rocky IV* alors qu'il était encore sur le tournage de *Rambo II*. « A certains moments, je ne savais plus très bien si je devais saisir ma mitraillette ou enfiler mes gants de boxes ! », se souvient-il avec humour.

LA MACHINE A EXPLORER LE TEMPS DE PHIL TIPPETT :

PREHISTORIC BEAST

Un reportage de Pascal Pinteau

Après avoir participé au tournage des effets spéciaux de* La Guerre des Etoiles, l'Empire contre-attaque, Le dragon du lac de feu, Le retour du Jedi et Indiana Jones et le temple maudit, *Phil Tippett, designer, sculpteur, maquettiste et animateur vient de réaliser et de produire son premier court-métrage,* Prehistoric Beast, *une fabuleuse évocation des temps préhistoriques servie par une animation remarquable et un style « documentaire » donnant au spectateur l'impression d'être le témoin d'événements s'étant déroulés il y a plus de soixante millions d'années... Rendant visite à Phil Tippett dans son atelier, à San Francisco, nous avons visionné son court-métrage, récemment suivi d'une entreprise similaire financée par la chaîne CBS.

Quelques moments de la vie d'un dinosaure...

Dans quelles circonstances avez-vous entrepris le tournage de Prehistoric Beast ?

Prehistoric Beast est en quelque sorte l'aboutissement de mon expérience de travail à Lucasfilm. Lors des dix dernières années, les tournages successifs de *La guerre des étoiles, L'empire contre-attaque* et *Le retour du Jedi* m'ont permis de comprendre tous les aspects de la production d'un film. Pendant cette période, j'ai énormément travaillé sans avoir le temps matériel de dépenser l'argent que je gagnais. J'ai donc décidé de consacrer une année à travailler pour George en free-lance, afin de mener à bien un projet personnel qui serait en quelque sorte mon « examen de passage » cinématographique. J'ai longtemps hésité avant de songer à cette histoire décrivant quelques moments de la vie d'un dinosaure. Ensuite, toutes les étapes (préproduction, écriture du script, storyboard, tournage, montage, sonorisation, etc.) se sont déroulées normalement et m'ont permis de découvrir des facettes nouvelles de la production d'un film.

Vous venez d'achever d'autres séquences d'animation pour une émission de CBS consacrée à la disparition des dinosaures...

Lorsque *Prehistoric Beast* a été achevé, j'ai été contacté par un producteur de New York qui avait vu le film et tentait d'intéresser les networks à un projet d'émission « à grand spectacle ». CBS a aimé l'idée et nous a permis de commencer le tournage très rapidement, en novembre 84. La dernière séquence a été tournée en mai 85. En six mois, nous avons produit 15 minutes d'animation image par image décrivant aussi précisément que possible ce que devait être la vie il y a 65 millions d'années. Nous voulions à tout prix éviter les clichés sur les « terribles » tyrannosaures dévorant à belles dents tout ce qui bougeait ! Nous avons mis en scène les dinosaures dans les situations de leur vie quotidienne, sans dramatiser à outrance. Nous avons tendance à les imaginer comme des monstres assoiffés de sang en oubliant que la plupart était végétarien. Certains dinosaures avaient la taille d'une autruche, voire d'un chien. Peu de gens savent que certaines espèces de dinosaures ont lentement évolué jusqu'à devenir des oiseaux !...

Vous avez utilisé des techniques nouvelles pour donner à ces deux films l'apparence d'un document « pris sur le vif »...

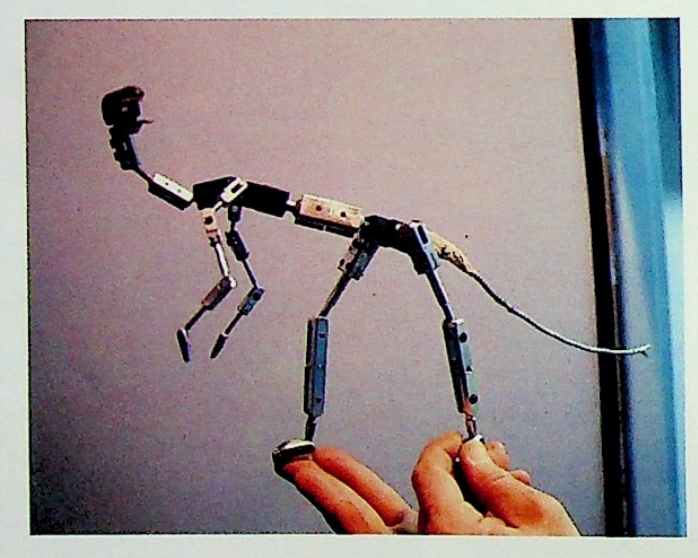
Pour obtenir cet aspect de documentaire, nous nous sommes mis dans la peau d'un caméraman qui se retrouverait soudain devant des animaux gigantesques et totalement imprévisibles. Nous avons tenté de désamorcer la réticence que le spectateur

Les masques de la séquence du bar de « La guerre des étoiles ».





Des monstres plus vrais que nature... Ci-dessous : l'armature d'une marionnette (les photos illustrant cet article sont de Pascal Pinteau).



éprouve vis-à-vis des effets spéciaux en donnant l'impression que la caméra était effrayée ! Nous avons essayé toute une série de mouvements nerveux, hésitants ou maladroits. Presque inconsciemment, cette démarche oblige le spectateur à s'impliquer davantage dans l'action. Qu'il le veuille ou non, il est contraint à faire un voyage dans le temps !...

Quel est l'aspect de votre film dont vous êtes le plus fier ?

Ma formation de sculpteur m'a habitué à manipuler des objets inanimés, à les concevoir de A à Z, à disséquer les aspects techniques de leur fabrication. La surprise heureuse que m'a réservé *Prehistoric Beast*, c'est le fait de constater premièrement que je n'étais pas dépassé par les événements, que je maîtrisais le projet, et deuxièmement que j'arrivais à restituer l'illusion de la vie par l'intermédiaire de scènes pratiquement intimistes. En un mot, je me suis senti à l'aise durant tout le tournage, ce qui n'est pas toujours le cas...

Un disciple de Willis O'Brien

L'éclairage de vos films est particulièrement soigné. Vous êtes-vous senti inspiré par certains peintres ou par les légendaires jungles de King-Kong *?*

Je n'ai pas eu de référence précise. Le peu de temps dont nous disposions pour le tournage m'a incité à me fier à mon propre jugement : lorsque je regardais dans l'œilleton de la caméra et que je trouvais cela satisfaisant, je ne me posais pas davantage de questions. Je ne suis jamais tombé en arrêt devant une image en décidant de la copier. J'avoue ne m'être rendu compte de l'immensité du travail accompli par des artistes comme Willis O'Brien et Ray Harryhausen qu'en me mettant moi-même à faire ces films.

Mon souci primordial a été de composer l'image pour la rendre la plus intéressante possible. Si vous mettez dans le même cadrage un volcan en éruption, une jungle miniature et une dizaine de dinosaures tous différents qui galopent en poussant des hurlements, je ne pense pas que vous obteniez un résultat très harmonieux. Une meilleure méthode consiste à utiliser les éléments dont vous disposez de façon lisible. Pour ma part, j'ai souvent mis des troncs d'arbres miniatures au premier plan, pour donner de la profondeur à l'image. Cette démarche logique permet d'assembler toutes les parties de décor et les marionnettes en étant sûr de privilégier ce qui est vraiment important. Il ne faut pas confondre cinéma et peinture...

Comment sont réalisés les éléments miniatures comme les arbres, les plantes ou les feuillages qui composent les forêts de vos films ?

La plupart du temps, nous avons utilisé de véritables éléments végétaux qui ont subi une sorte de « momification » ! Ils conservent leurs couleurs, leurs textures et imitent à la perfection leurs cousins plus massifs. Nous avons également eu recours à des feuillages en plastique comme ceux que l'on trouve dans les magasins qui vendent des accessoires pour aquariums.

J'ai remarqué que vous n'avez utilisé que l'animation image par image, même dans les scènes où l'on voit les dinosaures manger en gros plan ou réagir à un bruit. Vous auriez pu utiliser des têtes plus grosses que celles de vos modèles d'animation et les animer « en continu », comme des marionnettes à main. Pourquoi avoir conservé une seule technique tout au long de vos deux films ?

Pour des raisons budgétaires. Finançant *Prehistoric Beast* moi-même, je n'avais tout simplement pas l'argent nécessaire à la construction de marionnettes supplémentaires. Même cas de figure pour le documentaire de CBS ! De toutes façons, je ne suis pas sûr que le mélange de deux techniques ne risque pas de rompre l'apparence d'authenticité du film. Tout ce qui risque d'attirer l'attention sur la technique plutôt que sur l'histoire est potentiellement dangereux.

Vous avez fabriqué des masques, animé le Dragon du Lac de feu *en Go-Motion, manipulé le « monstre du puits » du* Retour du Jedi[1] *et pourtant, votre technique préférée semble toujours être l'animation image par image. Pourquoi ?*

Lorsque vous manipulez une marionnette ou dirigez l'animation par ordinateur du système « Go-Motion », vous avez besoin de tout le support matériel d'un studio. Vous perdez du temps à communiquer avec les autres techniciens pour tout mettre au point, sans compter le fait que l'ordinateur est un objet rigide dont la technique peut être extrêmement contraignante. L'animation image par image me semble être un outil idéal pour créer des effets spéciaux peu coûteux, souples et efficaces lorsqu'ils sont bien maîtrisés. Je me sens proche de toute une tradition de cinéma d'animation au travers de ce procédé. J'éprouve une grande admiration pour Jiri Trnka qui a su faire de cette technique un art. Le « Stop-motion » permet de contrôler avec une précision incomparable tout ce qui se passe. C'est en quelque sorte un instrument de haute précision...

(1) Voir précédent entretien avec Phil Tippett sur *Le retour du Jedi* dans notre nº 38, p. 60.

L'animation des êtres humains...

Vous avez animé des machines dans L'empire contre-attaque, *le jeu holographique de* La guerre des étoiles, *maintenant, vous affichez des dinosaures à votre palmarès*

Les créatures de Phil Tippett



d'animateur. A quand l'animation d'êtres humains ?

C'est justement ce que je projette de faire dès mon prochain film ! Je suis en train de préparer le scénario actuellement. Je dois avouer que j'ai du mal à écrire une histoire qui puisse tenir dans le cadre d'un film à petit budget, mais c'est également ce qui fait l'intérêt de la chose ! Inventer des personnages et des situations me cause pas mal de problèmes. En fait, la feuille blanche disposée sur ma machine à écrire me terrifie plus que tous les dinosaures de la création !
J'espère simplement arriver à produire quelque chose qui s'approchera de la qualité visuelle de Moebius, de son humour étrange. J'ai également beaucoup aimé les livres de science-fiction de Jack Vance...

Faisons un retour vers le passé. Comment avez-vous rencontré George Lucas pour la première fois ?

En 1976, Jon Berg et moi-même avons eu un entretien avec lui à propos de deux séquences de *Star Wars* : le bar des extra-terrestres et l'animation des personnages en relief d'un jeu vidéo. A notre grande surprise, George nous a confié ce travail, en partie parce que nous avions été les seuls à poser notre candidature ! Dès le début, nous avons eu de très bonnes relations avec lui. Nous avions même souvent la surprise de le voir arriver en plein tournage pour nous regarder faire ou bavarder. Il était évident que George maîtrisait bien sa vision du projet et cela nous a beaucoup aidé. Je me rappelle très bien du jour où il nous a montré le premier montage de la séquence du bar. Jon Berg, Rick Baker et moi avions été stupéfaits de voir que George était, tout comme nous, un vrai fan de science-fiction, parfaitement à l'aise dans l'univers délirant qui nous était familier. Immédiatement après, nous nous sommes mis à fabriquer autant de monstres que notre budget nous le permettait. Le tournage de la scène du bar a été très agréable. Nous jouions aux monstres un peu comme le feraient des gamins surexcités ! L'atmosphère était différente de toutes celles que j'avais connues sur les plateaux du cinéma ou lors de publicités. Ce qui m'a frappé, c'était la sincérité de George, la façon tranquille dont il quittait le siège de la caméra pour venir rectifier une mèche sur le visage d'une créature ou orienter son regard dans la bonne direction. Il avait foi en ce film, et cette conviction était communicative. Après le succès de *Star Wars,* nous nous sommes retrouvés tous ici, à San Francisco pour le tournage de *L'empire contre-attaque.* A partir de ce moment, toute ma vie a changé pour s'articuler autour du travail intensif que l'on me demandait de faire à I.L.M... Les films se sont succédés à un rythme toujours plus rapide, faisant de nos activités une drogue dont on ne peut plus se passer. Lorsque l'on est habitué à passer 15 ou 17 heures par jour à I.L.M., on devient fou si on arrête du jour au lendemain !

Comment Lucas a-t-il évolué au cours de ces dernières années ?

Je crois qu'il est difficile de ne pas changer lorsque l'on porte de si lourdes responsabilités sur ses épaules. Bien des fois, je me suis pris à penser que je n'aimerais pas affronter tous les problèmes auxquels George a dû faire face. Lorsque les gens pensent à *Star Wars,* ils n'imaginent que le bon côté des choses, les aspects amusants des tournages, etc. A aucun moment, ils ne conçoivent la somme de difficultés, de problèmes, de soucis que génèrent des projets aussi ambitieux. Maintenant George est tellement occupé que nous le voyons rarement. En un mot, Lucasfilm est un peu comme une grande famille qui évolue avec le passage du temps, certains partent, d'autres prennent leur distance, d'autres arrivent. Un des grands mérites de George est de ne pas laisser à ses collaborateurs le temps de dormir sur leurs lauriers ! Les projets qu'il développe sont toujours synonymes de nouvelles expériences et de surprises. Il sait mieux que quiconque regonfler notre enthousiasme à bloc, et lorsque l'on s'occupe d'une équipe, il n'y a rien de plus important...
Propos recueillis par **Pascal Pinteau** à San Francisco.



Pour obtenir une texture de peau très réaliste, Phil Tippett a pris l'empreinte de celle d'un lézard, le moule souple étant ensuite « imprimé » dans la sculpture en pâte à modeler du dinosaure.

Un extraordinaire court-métrage d'animation !

en « animation suspendue »...



Le modèle original de « Jabba » qui fut choisi par George Lucas et reproduit « grandeur nature » en Angleterre pour « Le retour du Jedi ».



A NIGHTMARE ON ELM STREET 2

La Vengeance de Freddy

par Laurent Bouzereau

Les cauchemars, on sait toujours comment ils commencent... tandis que celui d'Elm Street, on ne sait même pas comment il finit. Cinq années ont passé depuis que Freddy Krueger terrorisait le quartier par l'intermédiaire des rêves d'une jeune fille. Une nouvelle famille habite maintenant la fameuse maison. C'est alors que Jesse, le fils adolescent des nouveaux occupants, commence à faire des cauchemars ébouriffants. Au début, il n'y fait pas trop attention, mais comme ils se répètent, il apprend par l'un de ses camarades de classe, Grady, **qui** *— ou plutôt* **ce qui** *— possédait la maison, cinq ans auparavant. Une nuit, Jesse rêve qu'il devient Krueger et qu'il tue son professeur d'éducation physique. Seulement le lendemain matin, il se rend compte que ce qu'il prenait pour un cauchemar s'est bel et bien produit dans la réalité. Jesse se confie à Lisa, sa petite amie, qui accepte de l'aider sans trop savoir si elle doit ou non le croire. Quoi qu'il en soit, l'emprise de Krueger sur lui devient de plus en plus forte, tant et si bien que sa famille elle-même est menacée de représailles de la part de l'effroyable monstre. L'apogée et le retournement final du film vous feront bondir de votre fauteuil ! A condition, évidemment, que vous soyiez encore assis dedans...*



Krueger (Robert Englund) crée la panique parmi les teenagers réunis lors d'une « party »...



Cette nouvelle aventure de Freddy Krueger fut pour nous une surprise : nous n'attendions pas grand chose de la séquelle au film de Wes Craven que nous avions adoré, mais il nous faut bien admettre que cette « suite » nous a tout à la fois effrayé, agacé et bien amusé. Résumons-nous : **Nightmare 2** est l'un des meilleurs films d'horreur qu'il nous ait été donné de voir ces derniers mois ! D'abord, on ne peut pas dire que nous soyons habitués à ce qu'on nous présente les personnages et l'action avec un tel raffinement dans ce genre de films ; **Nightmare 2** est beaucoup moins confus que son prédécesseur et les spectateurs ont plus facilement tendance à s'identifier avec les protagonistes. Ensuite, on voit bien mieux Krueger, qui s'affirme désormais comme le croque-mitaine favori de toute une génération d'Américains. Et pour finir, le metteur en scène Jack Sholder a réussi à réitérer l'exploit qu'il avait accompli avec **Alone in the Dark** en nous épargnant tous les stéréotypes qui pullulent dans les films d'horreur. Il se paye même le luxe d'y injecter une bonne dose d'humour propre à détendre l'atmosphère, quitte à prendre le spectateur par surprise, à l'instant précis où il s'y attend le moins, bien sûr. Tout comme dans **Shining** de Kubrick, les moments les plus terrifiants sont ceux où l'on n'est plus capable de faire la distinction entre le fantastique et la réalité. Les effets spéciaux, les maquillages et les scènes de métamorphose sont également beaux et étonnants dans leur nouveauté, et il y avait longtemps que nous n'avions pas été gratifiés d'une authentique partition originale dans un film de ce genre. Celle-ci, écrite et dirigée par Christopher Young, place son auteur au niveau d'un Jerry Goldsmith.

Nous avons pu rencontrer les interprètes et l'équipe technique de **Nightmare on Elm Street 2**, et la spontanéité avec laquelle ils ont répondu à nos questions nous ont aidé à comprendre le succès du film à tous les niveaux.



Robert Englund *est* Freddy Krueger

Freddy, dissimulé dans les douches de l'école, s'apprête à tuer...

« TUE POUR MOI ! »

Robert Englund avait treize ans lorsqu'il est monté sur les planches pour la première fois, dans un théâtre pour enfants où on lui faisait jouer des rôles à sa mesure comme Peter Pan, ce qui l'amenait à voler, attaché à des fils invisibles avec la fille de ses rêves... Eh bien, Robert n'est jamais redescendu depuis — pas des planches, en tout cas —, mais le fait d'avoir fait énormément de théâtre (*« A vingt-cinq ans, j'avais joué tout Shakespeare ! »*) ne l'a pas empêché de travailler pour le cinéma, dans des films comme **Une étoile est née** et **Don't Cry It's Only Thunder**. Ajoutons à cela que c'est aussi le gentil extra-terrestre de la série télévisée à succès **V** et nous aurons brossé un tableau aussi large que possible de sa carrière. Et pourtant, pour bien des spectateurs, il ne saurait être que Freddy Krueger, le cruel croque-mitaine qui a entrepris sa croisade sanguinaire dans **Nightmare on Elm Street**, le film de Wes Craven. Or, c'est bien par hasard qu'il se retrouva impliqué dans la production du film : *« La fille qui s'occupait du casting de V avait entendu parler de Nightmare, et c'est comme ça que j'ai été mis au courant »*, nous raconte-t-il. Le rôle avait été écrit pour une armoire à glace, mais on le lui confia quand même, et il s'entendit tout de suite avec Wes Craven. Pour finir, Robert Englund eut toute liberté pour créer le personnage de Krueger dans les deux films, le réalisateur ne lui donnant qu'une ligne directrice au départ. C'est lui qui décida de sa garde-robe, en particulier : *« Tout le monde me dit que le chapeau de Krueger ressemble à celui d'Indiana Jones, mais en fait c'est à celui de « l'Ombre » dans les films des années 40 que je pensais... »*

Voici comment il commente ses deux expériences avec ses deux réalisateurs, Wes Craven et Jack Sholder : *« C'était très différent ; avec Wes, je n'avais pas à m'en faire, de toute façon, c'était lui qui avait inventé le personnage. Mais il m'a fallu quelques jours pour comprendre la façon de travailler de Jack. A partir du moment où j'ai assimilé ce qu'il voulait, je n'ai plus eu qu'à me fier à mon instinct et tout s'est bien passé. »*

Des allures de Clint Eastwood pour Krueger...

En lisant le scénario pour la première fois, lors de la genèse du projet, Robert Englund fut tout de suite attiré par cette espèce de jeu de cache-cache que se livraient le rêve et la réalité. Il s'était immédiatement rendu compte que ce serait à lui qu'il appartiendrait de rendre le personnage assez crédible pour terroriser le public, mais par la suite, en cours de tournage, il lui arriva de le tirer vers la parodie : *« J'ai remarqué je ne sais combien de fois que dans les films d'horreur, les metteurs en scène ont trop tendance à faire monter la pression sans prévoir de soupape de sécurité, avec pour résultat que tôt ou tard, les spectateurs se mettent à rire sans raison. C'est pour ça que, de temps en temps, j'ai essayé de donner à Krueger des allures à la Clint Eastwood. Au départ, les réalisateurs n'étaient pas très heureux de mes suggestions, mais après avoir tourné la scène à ma façon, ils cessaient de se plaindre. Et quand je trouvais que le ton était soit trop sérieux, soit trop violent, nous tournions deux versions de la scène : une forte et une autre, plus atténuée... »*

Cauchemar 1 contre *Cauchemar 2* ?

« Je les trouve très bons tous les deux, mais j'ai une petite préférence pour le deuxième, parce que le personnage de Krueger m'était plus familier. Pour moi, **Nightmare 1** *est une version plus violente de* **La Quatrième dimension** *et j'ai été un peu déçu par la fin. Au départ, Nancy était censée s'en aller au volant de sa voiture, et au moment de partir, elle voyait les petites filles qui chantaient « Freddy va venir, il va te tuer... », ce qui voulait dire qu'elle avait compris que les petites filles étaient d'anciennes victimes de Krueger. Je regrette un peu qu'ils aient monté la séquence où l'on nous montre l'endroit où vit Krueger. Cela dit, c'était peut-être une sage décision quand on pense au nombre de fois où l'on évoque, aux actualités télévisées, des actes de violence sur des enfants. S'ils avaient gardé cette fin, on aurait pu penser que c'était une exploitation de ce sujet... »*

Freddy a un role beaucoup plus important dans **Nightmare 2**, qui posait, du coup, un défi plus difficile à relever à l'acteur, qui devait en outre se livrer à quelques cascades. C'est ainsi qu'un soir, alors que sa doublure était occupée à autre chose, Robert fut amené à traverser un rideau de flammes : *« Il y avait vraiment de quoi avoir peur, parce que tout en sachant que je risquais de prendre feu pour de bon, je devais continuer à marcher tout droit, très lentement. C'est aussi moi qui ai tourné la scène dans laquelle on me voit plonger la main dans le feu pour récupérer mon gant. J'ai mis du gel sur ma main et j'ai recommencé trois fois la scène ! »*

L'homme aux deux visages

« J'aurais bien voulu que l'un des deux films montre, par le biais d'un flash-back, comment Krueger avait été défiguré par les flammes, comment il était avant. Ils y penseront peut-être dans les prochains épisodes.

Ce qui est drôle, c'est que dans **Nightmare 2**, *je fais une apparition dans le rôle du chauffeur du bus, mais ça, personne ne s'en rend compte, évidemment. »*

Ce qu'il y avait de plus fastidieux dans l'histoire pour Robert Englund, c'était bien sûr les séances quotidiennes de maquillage.

Les premières séquences de **Nightmare 2** furent tournées dans une vieille usine désaffectée de la banlieue de Los Angeles. A cause de la chaleur qu'il faisait en cet été californien particulièrement torride et de la colle avec laquelle on lui avait fixé les verrues sur la figure, il attrapa un mal de gorge dont il ne parvint pas à se débarrasser durant tout le tournage : *« Comme on me remettait les mêmes tous les jours, ma gorge n'a commencé à aller mieux qu'après la fin du film, mais Kevin Yagher a été merveilleux. C'est un type qui travaille très dur, et il a un talent fou. Nous travaillions ensemble pendant quatorze heures dans la journée, et le soir, quand tout le monde avait fini, il rentrait encore chez lui préparer de nouveaux moulages pour le lendemain. On ne pouvait pas réutiliser deux fois le même, vous comprenez... »*

Robert Englund n'a qu'un souhait à formuler : *« Que Krueger soit bientôt de retour ! Il y a bien une saga de* **La Guerre des étoiles**... *Pourquoi pas une saga de Freddy Krueger ? »*

Remerciements à Gary Hertz (New Line Cinema)

Freddy affronte une nouvelle fois les flam



David Chaskin, scénariste
LE CORPS ET LE CERVEAU

« Tu es le corps, et j'en suis le cerveau », dit Krueger à Jesse. Comme c'est amusant : juste au moment où Freddy vient de s'arracher la partie supérieure du crâne pour montrer au pauvre garçon, terrorisé, sa cervelle palpitante... En tout cas, c'est certainement très précisément ce que le scénariste David Chaskin a dû éprouver lorsqu'on lui a demandé d'écrire la suite à **Nightmare on Elm Street (Les griffes de la nuit)**... Tout devait se passer comme si le premier épisode était un corps auquel il lui fallait donner un nouveau cerveau, des méninges susceptibles de prendre un nouveau départ, en quelque sorte. L'esprit de la chose telle que la voyait son producteur, Robert Shaye, ne lui était pas étranger, puisqu'il avait travaillé sur le projet de Wes Craven avec sa femme, responsable de la New Line Cinema. David commença à écrire la première mouture de la séquelle juste après la sortie (triomphale, on s'en souvient) de **Nightmare 1**. Cela lui prit quatre semaines, après quoi il soumit son scénario au producteur : *« J'avais carte blanche. Après l'avoir lu, on m'a fait quelques suggestions,* nous raconte le scénariste, *et puis nous avons commencé à nous réunir en séances de réécriture. C'était une équipe très créative.*

Le bus infernal

Lors du processus d'élaboration du script, David Chaskin avait pris le parti de ne pas fixer de limites à son imagination, mais si par la suite les scènes auxquelles il avait songé se révélaient trop coûteuses à monter, il était prêt à se rabattre sur autre chose : *« Le principe de base, c'était que, sur le chapitre du budget, la décision appartenait toujours au producteur en dernier ressort,* nous explique David. *Par exemple, j'ai été très content qu'ils gardent ma scène d'ouverture : le bus pris dans le tremblement de terre. En l'écrivant, je pensais à un bruit d'enfer, et je trouve le résultat formidable à l'écran. »*

La grande crainte de tout scénariste est de ne pas retrouver le fruit de ses efforts dans le film terminé. **Nightmare 2** n'est que le premier scénario de David Chaskin à avoir vu le jour, et il a certainement été très soulagé de constater qu'on le consultait pour tous les changements apportés à son scénario original : *« J'ai passé trois semaines sur le tournage tellement je me demandais ce qu'ils allaient faire de mon histoire,* nous révèle-t-il. *Mais je me suis tout de suite senti très à l'aise avec le metteur en scène, Jack Sholder. Nous avons longuement parlé ensemble de toutes les modifications qu'il souhaitait apporter au script. Je crois qu'une telle collaboration n'a été possible que parce que d'habitude, il travaille à partir de ses propres scénarios. C'est pour ça qu'il respectait tant ce que j'avais fait. »*

Cinq versions du script

N'empêche que David Chaskin écrivit cinq versions de **Nightmare 2** en tout : on imagine les changements inévitables et les disparitions de personnages de second plan... *« Dans l'une des premières versions, il y avait une grand-mère que Freddy essayait en vain de posséder ; ça ne marchait pas parce qu'elle n'était pas en mesure de le supporter, physiquement parlant. C'est comme ça que Freddy Krueger était obligé de se rabattre sur le corps de son petit fils, Jesse. »*

Pour David Chaskin, la frontière entre la comédie et l'horreur est tout ce qu'il y a de plus perméable : *« Les deux sont faits pour vous surprendre et vous faire éclater de rire, en fin de compte. Dans l'horreur, il s'agit d'un rire nerveux, bien sûr, mais le processus est le même. »*

L'un des défis qu'il dut relever lors de l'écriture du scénario consistait à trouver un compromis : il voulait arriver à raconter une histoire suffisamment épouvantable pour satisfaire un public exigeant, sans pour cela la faire trop sanglante : *« Là encore, c'était au réalisateur et au producteur de fixer la limite, mais mon intention était de travailler les personnages tout en offrant aux spectateurs de bonnes scènes bien effrayantes. »*

Bien qu'il confirme sa satisfaction devant la réalisation de Jack Sholder, Chaskin avoue qu'il aurait traité différemment certains détails : *« Autrement, pas mieux,* insiste-t-il. *La première victime de Jesse/Krueger est le professeur de gymnastique du lycée, qui finit lardé de coups de couteau dans les douches ; J'aurais préféré que la scène soit plus intense et plus dramatique. Cela dit, ce n'est pas loin de ce que j'aurais fait moi-même, et je ne me plains pas ! »*



L'une des nouvelles victimes des « griffes de la nuit n° 2 »...

David Chaskin travaille actuellement sur un nouveau scénario pour la New Line Cinema : une histoire d'aventures mystérieuses adaptées d'un roman de James Keigh, **The Ludi Victor**. Il ne pense donc apparemment pas à nous donner un troisième épisode de la fameuse saga cauchemardesque...

« C'est drôle ; nous avons beaucoup plaisanté sur ce sujet, Robert Englund (Freddy Krueger) et moi. Nous avons évoqué la possibilité de faire une Fiancée de Freddy (rires), et même, pourquoi pas, L'Enfance de Freddy ? Nous l'imaginions en butte aux brimades de sa marâtre qui l'enfermait dans un placard quand il était petit ! »

Avant d'écrire des scénarios, David Chaskin rêvait de devenir metteur en scène, mais il est heureux de son sort, après tout : *« Je n'ai pas l'impression d'avoir été trahi ; je suis très content du traitement que Jack a réservé à mon premier enfant, alors... »*

... Alors, il reconnaît malgré tout sans se faire prier qu'il se pourrait bien qu'on le retrouve un jour derrière la caméra, rien que pour voir : *« Au fond, je n'ai qu'une seule façon de savoir si ça me plairait ou non, et c'est d'essayer !* ■

(Trad. : Dominique Haas)

Coach Schelder (Marshall Bell), mortellement agressé par Krueger...





FRIGHT NIGHT
Le vampire d'à-côté

par Laurent Bouzereau

Plan d'ensemble : la pleine lune (évidemment...). Panoramique vers le bas : on recadre un paysage de lande puis une maison, et la fenêtre de cette maison. Off, on entend un étrange dialogue : « Tu as l'air très pâle, ce soir », déclare un homme à une femme. Deux jeunes gens sont en train de regarder FRIGHT NIGHT à la télévision ; c'est une émission présentée par la star de l'épouvante : Peter Vincent. Mais le héros de notre histoire, le jeune Charley Brewster, ne tarde pas à se rendre compte que son nouveau voisin est un vrai vampire, et qu'il fait grimper en flèche le taux de mortalité dans leur petit village... Charley n'a bientôt plus le choix : il est bien obligé d'affronter la créature de la nuit ! Il sera aidé dans cette confrontation par Peter Vincent, sa petite amie et son meilleur copain, Evil Ed. Mais que peut-on faire quand même ceux en qui on a le plus confiance se mettent à ne plus sortir que la nuit et à prendre goût à ce fluide rouge que l'on appelle *le sang* ?



Evil Ed (Stephen Geoffreys)... une fois « mordu » !

Fright Night est le film d'un ex-acteur passé derrière la caméra, Tom Holland : « *J'étais plutôt bon dans mon genre, mais j'ai très vite atteint mes limites.* » [illegible] devant nous confier celui-ci alors qu'il passait de la scène à la machine à écrire avant de se lancer dans la mise en scène. « *Et je me suis rendu compte que si j'étais si souvent en désaccord avec les metteurs en scène de mes films, c'est que je n'avais* [illegible]

Un scénariste à succès

[illegible]

Tom Holland était dès lors prêt à sauter le pas : il en avait « plus qu'assez » du sort qui était réservé à ses œuvres. Et il avait envie d'aller jusqu'au bout de l'une de ses idées, de la mener à bien de A à Z.

C'est ainsi qu'il écrivit une histoire intitulée **Fright Night**, un scénario classique, mais qui présentait une embûche, et de taille : mettre à la sauce contemporaine une intrigue qui ne l'était guère a priori.

« *Je pense qu'on n'a jamais fait un film de vampire sérieux situé à notre époque et que c'est l'une des raisons pour lesquelles le thème est mort. Je l'ai récupéré et je me suis efforcé d'en faire un thriller moderne. Pour moi,* **Fright Night** *n'est pas un film de vampires ; c'est un thriller fantastique plein de suspense.* »

Un récit de vampires contemporain

[illegible] **Fright Night** [illegible]

il y a un mauvais acteur de télé dont l'émission est supprimée, trois adolescents et un vampire séduisant et très sexy. La légende veut que les vampires séduisent indifféremment les hommes et les femmes ; il est important de noter que c'est probablement le premier film du genre qui n'élude pas le sujet. Et puis il y a beaucoup d'humour dans le film : je voulais apporter une certaine douceur aux protagonistes de l'histoire », nous confie son réalisateur. « *Quand on fait des films aussi inquiétants que* **Fright Night**, *il faut toujours ménager des temps de repos aux spectateurs.* »

Lorsqu'il l'écrivit, Tom Holland savait que ce qui ferait vendre le film, c'était des scènes sanglantes et les effets spéciaux de la fin.

Il voulait que le public [illegible] **Fright Night** [illegible]

La part de l'humour et de la terreur

[illegible]

l'écran, avec le même impact. Il avoue avoir eu du mal à doser l'humour, parce qu'il était en même temps soucieux de ne pas en faire une parodie du genre. Pour lui, une parodie c'est quelque chose qui fait que l'on sort du sujet pour jeter un regard extérieur sur le film et le tourner en dérision ; ce n'était pas ce qu'il voulait faire : il tenait à ce que le public rie des situations induites par le film.

Ce ne sont pas les touches amusantes qui manquent tout au long de l'histoire : ainsi, au moment où Chris Sarandon — le vampire — entre dans la chambre de Charley pour lui régler son compte, il chante « Strangers in the Night »... « *Au début, je voulais une chanson dont les droits appartenaient à Walt Disney. Mais ils demandaient 40 000 dollars ! Alors je me suis rabattu sur* « Strangers in the Night », *qui ne coûtait pas si cher !* »

Les effets spéciaux et les maquillages de **Fright Night** sont tout simplement incroyables ! Ils furent tournés après les prises de vues de la première équipe. Le budget qui lui avait été alloué par le studio ne devait lui permettre de faire réaliser que quatre séquences d'effets spéciaux. Le coût total de la production aura été de 8,5 millions de dollars, et lorsque Tom Holland nous affirme qu'on les voit intégralement sur l'écran, on a bien envie de le croire. Mais heureusement, le metteur en scène avait plus de quatre tours dans son sac, et il avoue regretter n'avoir pas disposé de « *plus de temps, plus d'argent et plus de moyens pour faire des choses qui auraient donné la chair de poule aux spectateurs pendant quelques minutes de plus !* » Et quand on lui demande ce qu'il pense du passé (**Psychose** et les films de vampires) et de ce qu'il pourrait en faire, voilà sa réponse : « *C'est souvent inconscient. J'ai grandi avec ces films-là dans la tête et ils y sont toujours quand je travaille. Pour* **Fright Night**, *j'ai fait des emprunts délibérés au* **Nosferatu** *de Murnau, par exemple.* »

Selon lui, ce qui caractérise tout particulièrement son film, ce sont les personnages. Il a mis très longtemps à trouver les interprètes adéquats. Mais il n'a pas été acteur pour rien [illegible] ses interprètes. Il savait aussi qu'il fallait s'attendre à ne pas être toujours d'accord avec eux [illegible]

Le retour de Peter Vincent

[illegible]

Amy Peterson (Amanda Bearse), « transformée » depuis sa mémorable rencontre avec le séduisant vampire du film de Tom Holland.

eu une première lecture, nous raconte Roddy McDowall, *puis Tom nous a demandé de revenir le lendemain avec une biographie complète du personnage que nous devions incarner dans le film. Je suis revenu avec un pedigree de Peter Vincent qui avait de quoi impressionner les populations... Si le personnage est merveilleux, c'est qu'on m'a laissé très libre dans mon interprétation. J'étais même autorisé à être « mauvais ». En fait, on me l'a même demandé ! »*

Quant à ses relations avec le metteur en scène, il les résume dans ces termes : *« Il a fait ce qu'il avait promis. Tout s'est passé comme prévu. Tous les réalisateurs ne sont pas aussi honnêtes. »*

Les effets spéciaux devaient poser le problème habituel aux interprètes : ils n'arrivaient pas à imaginer ce qui se passait en réalité ! Tom Holland s'installait alors sous la caméra et il faisait de son mieux pour décrire aux acteurs les choses effroyables qu'ils étaient censés contempler : *« J'ai beaucoup ri, en tout cas »,* se remémore McDowall. *« Enfin, disons que Tom s'est donné beaucoup de mal pour nous raconter des horreurs ! »*

« J'ai cru comprendre que le studio avait l'intention de faire une suite », commente Tom Holland. *« Pourquoi pas ? Comme le dit si bien Peter Vincent, dans le film : « Jusque-là, tout s'est passé comme au cinéma ! »*

(Trad. : Dominique Haas)

Remerciements à Inga Sager et Ivy Roger (Columbia Pictures).



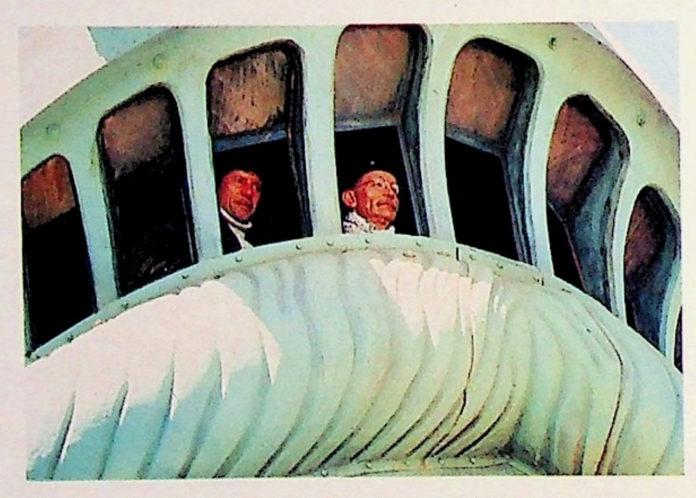
REMO WILLIAMS
Au Service Secret de la Liberté !

par Laurent Bouzereau

Au commencement, il y eut James Bond, puis ce furent Rocky et Rambo, et voilà qu'arrive Remo Williams. Décidément, les compagnies américaines ont un faible pour les films d'action, cet hiver : COMMANDO, avec Arnold Schwarzenegger, a déjà rapporté des millions de dollars à la Fox ; c'est la quatrième fois que ROCKY nous revient, et voilà qu'Orion sort un futur grand succès inspiré par les romans populaires de Warren Murphy et Richard Sapir : REMO WILLIAMS, THE ADVENTURE BEGINS.

Remo ? Il est vrai que ce titre peut sembler bizarre, la première fois qu'on l'entend, mais nous pouvons vous garantir que vous aurez le temps de vous y habituer ! Gageons qu'on le reverra aussi souvent à l'écran que ce bon **007**... A condition que le public lui prête vie.

Makin est un flic, et un dur. Une nuit, il est pris à partie par une bande de voyous. Il croit que la bagarre est terminée lorsqu'un camion surgit des ténèbres pour les expédier, sa voiture et lui, dans l'East River. Il se réveille à l'hôpital... le matin de son enterrement ! Que s'est-il passé ? Il se retrouve affublé d'un autre visage, d'un nouveau nom (Remo Williams), et d'un nouveau travail, généreusement fourni par l'organisation gouvernementale secrète qui l'a, justement, sauvé de la noyade. Et sa mission ? Dévoiler les intentions menaçantes d'un trafiquant d'armes. Mais l'organisation qui l'emploie dorénavant ne fait pas appel aux armes ; en fait, les seuls moyens de défense de ses membres sont leur corps et leur esprit... dont la maîtrise est inculquée à Remo par un étrange vieux sage Coréen. En chemin, Remo rencontrera évidemment la compagne idéale, et tout finira bien. Comment pourrait-il en être autrement ?



L'escalade de la Statue de la Liberté... reconstituée dans les studios mexicains !

Sur les traces de James Bond...

Remo... est un film du genre de **Mon Nom est Personne** agrémenté de scènes d'action dignes des meilleures anthologies ; les cascades et les poursuites sont à couper le souffle, et les acteurs ne sont pas seulement bons : on y croit !

C'est Fred Ward, rescapé de **L'Etoffe des héros**, qui incarne Remo. Il a dû, pour cela, subir un entraînement intensif. Quant à Chiun, qui lui donne la réplique, il est interprété par Joel Grey (**Cabaret**), mais vous auriez bien du mal à le reconnaître : il a été complètement métamorphosé par le sorcier du maquillage Carl Fullerton. Le film permet à Kate Mulgrew (qui a connu un échec cuisant à la télévision dans le rôle de **Mrs Colombo**) de prendre sa revanche et de fournir l'une de ses meilleures prestations en Major dure-à-cuire qui tombe amoureuse de Remo.

C'est une série intitulée « The Destroyer » qui est à l'origine du film ; 62 livres qui ont eu plus de trente millions de lecteurs... Il fallut 4 ans au producteur Larry Spiegel pour acquérir les droits de « The Destroyer » et mettre le projet sur pied. D'après Spiegel, l'élément le plus important pour la compréhension des personnages réside dans la relation père/fils qui unit Remo et Chiun, son maître à penser. La prodigieuse alchimie qui régit les rapports entre les deux personnages est en effet cruciale. Il faut dire que Fred Ward avait tout ce qu'il fallait pour séduire à la fois le producteur et le réalisateur du film, Guy Hamilton :

« C'est un acteur aguerri, doué d'une grande sensibilité, devait nous dire celui-ci, *et en même temps, c'est exactement le voisin qu'on aimerait avoir dans un quartier mal famé. »*

La production avait mis une doublure à sa disposition pour la plupart des scènes d'action, mais l'acteur devait encore avoir fort à faire, malgré cela, notamment lors d'un combat incroyable sur l'échafaudage qui entoure la Statue de la Liberté, et d'une poursuite mettant en scène Remo et quatre dobermans, deux séquences de choc dont nous ne vous dirons rien de plus... !

Les scènes au cours desquelles Remo suit l'entraînement de Chiun sont, elles aussi, très impressionnantes : on y voit le vieux sage apprendre à Remo à marcher... sans toucher le sol, à défaire son adversaire avec la seule aide de son pouce, et ainsi de suite.

Pour jouer le rôle de Chiun, Joel Grey a dû se lever tous les matins à trois heures et demie et passer ensuite quatre heures et demie dans les mains de l'artiste du maquillage qu'est Carl Fullerton, auquel on doit les métamorphoses stupéfiantes de **Vendredi 13**, **Au-delà du réel**, **F/X** et tant d'autres films à effets spéciaux. Joel Grey dut notamment faire couper court son abondante chevelure noire qui fut teinte en un gris poussiéreux, tandis qu'on donnait à sa peau l'aspect parcheminé du papier de riz.

« C'est comme si j'étais passé entre les mains d'un chirurgien esthétique, déclara, par la suite, l'acteur. *Je regardais mon visage disparaître dans la glace, et quelqu'un d'autre prendre ma place. Au début, c'était presque insoutenable nerveusement. »*

Pour protéger la peau de l'acteur de toute irritation, le programme de tournage prévoyait que Grey ne devait jamais tourner plus de deux jours d'affilée. Mais si le maquillage assurait sa transformation épidermique, Joel Grey, lui, était préoccupé par les nuances du personnage. C'est ainsi qu'il fit des recherches sur l'art, la culture, la cuisine, la calligraphie et l'histoire de la patrie de Chiun, avec l'aide d'un de ses amis de la communauté coréenne de New York.

En équilibre sur la statue...

Nous avons déjà mentionné l'une des séquences les plus palpitantes du film : celle de la bagarre au sommet de la Statue de la Liberté.

Pour la filmer, les producteurs durent obtenir l'autorisation du comité de restauration de la Statue, afin de pouvoir utiliser le réseau d'échafaudages et de passerelles qui entourent la Statue pour toute la durée de son ravalement. Lorsque l'équipe technique se replia sur le Mexique, une réplique très fidèle — mais de la partie supérieure uniquement — de la célèbre Statue fut réalisée, au boulon près, en bois et fibre de verre, et ceci grâce encore une fois à des plans fournis par le comité de restauration. L'édifice, qui s'élevait à plus de 25 mètres au-dessus d'un promontoire, dans la banlieue de Mexico, est resté en place à la fin du tournage, et il constitue maintenant une attraction touristique des plus inattendues...

Le campement de bûcherons où l'on voit Remo chevaucher un tronc d'arbre sur lequel il glisse comme à bord d'un funiculaire à mille pieds au-dessus du niveau de la vallée, fut filmé à proximité de Mexico. Ward, qui tint à effectuer lui-même le plus grand nombre possible de cascades autorisées par son agent d'assurances, avoue que pour ces prises de vues, il a été obligé de surmonter son vertige : *« Je ne suis pas paniqué comme Jimmy Stewart dans* **Vertigo**, *mais j'ai tout de même peur du vide »*, explique l'acteur.

Au palmarès de Guy Hamilton, le réalisateur de **Remo Williams**, on retrouve évidemment les titres de quatre James Bond : **Goldfinger**, **Les Diamants sont éternels**, **Vivre et laisser mourir** et **L'Homme au pistolet d'or**. Il a l'habitude de diriger des films d'aventure et d'action, et cela se voit dans **Remo Williams**...

Lors de la première semaine de sa sortie aux Etats-Unis, le film arrivait en quatrième position derrière **Commando**, un départ très prometteur, qui devra cependant attendre que Remo affronte l'Europe pour se voir totalement confirmé au rang de super héros.

(Trad. : Dominique Haas)

Remerciements à Susan Dambra (Orion Pictures)







La maison du diable

Sur Santa Monica Bd, dans cette fraction de Los Angeles bordée par le Pacifique, se dresse un élégant immeuble abritant les bureaux de Steve Miner. A l'heure matinale où nous arrivons, il est déjà au travail, occupé à superviser avec précision et dynamisme le montage de son dernier film, *House*, dont nous découvrons avec intérêt certains plans. Blond, d'une minceur ascétique, qu'expliquent ses gestes nerveux et décidés, ce jeune réalisateur à l'abord très sympathique nous convie à le suivre dans son bureau où la conversation s'engage très rapidement...

ENTRETIEN AVEC STEVE MINER

par Cathy Karani et Alain Schlockoff

Nous croyons savoir que votre formation n'est pas uniquement cinématographique ?

Oui, absolument. J'ai fait des études de peinture et de sculpture, et en sortant de l'école, j'ai commencé à travailler pour une entreprise de publicité qui me faisait concevoir des emballages. Cela ne me plaisait pas. J'avais complètement arrêté de faire de la peinture ; or, à l'école, j'avais fait la connaissance de quelques étudiants de cinéma. Cela m'a donné l'idée de gagner ma vie en faisant des films. J'ai débuté comme assistant de production pour un film éducatif sur la mécanique. Par la suite, pendant huit ans, j'ai fait des films industriels et sportifs à New York. J'ai commencé à faire du cinéma de fiction en coproduisant le premier **Vendredi 13** avec Sean Cunningham, puis, lorsqu'on m'a demandé si je voulais produire le second film de la série, j'ai répondu que j'étais d'accord à condition de le mettre en scène aussi. C'est ainsi que **Vendredi 13 - Part Two** est devenu mon premier film en tant que réalisateur.

Une heureuse association avec Sean Cunningham

Comment avez-vous rencontré Sean Cunningham et quelles relations de travail entretenez-vous avec lui ?

Nous sommes originaires de la même ville du Connecticut. Il était en train de tourner un film alors que je venais de débuter dans les films industriels, comme assistant monteur. Je suis allé le voir et je lui ai fait des offres de service. Nous avons sympathisé et nous sommes devenus de grands amis. Il a fait appel à moi en de multiples occasions, pour **House**, pour **Vendredi 13**, et même avant, puisque nous avions déjà produit quelques films ensemble avant d'entreprendre la série des **Vendredi 13**. Tantôt c'est lui qui produit et moi qui réalise, tantôt c'est le contraire... Nous nous complétons très bien.

Que pensez-vous de la série des **Vendredi 13** *?*

Je dois dire que je n'ai vu que les miens et pas ceux de mes collègues ! (Rires) Mais ils se ressemblent tous tellement, au fond... Le succès nous a condamnés à refaire toujours la même chose, en fait... Le seul changement que nous ayons apporté au troisième — que j'ai également mis en scène —, c'était le relief, et je dois dire que j'étais assez satisfait des effets spéciaux du film. Mon idée, en le faisant, était qu'il fallait donner une bonne raison aux spectateurs de porter ces stupides lunettes et d'attraper le mal de tête du siècle ; il fallait exploiter le relief, leur envoyer tout ce qu'on pouvait en pleine figure. Ça a marché, en ce qui concerne les recettes, en tout cas, puisque c'est le film qui a eu le plus de succès de toute la série.



Ultime retouche sur une créature d'outre-tombe (réalisée par le maquilleur James Cummings)... et (ci-contre) le terrifiant résultat à l'écran !

C'était des productions indépendantes ?

Oui. Pour le premier, nous n'avions même pas de distributeur lorsque nous avons commencé la production.

Comment expliquez-vous le succès de ces films ?

Je crois qu'ils ne prétendent pas être autre chose que ce qu'ils sont : une espèce de ballade en train fantôme, destinée à faire peur à des gamins. Nous n'avons jamais fait semblant de croire que l'intrigue allait plus loin que ça, et puis nous avons eu beaucoup de chance ! (Rires)

C'était la première fois que des major-companies s'intéressaient à la distribution de films de ce genre. Comment cela s'est-il passé ?

Il y avait déjà eu un précédent, **Halloween**, qui était sorti avant **Vendredi 13**, et avait remporté un succès phénoménal. Cela a dû donner aux majors l'idée qu'il y avait beaucoup d'argent à gagner dans ce genre de productions, et quand nous leur avons montré **Vendredi 13**, ils ont retenu là un film qui avait des chances de leur rapporter une petite fortune. Nous n'avons pas eu de peine à trouver un distributeur.

Et par la suite, les majors ont investi dans vos productions... ?

Pas tant que ça ! Le premier **Vendredi 13** a été fait pour presque rien (moins d'un demi-million de dollars), le second pour un million de dollars, à peine. Nous avons toujours été très modestes. Le premier film a été produit par la compagnie de Sean Cunningham ; le second, par une compagnie de production de Boston.

Pourquoi les films de Sean Cunningham s'adressent-ils toujours à un public très jeune ?

Je n'ai pas collaboré à ces films ; je ne peux que supposer qu'il va chercher le public là où il est ; or, ce sont les très jeunes qui vont au cinéma.

Et vous pensez que la violence



est le meilleur moyen de les attirer ?

Je ne sais pas, mais on pourrait le croire à en juger par le succès du dernier film de Sylvester Stallone, **Rambo II**. Qu'y a-t-il dedans sinon de la violence, de la première à la dernière image ?

« Faire les films que l'on a envie de voir... »

Qu'est-ce qui vous incite à faire les films que vous faites ? L'intérêt pour un sujet donné, ou la certitude qu'il va marcher parce qu'il exploite un certain goût du public ?

Je crois qu'il est important de faire des films qu'on aurait envie de voir si on était spectateur. **House**, par exemple, est un film que je serais volontiers allé voir au cinéma ! Mais en même temps, on est bien obligé de faire en sorte de produire ou de réaliser des films commerciaux, des films qui ont une chance de marcher. Cela dit, je n'ai jamais raisonné en fonction uniquement de l'accueil du public.

Qu'avez-vous fait entre le troisième **Vendredi 13** *et* **House** *?*

J'ai travaillé sur un projet ambitieux, qui faisait appel à des effets spéciaux de qualité et qui me tenait beaucoup à cœur mais que je n'ai jamais réussi à faire financer. J'y ai passé deux ans, et puis j'ai réalisé **House**. C'était effectivement ma première mise en scène depuis **Vendredi 13** en relief.

Parlez-nous de **House**...

C'est une histoire de maison hantée, mais avec des ingrédients originaux pour un film d'épouvante : le héros est un romancier à succès qui a des problèmes avec sa femme. Il essaye d'écrire un livre sur l'expérience qu'il a vécue au Viet-nam, et il se rend dans une maison où sa femme — dont il a divorcé — avait perdu un enfant. Il lui arrive des choses très étranges. Il y reste trois jours en tout. Ce n'est pas un film sanglant, mais il y a de nombreux effets spéciaux, qui sont l'œuvre d'un jeune, James Cummings, dont on a vu le nom au générique de **Strange Invaders**. Les créatures de **House** surgissent aux moments où on les attend le moins. Il y a aussi un personnage très inquiétant à la fin, quelqu'un qu'on n'a jamais vu dans ce genre de films... Les créatures se transforment, changent d'aspect ; et ce ne sont pas des personnages déguisés pour faire une farce au héros. Seulement on ne sait jamais si les monstres existent réellement où s'ils sont issus de son imagination, même à la fin. Je pense qu'ils existent pour de bon, mais ce n'est pas explicitement dit. On peut supposer le contraire. En tout cas, je crois que c'est un film intéressant. Les effets spéciaux, qui combinent les mattes, le procédé fond bleu et les images composites, sont l'œuvre de la compagnie Dreamquest. J'en suis très satisfait.

Les effets spéciaux à la rescousse du Fantastique...

Quelle est votre opinion sur les effets spéciaux en général ?

Je crois qu'on n'a pas fini d'en voir ! Et je m'en félicite, parce que j'aime les effets spéciaux et les films qui font appel à toutes leurs splendeurs, et j'espère pouvoir continuer à en faire. Je crois qu'on a vu tellement de films, maintenant, qu'on a raconté à peu près toutes les histoires possibles et imaginables. On ne peut pas faire autrement que de se répéter, alors il faut varier les plaisirs et c'est là que le fantastique intervient ; or comment faire apparaître le fantastique sinon en faisant appel à des trucages ? Donc aux effets spéciaux. C.Q.F.D. ! Pour moi, **Cocoon** est un film fabuleux, nanti d'un scénario en or, mais il n'aurait pas été aussi réussi s'il n'y avait pas eu d'extra-terrestres. On aurait pu raconter la même histoire autrement, mais elle n'aurait pas eu le même impact sans la soucoupe volante de la fin. Je pense sincèrement que les effets spéciaux sont là pour ajouter une dimension aux films, dans le sens de la distraction et de la nouveauté. Cela dit, ils sont là pour aider l'auteur à raconter son histoire, mais il arrive aussi qu'ils l'en empêchent. On pourrait en citer de nombreux exemples.

Vous nous disiez précédemment que **House** *était un film que vous auriez aimé aller voir au cinéma. En quoi est-il original ou différent ? Après tout, des histoires de maisons hantées, on nous en a déjà raconté quelques-unes...*

Ça oui ! Mais celle-ci, je la traite d'une manière différente. Il y a des éléments de comédie, la personnalité des protagonistes est relativement fouillée, je crois que le récit est mené avec une certaine efficacité, et il se passe des tas de choses qu'on n'a jamais vues au cinéma. C'est ce que je crois, du moins !

Combien de temps avez-vous travaillé sur ce film ?

Je m'y suis mis à Noël — Noël 84 — et j'ai terminé en août 85. Ç'aura donc été un film relativement vite fait. Le tournage proprement dit a commencé autour du premier juin et a duré huit semaines, ici, à Hollywood. Ou, pour être plus précis, six semaines en extérieurs et deux semaines en studio. Ce n'est pas le plus grand film de tous les temps, mais j'en suis satisfait. Surtout pour un budget aussi réduit ; mais, encore une fois, il s'agit d'une production indépendante, distribuée par New World aux Etats-Unis et différentes compagnies à l'étranger.

Que pensez-vous des films, comme **Weird Science, My Science Project, Back to the Future** *et bien d'autres, qui, tous, racontent un peu la même histoire et s'adressent au même public de jeunes — sinon de très jeunes ?*

Encore une fois, les studios ont compris que les jeunes allaient voir des films qui parlaient de jeunes comme eux et le singe imite l'homme... Quand, de plus, le film est aussi bon que **Back to the Future**, il suscite d'autant plus les imitateurs. Il faut se mettre à la place des producteurs ; s'ils ont le choix entre une centaine de sujets, ils auront toujours tendance à privilégier ceux qui leur sembleront présenter le moins de risques. Voilà comment on retrouve les mêmes films sur tous les écrans en même temps.

House *est une production indépendante ; pensez-vous qu'un jour les studios produiront des films de ce genre ?*

Ils le font déjà ! **Fright Night**, par exemple, a été produit par la Columbia. Ce ne sont pas les volontaires qui manquent pour leur apporter des projets. Nous avons besoin les uns des autres. Je crois que, s'ils le pouvaient, ils s'abstiendraient de produire des films pour se contenter de distribuer les productions des autres, mais s'ils veulent garantir un minimum de qualité à leurs produits, ils ne peuvent pas faire autrement que d'apporter de l'argent et donc de produire des films eux-mêmes. C'est très risqué de produire un film, vous savez. Si je pouvais, je me passerais bien de prendre ce risque ; mais d'un autre côté, les studios ne comprennent pas grand'chose aux films fantastiques et c'est à nous, les producteurs indépendants, de leur prouver que le marché existe, avec des films comme **Vendredi 13** ou **House** (j'espère !). Gageons qu'après, ils ne se priveront pas d'en faire faire des imitations de leur cru !

Vous devez vous intéresser particulièrement au fantastique et à la science-fiction, pour faire ce genre de films ?

Oui, j'adore ça depuis toujours. Je n'ai pas envie de me cantonner à ce genre, mais c'est ce que je préfère avant tout. Sinon, j'aimerais mettre en scène des films d'action, d'aventures, des comédies, des films sentimentaux, de tout ! Mais enfin, il y a déjà beaucoup d'action dans mes films... Et puis j'aime les événements insolites, ces histoires qui ne peuvent pas arriver dans la vie de tous les jours. C'est pour ça que j'aime le fantastique.

Steve Miner : « J'aime les éléments insolites qui ne peuvent pas arriver dans la vie de tous les jours... »

Un « Godzilla » avorté...

Qu'est-il advenu du projet auquel vous faisiez allusion tout à l'heure et sur lequel vous aviez travaillé deux ans ?

Il ne se fera jamais. C'était un remake de **Godzilla**. J'avais un accord avec la Toho, au Japon. Nous avions travaillé sur un scénario, mais le film aurait été trop cher. L'action se déroulait aux Etats-Unis, à San Francisco. Les personnages, le scénario, étaient très bons. Il y avait un petit asiatique dont le père était un espion, des agents secrets du KGB, rien n'y manquait.

Par quel miracle Godzilla se retrouvait-il à San Francisco ?

Il arrivait à la nage, détruisant le Golden Gate Bridge et se retrouvait prisonnier de la ville où il cassait tout. Non sans raison : il cherchait son bébé mort. Il voulait retrouver sa carcasse. Finalement, Godzilla se faisait tuer à Alcatraz. Je trouvais l'idée plutôt séduisante. Ç'aurait fait un film sensationnel. Et cent pour cent américain.

Avez-vous vu la dernière version japonaise de **Godzilla** *?*

Je n'irais voir ça pour rien au monde ! Trop déprimant pour moi. D'ailleurs, je n'ai pas besoin d'aller le voir pour savoir ce que ça peut donner. Mon projet avait pourtant bien failli marcher ; nous étions prêts à signer, la Toho et moi, quand les Japonais ont décidé d'en faire une version sans moi. Il faut dire que la demande est très forte au Japon.

Vous connaissiez le premier **Godzilla** *?*

Oh oui ! Tous les après-midis, il y avait une séance spéciale intitulée : « Le Film d'un Million de Dollars » au cours de laquelle on voyait à chaque fois un « vieux » film de ce genre. **Godzilla**, ils l'ont passé huit jours de suite, et j'y suis allé les huit fois, en rentrant de l'école. Je l'aime toujours autant, mais je n'ai aimé aucun de ceux qui l'ont suivi.

De sorte que, là encore, vous auriez aimé en faire un que vous auriez eu envie d'aller voir...

Oui. Je venais de finir le troisième épisode de **Vendredi 13**, et j'étais chez des amis quand j'ai repensé à cette idée que j'avais depuis longtemps de faire un bon remake de **Godzilla**. Mais un *vraiment* bon, en reprenant le côté effrayant du monstre.

A qui auriez-vous confié les effets spéciaux ?

J'en ai parlé à tout le monde. Je crois que, grâce à **Godzilla**, je connais tous les spécialistes des effets spéciaux de ce pays, maintenant ! L'ILM, Trumbull, et bien d'autres. Nous aurions retenu l'une des trois plus grosses boîtes. Pour Godzilla, nous aurions fait appel à un acteur en costume, à des figurines animées. Nous avions fait réaliser les storyboards ; le travail était déjà très avancé. Il y avait 210 plans d'effets spéciaux. Rick Baker avait été pressenti pour créer le monstre. Les plus grands de la profession étaient ravis à l'idée d'y travailler. Je crois que ce qui a fait capoter le projet, c'est qu'il aurait coûté trop cher, et les dirigeants des studios ne voyaient pas le potentiel commercial du film. A tort, à mon avis. Les gens auraient adoré ça. Si j'avais pu ramener le budget en dessous de la limite des 10 millions de dollars, je suis sûr que ça aurait marché. Seulement voilà... Et l'échec du petit dernier de la Toho m'ôte toute chance de jamais faire mon film. Le leur marche très mal ici, et même si la Toho continue à faire des films de monstres, ils seront mauvais.

Et maintenant... ?

J'ai quelques projets, dont un, **The Rocketeer**, basé sur un personnage qui vit certaines de ses aventures en France. L'histoire se déroule pour l'essentiel à Los Angeles, en 1938. Ce n'est pas vraiment un super-héros, mais il a des tas d'aventures ; il y a de l'action ; de l'amour, aussi. Il vole, parce qu'il a dérobé un appareil individuel aux nazis, mais il n'a pas de pouvoirs surnaturels. C'est une nouvelle bande dessinée qui vient de paraître aussi chez vous, en France. J'espère mener ce projet-là à bien. Il n'est pas facile de monter un projet. Et pourtant, mes films marchent bien ! Enfin, je ne perds pas espoir. D'ailleurs, que voudriez-vous que je fasse sinon des films ?

Propos recueillis en août 1985 à Los Angeles par Cathy Karani et Alain Schlockoff

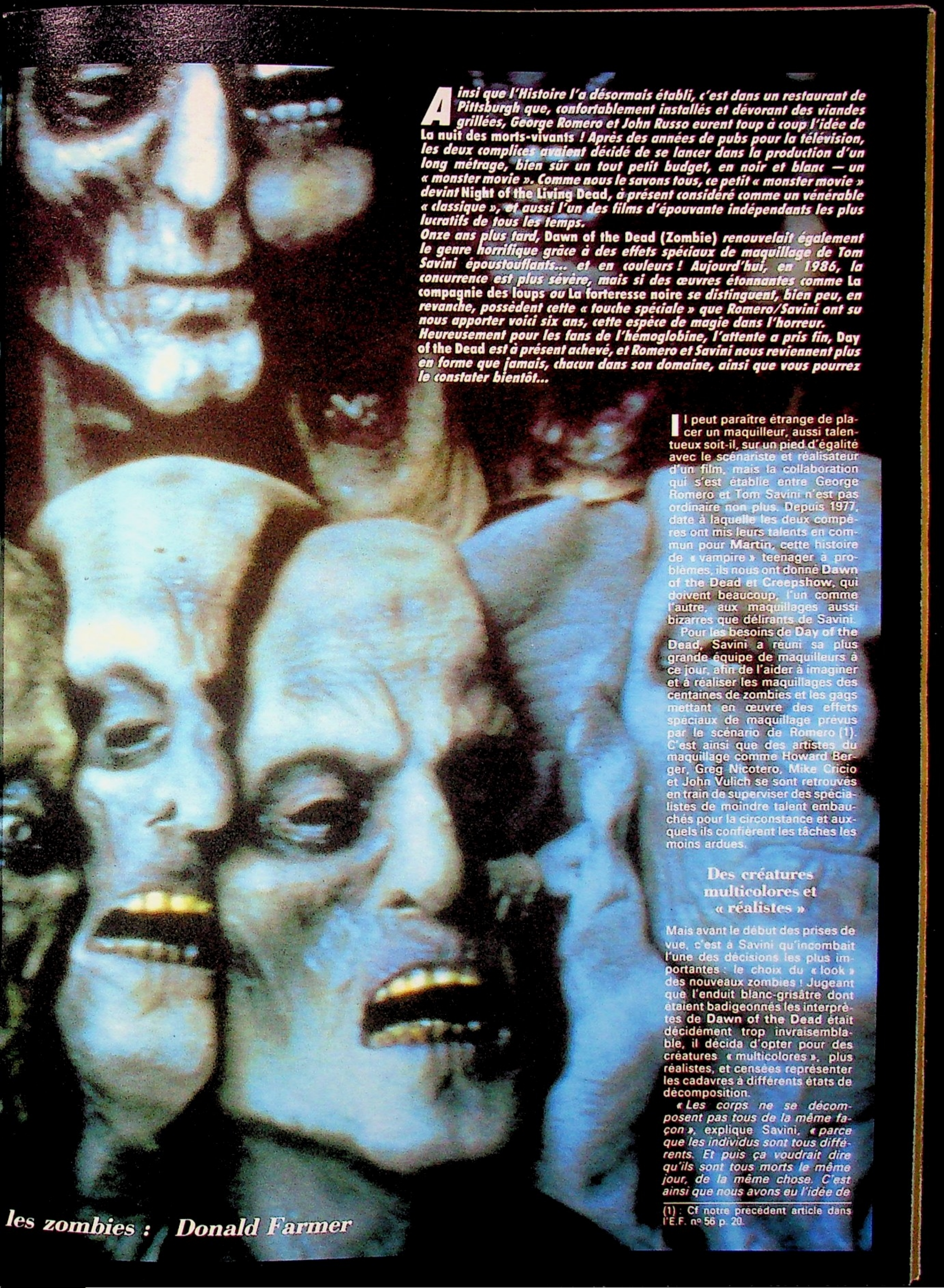
(Trad. : Dominique Haas)



DAY OF THE DEAD

LES MORTS SONT TOUJOURS VIVANTS

La suite du reportage de notre envoyé spécial chez



Ainsi que l'Histoire l'a désormais établi, c'est dans un restaurant de Pittsburgh que, confortablement installés et dévorant des viandes grillées, George Romero et John Russo eurent toup à coup l'idée de La nuit des morts-vivants *! Après des années de pubs pour la télévision, les deux complices avaient décidé de se lancer dans la production d'un long métrage, bien sûr un tout petit budget, en noir et blanc — un « monster movie ». Comme nous le savons tous, ce petit « monster movie » devint* Night of the Living Dead, *à présent considéré comme un vénérable « classique », et aussi l'un des films d'épouvante indépendants les plus lucratifs de tous les temps.*

Onze ans plus tard, Dawn of the Dead (Zombie) *renouvelait également le genre horrifique grâce à des effets spéciaux de maquillage de Tom Savini époustouflants... et en couleurs ! Aujourd'hui, en 1986, la concurrence est plus sévère, mais si des œuvres étonnantes comme* La compagnie des loups *ou* La forteresse noire *se distinguent, bien peu, en revanche, possèdent cette « touche spéciale » que Romero/Savini ont su nous apporter voici six ans, cette espèce de magie dans l'horreur.*

Heureusement pour les fans de l'hémoglobine, l'attente a pris fin, Day of the Dead *est à présent achevé, et Romero et Savini nous reviennent plus en forme que jamais, chacun dans son domaine, ainsi que vous pourrez le constater bientôt...*

Il peut paraître étrange de placer un maquilleur, aussi talentueux soit-il, sur un pied d'égalité avec le scénariste et réalisateur d'un film, mais la collaboration qui s'est établie entre George Romero et Tom Savini n'est pas ordinaire non plus. Depuis 1977, date à laquelle les deux compères ont mis leurs talents en commun pour **Martin**, cette histoire de « vampire » teenager à problèmes, ils nous ont donné **Dawn of the Dead** et **Creepshow**, qui doivent beaucoup, l'un comme l'autre, aux maquillages aussi bizarres que délirants de Savini.

Pour les besoins de **Day of the Dead**, Savini a réuni sa plus grande équipe de maquilleurs à ce jour, afin de l'aider à imaginer et à réaliser les maquillages des centaines de zombies et les gags mettant en œuvre des effets spéciaux de maquillage prévus par le scénario de Romero (1). C'est ainsi que des artistes du maquillage comme Howard Berger, Greg Nicotero, Mike Cricio et John Vulich se sont retrouvés en train de superviser des spécialistes de moindre talent embauchés pour la circonstance et auxquels ils confièrent les tâches les moins ardues.

Des créatures multicolores et « réalistes »

Mais avant le début des prises de vue, c'est à Savini qu'incombait l'une des décisions les plus importantes : le choix du « look » des nouveaux zombies ! Jugeant que l'enduit blanc-grisâtre dont étaient badigeonnés les interprètes de **Dawn of the Dead** était décidément trop invraisemblable, il décida d'opter pour des créatures « multicolores », plus réalistes, et censées représenter les cadavres à différents états de décomposition.

« Les corps ne se décomposent pas tous de la même façon », explique Savini, *« parce que les individus sont tous différents. Et puis ça voudrait dire qu'ils sont tous morts le même jour, de la même chose. C'est ainsi que nous avons eu l'idée de*

(1) : Cf notre précédent article dans l'E.F. n° 56 p. 20.

les zombies : Donald Farmer



Bub (Howard Sherman), le « gentil » zombie...

Joe Pilato, s'apprête à être éviscéré par les morts-vivants...

les filmer à différents stades de décomposition, et donc de leur donner des couleurs différentes. »

Savini nous a raconté comment il avait passé trois mois chez lui à procéder à des essais de matières et de prothèses, *« des petites, des moyennes et des grandes dont nous espérions équiper les figurants, ce qui n'a, d'ailleurs, pas mal marché du tout »*. Il s'agissait en effet de trouver le moyen de simuler les innombrables blessures, plaies béantes et autres estafilades qui sont aux zombies ce que la tomate est à la pizza. *« Nous faisions des innovations tous les jours »*, poursuit Savini. *« Il ne se passait pas une journée, sur le tournage de* **Day of the Dead**, *que nous ne nous demandions : « et si on essayait ça ? » ou que nous ne fassions à George des suggestions du genre : « et si nous transpercions l'oreille d'un zombie avec un tournevis ? » Et deux heures plus tard, c'était fait !*

« Je vais vous donner un exemple parfait de la façon dont George accumule les détails : c'est la scène de la fin, une scène d'orgie sanglante, il n'y a pas d'autre terme. Chaque fois que quelqu'un se faisait dévorer, il conservait une prise pour le montage final. Vous verrez tomber un personnage que les zombies déchiquètent, puis on passe à un autre plan de la pièce voisine dans laquelle se déroule l'espèce d'orgie dont je vous parlais ; c'est là qu'intervient le montage en question. On devrait avoir l'impression qu'ils sont au moins 300 000 à dévorer de la chair humaine, là-dedans ! »

Les critiques qui fustigent les films de violence auront fort à faire avec **Day of the Dead**, mais quand on lui demande s'il fait une différence entre la violence fantastique, sublimée, de ses films de zombie, et celle des autres films, Romero répond qu'à son avis *« **Scarface** est vraiment un film sordide, sinistre. Il ne se déroule pas dans un contexte fantastique. Mais je ne crois pas qu'il ait vraiment une grosse différence entre les deux ; je ne dirai pas que les autres films sont nocifs et les miens, innocents. Pour moi, les gens savent ce qui les attend et c'est à eux de décider de ce qu'ils veulent voir. »*.

Recherches musicales

Hormis Savini, Romero retrouve avec **Day of the Dead** un vieux complice et ami, le compositeur John Harrison qui écrivit la partition de **Creepshow** et fait également office d'assistant réalisateur pour **Day**. Une précision : alors que la musique de **Creepshow** faisait appel à de nombreuses pièces d'anthologie, celle de **Day of the Dead** aura été composée spécialement pour le film.

« J'ai la chance d'être un bon ami de George et d'avoir eu la possibilité de passer beaucoup de temps avec lui, de sorte qu'à ses yeux, je ne suis pas tout à fait un compositeur de musique de films comme les autres », nous confie Harrison. *« Il a lui-même un sens musical très développé, et c'est d'ailleurs ce qui fait de lui un bon monteur. Il a une idée très précise de ce qu'il attend de la musique de ses films et nous avons eu une collaboration très fructueuse à cet égard. J'estime être particulièrement privilégié, parce que ce n'est pas le cas de tous les compositeurs de musique de films. »*

« George y consacre énormément de temps », poursuit Harrison. *« Pour* **Creepshow**, *il avait écrit une partition provisoire complète sur laquelle il s'était beaucoup appuyé pour sa mise en scène, et cela avant même mon arrivée, avant que je me mette à écrire la musique définitive. C'était extraordinaire. »*

Avant de travailler avec Romero, Harrison nous raconte comment il a *« été en tournée avec différents orchestres, pendant des années. Le plus connu des musiciens avec lesquels j'ai été amené à travailler de la sorte étant probablement un guitariste du nom de Roy Buchanan »*. Harrison avoue aimer les musiques de films de Bernard Herrmann, Alex North et John Williams. *« J'aime les films sous-tendus par la musique, d'un bout à l'autre, dans la mesure où elle intervient comme un élément de la narration. En d'autres termes, il faut qu'elle participe de l'action, qu'elle ne soit pas simplement plaquée sur les images. »* Quant à son rôle d'assistant metteur en scène sur **Day of the Dead**, il le commente ainsi : *« J'essaye surtout de veiller à ce que la communication s'établisse entre George et les autres. J'apporte toute l'attention possible à ses désirs et je fais en sorte que tous les autres les partagent. »*



L'atroce résultat à l'écran des prodigieux effets spéciaux de Tom Savini.

Une vraie femme des années 80 !

Si vous êtes amateur de « soap operas » du genre de **The Edge of Night** ou **Ryan's Hope**, la vedette féminine de **Day of the Dead** vous est bien connue, et dans le cas contraire, c'est une bonne occasion de faire connaissance. Lori Cardille, qui se situe dans la grande tradition des Duane Jones (**Night of the Living Dead**) et David Emge ou Ken Foree (**Dawn of the Dead**) dans le rôle de « meilleur ennemi » des zombies, pense que le fait qu'on lui ait confié à elle, une femme, la vedette du film, est une conséquence directe du rôle croissant que les femmes tiennent dans notre société, et c'est ainsi qu'elle commente l'événement : *« Le personnage féminin de* **Dawn of the Dead** *était bien prêt de craquer, alors que dans ce film, c'est une vraie femme des années 80, une femme forte. Elle va jusqu'au bout dans un monde qui s'écroule sous ses pieds. Je n'ai jamais vécu une situation de ce genre, mais j'ai fait appel à la partie de moi-même qui réagirait peut-être comme elle, en pareil cas. »*

Sarah, l'héroïne qu'incarne Cardille, est virtuellement le seul personnage féminin non-zombie dans une distribution en grande majorité masculine. Tout comme dans **Dawn**, le monde est de nouveau dominé par des ghoules dévoreuses de chair humaine, et Sarah, « une scientifique qui tente de trouver des solutions à la situation ». Son plus proche compagnon, John, un pilote d'hélicoptère au service de Sarah et de ses collègues chercheurs, est interprété par Terry Alexander.

« Je suis un peu en porte-à-faux, pris entre les forces militaires et les savants », précise Alexander, *« et il faut que je fasse sentir cette dualité dans mon personnage. C'est vraiment un rôle passionnant. Je crois d'ailleurs que George a émaillé son scénario de personnages très intéressants.*

« Il y a quelque chose de très sexuel dans tout le film, allié à un sentiment morbide puissant », poursuit Alexander, *« et ces deux notions très fortes s'opposent constamment. Il n'y a apparemment plus qu'une femme normale au milieu de tous ces zombies, Sarah, qui est entourée d'une douzaine d'hommes qui n'ont pas vu une femme depuis des lustres. Vous imaginez l'intensité des sentiments qu'elle peut leur inspirer, et qui s'exprime par des dizaines de détails tout au long du film. A mon avis, c'est le meilleur scénario de George. »*



George A. Romero sur le tournage...

Une tête télécommandée résoud bien des problèmes...

Un méchant « éviscéré »...

Quand Sarah et John ne s'efforcent pas de repousser les assauts de zombies affamés, ils doivent se bagarrer contre le « méchant » du film, le Capitaine Rhodes, interprété par l'un des acteurs fétiches de Romero, Joe Pilato, que l'on a précédemment vu dans **Dawn of the Dead** et **Knightriders**.

« Je suis le chef des forces militaires », explique Pilato. *« Nous sommes de grosses brutes, mais je considère mon personnage comme « bon » en partant du principe que, pour jouer les méchants, il faut bien adopter leur point de vue. Celui de Romero est purement scientifique, et c'est le Dr Logan (Richard Liberty) qui l'incarne. Il y a aussi une vision plus universelle, celle de John, le pilote d'hélicoptère, puis celle des zombies. Les trois façons de voir s'opposent, et c'est leur opposition qui crée le drame. »*

Les amateurs d'effets spéciaux noteront avec intérêt que Pilato y connaît l'une des morts les plus extravagantes de tout le film, puisque : *« J'y suis éviscéré par une bonne quarantaine de zombies. Ils creusent un trou dans le plancher ; je tombe, j'enfile la fausse poitrine, les fausses jambes et on les remplit avec un liquide visqueux, après quoi les zombies entrent en action. La dernière chose que je vois, c'est mes jambes qu'ils traînent dans un couloir ! Et puis on me tire dessus trois fois, aussi. C'est une belle mort ! »*

Le zombie apprivoisé...

L'une des vedettes de **Day of the Dead** n'a pas une ligne de dialogue, mais elle n'en joue pas moins un rôle crucial dans le film — et pour son succès : c'est Howard Sherman, qui incarne « Bub », un zombie qui, d'après les savants, n'a pas tout à fait oublié ce que c'était que d'être vivant : *« Il n'a pas perdu le réflexe de la parole »*, souligne Sherman, *« mais il ne se rappelle aucun mot, de sorte qu'il ne lui reste plus qu'à pousser des grognements. Mais la pulsion n'est pas morte. Le lien émotionnel qui le lie à Logan, le savant fou, est très fort. »*

Sherman est particulièrement fier du maquillage que Savini a concocté pour lui : *« Le masque a grandement contribué à la mise au point du personnage. La première fois qu'on me l'a mis, je me suis installé devant la glace pour le faire bouger, et je me suis rendu compte que chaque fois que je faisais fonctionner l'un de mes muscles, la partie correspondante du masque remuait. J'ai alors découvert que c'était un outil extraordinaire, et que je n'avais qu'à en jouer. Ça a été très important pour le rôle. »*

Un débutant terrifié...

Un autre interprète de premier plan de **Day of the Dead** nous raconte comment il se vit attribuer un rôle « parlant » fort envié après que des révisions du scénario aient donné de l'importance à ce qui n'était, au départ, qu'une infime figuration en costume militaire : Greg Nicoteri avait été embauché dans l'équipe de maquilleurs de Savini et pour effectuer de petits travaux comme de *« commander les fournitures et demander aux gens d'apporter des dessins — ce genre de boulots »*. Jusqu'au moment, au stade de la préproduction, où Romero entreprit une importante modification du scénario primitif de **Day of the Dead**, le film s'étant révélé trop cher à tourner dans le cadre des 3 millions du budget prévisionnel. C'est ainsi que certains des personnages prévus au programme furent tout simplement supprimés, et qu'au contraire celui de Greg prit une importance inespérée.

« Tout d'un coup, j'étais devenu un personnage, j'avais un dialogue, j'étais une personne ! », déclare Nicoteri en riant. *« Je n'étais plus un simple soldat, j'étais Johnson. Ça m'a littéralement terrorisé. Le premier jour du tournage, je tenais ce pieu au bout duquel il y avait un zombie, et nous nous battions. J'étais là, devant la caméra, lorsque Mike Gornick, le chef opérateur, est venu me voir et m'a dit : « Ne t'inquiète pas, vieux, c'est juste ta carrière qui en dépend ! » C'est seulement à ce moment-là que toute l'équipe a réalisé que j'étais vraiment à bout de nerfs ! Alors George est venu me trouver, et il m'a dit : « bienvenue de l'autre côté de la caméra, Greg ». Il a fait demi-tour et j'ai cru que je n'y arriverais jamais. Mais on a tourné la scène et quelqu'un a dit que ce n'était pas mal du tout. J'étais censé avoir l'air terrifié et pétrifié, mais je l'étais pour de bon ! »*

Greg se trouva en outre aux premières loges pour juger de l'intérieur le maquillage de son chef, Tom Savini. En fait, si vous aviez eu la chance de voir le « David Letterman Show » consacré à Tom Savini, vous auriez pu admirer la tête coupée de Greg, qui figurait en bonne place parmi les dernières et les plus spectaculaires trouvailles du maître en matière de maquillages horrifiques.

A l'heure où vous lirez ces lignes, **Day of the Dead** sera sur les écrans américains. Mais ne comptez pas que Romero et Savini vont se reposer sur leurs lauriers pour autant : aidé encore une fois de Nicoteri, Berger et Gates, Savini a passé le printemps à mettre au point les effets spéciaux du dernier film d'action de Chuck Norris, intitulé **Invasion U.S.A.** . Quant à Romero, au même moment, il était devant les caméras où il jouait le rôle d'un metteur en scène dans un film tourné à Pittsburgh : **The Flight of the Spruce Goose**.

Mais pour répondre à la question que vous vous posez tous, *oui*, il a toujours l'intention de mettre en scène **Pet Sematary** et **The Stand**, d'après Stephen King : *« J'adore* **Pet Sematary**, *et j'espère que nous arriverons à un accord satisfaisant, c'est-à-dire qui nous laissera un minimum de liberté »*, nous confie Romero. *« Steve a signé un contrat qui stipule notamment que le film devrait être tourné dans le Maine. Voilà un auteur, l'auteur le plus lu dans le monde, qui a toujours écrit sur le Maine, et pas une image de film tiré de ses œuvres n'a été tournée dans le Maine ! »*

Sur quoi il ajoute que certaines séquences de **Day of the Dead** ont été tournées en Floride, d'où on peut en déduire que les futurs films de George Romero ne seront pas forcément faits en Pennsylvanie. Comme **Pet Sematary**, par exemple...

« Je n'ai jamais dit que j'étais marié avec Pittsburgh », souligne le réalisateur. *« Je n'ai pas véritablement une passion pour les côtes de ce pays, mais comment voulez-vous résister à l'appel des studios ? J'ai fait la connaissance de Steve par l'intermédiaire de la Warner, qui m'avait demandé de mettre* **Salem's Lot** *en scène pour le grand écran avant de résoudre à en faire un téléfilm. »*

En attendant, les admirateurs de Romero et Savini vont pouvoir se mettre **Day of the Dead** sous la dent... En ce qui me concerne, j'ai vu **Dawn of the Dead** au moins vingt fois (après, j'ai arrêté de compter), et je pense que j'ai du pain sur la planche avec **Day of the Dead**... 

(Trad. : Dominique Haas)



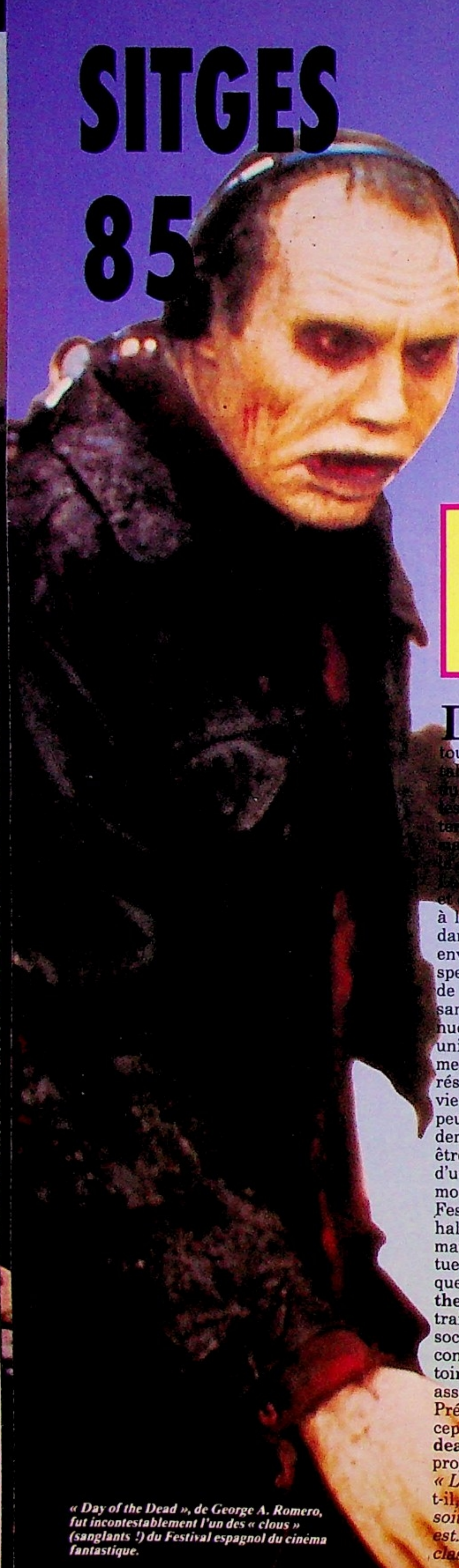
Tom Savini au travail sur « Bub »...

SITGES 85

Arènes sang

Déjà dix-huit années d'existence ont marqué du sceau « fantastique » la charmante petite station balnéaire de Sitges, en Espagne, longue période au cours de laquelle ce village catalan a vu déferler une bonne partie des loups-garous, vampires, machines à explorer le temps et vaisseaux spatiaux engendrés par le cinéma d'épouvante et de science-fiction depuis les années 60.
Dix-huit années de lutte pour un genre dont la reconnaissance semblait alors bien utopique. Et le combat continue, d'une certaine façon : il s'agit à présent de révéler de nouveaux talents et de prouver que la réussite en la matière n'est pas une question de moyens mais bien d'idées...

Un reportage de Robert Schlockoff



« Day of the Dead », de George A. Romero, fut incontestablement l'un des « clous » (sanglants !) du Festival espagnol du cinéma fantastique.

LA COMPÉTITION : MORTS VIVANTS ET PÈRE NOËL ASSASSIN !

Douze longs-métrages composaient la compétition internationale, tous dignes d'intérêt et offrant un fidèle tableau des genres les plus populaires du cinéma fantastique actuel, parmi lesquels l'horreur. Les fervents supporteurs du « gore » ont trépigné d'enthousiasme avec l'œuvre la plus attendue en la matière : **Day of the dead**.
Le film s'ouvre sur un paysage de mort et de désolation où des cadavres errent à la recherche d'une pitance humaine dans un village tombé en poussière et... envahi par des crocodiles ! Tel est le spectacle qui s'offre à un petit groupe de soldats partis faire une reconnaissance en hélicoptère, loin de la centrale nucléaire souterraine où survit leur unité. Une vingtaine d'hommes solidement armés pour faire face à la peur et résister au cauchemar extérieur, qui vient les hanter jour et nuit... Mais que peuvent encore espérer ces « soldats de demain » lorsque la proportion des êtres humains sur notre planète est d'un vivant pour environ 400 000 morts !
Festival des effets spéciaux les plus hallucinants jamais vus à l'écran en matière de « gore » — et qui constituent pour le néophyte un choc physique à peu près insoutenable —, **Day of the dead** se révèle également un portrait cruel et impitoyable d'une mini-société terrifiante, les morts-vivants ne constituant plus le seul danger de l'histoire où sévissent aussi des soldats assassins et psychopathes !
Présent à Sitges, George Romero a cependant confirmé que **Day of the dead** n'est pas exactement la suite qu'il projetait de faire depuis **Zombie**.
*« Le budget initial de **Day** »*, déclare-t-il, *« était de dix millions de dollars, soit trois fois supérieur au film tel qu'il est. Mais les problèmes de censure et de classification par les commissions de contrôles m'ont empêché d'obtenir les fonds que je souhaitais. »*
Ainsi, **Day** n'est pas le dernier volet de ce qui était prévu, après le succès de **La nuit des morts-vivants**, comme une trilogie : *« je ne suis pas superstitieux »*, ajoute Romero, *« mais si la vie après la mort existe vraiment, alors je ferais sans doute un nouveau film de « zombie » car je souhaite réellement terminer cette saga »*.
Solide concurrent horrifique de **Day of the dead**, le film de Stuart Gordon, **Re-Animator**, adapté de la nouvelle de Lovecraft « Herbert West, Ré-animateur », a, une nouvelle fois après Cannes, explosé telle une bombe auprès des spectateurs friands d'effets sanglants : musée des horreurs où se succèdent une débauche de têtes arrachées, yeux crevés, cerveaux trépanés et ventres dont jaillissent des intestins meurtriers (!), **Re-Animator** est servi par une mise en scène remarquable. Cette dernière offre ainsi des acteurs au jeu particulièrement convaincant et un humour terriblement dévastateur (aidés, il faut le souligner, par un montage diabolique de rythme et de précision) qui valurent justement à cette nouvelle production le Grand Prix du Festival.
Egalement invité au Festival, Andrew Silver était quelque peu inquiet d'y venir présenter **Return**, une production indépendante à petit budget traitant sous un angle à la fois psychanalytique et fantastique du thème de la possession. *« Lorsque je suis arrivé à Sitges »*, nous déclara Silver, *« et que j'ai vu dans la programmation des titres comme **Lifeforce, Day of the dead** ou **Re-Animator**, je me suis demandé s'ils ne s'étaient pas trompé de personne et de film en m'invitant ! »*
Force est de contaster que **Return**, au climat intimiste et fonctionnant principalement sur des réflexes émotionnels,

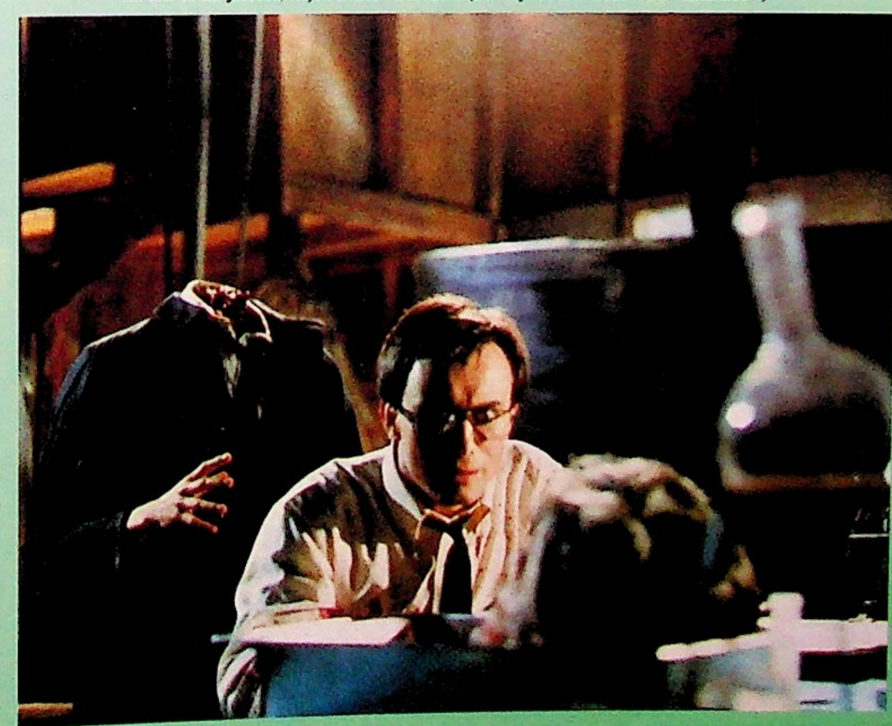
lantes...

tranche quelque peu par rapport au panorama de Sitges 85 et s'apparente plutôt à des œuvres délicates puisant dans le paranormal telles **Premonition** ou **Résurrection**. Quoiqu'il en soit, **Return**, malgré quelques longueurs, est une curiosité à découvrir.
Creature de l'Américain Bill Malone **(Scared to death)** ne constitue pas une surprise pour les fidèles du Festival de Paris où il fut présenté l'an passé. Il vaut surtout pour sa réalisation efficace et des effets spéciaux soignés malgré un scénario démarqué de **Alien** et où Klaus Kinski n'effectue qu'une visite - éclair !
Nous ne reparlerons pas de **Lifeforce**, si ce n'est pour déplorer la terne adaptation du roman de Colin Wilson par Dan O'Bannon (qui, pour la première fois a commis un script des plus décousus) et le singulier manque d'humour et de relief de la mise en scène de Hooper, et dont on sera en droit d'attendre davantage pour son prochain « remake » de **Invaders from Mars** !
Adieu l'arche fut l'une des révélations fantastiques du dernier Festival de Cannes. Parabole surréaliste sur les thèmes du temps, du vieillissement et donc, de la mort, **Adieu l'arche** semble avoir fait l'unanimité à Sitges puisqu'il y reçut outre le Prix de la Critique, ceux de la meilleure photographie (Tatsuo Suzuki) et de la mise en scène (Shuji Tereyama, mort peu de temps après avoir achevé son film). Pur joyau visuel, mais qui demande un indéniable effort d'attention du spectateur, il paraîtra pour le moins déroutant à certains avec cette suite d'histoires et de saynètes s'entrelaçant avec la même démarche poétique et picturale que **La compagnie des loups.**
Jean-Louis Daniel représentait la France avec **Peau d'ange**, dont le ton par trop littéraire a quelque peu déconcerté les spectateurs malgré la présence d'acteurs confirmés tels Robin Renucci et Alexandra Stewart. **Super**, de Adolf Winkelmann, a également failli au but qu'il s'était assigné : voulant se démarquer d'un cinéma allemand rigide et intellectualisé à l'extrême, **Super**, s'est borné à imiter les nombreuses productions indépendantes américaines de SF sans véritable apport nouveau : il s'agit cette fois de la reprise en main d'un motel par une jeune femme décidée à réussir et à s'en sortir à tout prix dans un monde futur à nouveau dévasté par la pollution et divers accidents nucléaires. **Super**, dont le titre fait référence à cette denrée devenue rare et précieuse qu'est l'essence, se borne à examiner les rapports unissant ou heurtant un microcosme de notre société (vivotant précisément dans le motel) sans apporter de réponses ni de surprises au public.
Toujours en provenance d'Allemagne (co-produit avec les USA), mais déjà plus intéressant, **King Kong Faust**, de Heiner Stadler, décrit une quête d'un genre un peu spécial : un journaliste de petite envergure, découvre en effet au Festival de Berlin l'existence d'un film muet remarquable porté aux nues par les critiques et le public et dont nul ne connait le nom du metteur en scène, le générique étant absent de la seule copie disponible dans le monde (dont l'existence même semble être un mystère). En discutant avec l'un des projectionnistes du Festival, il apprend que le réalisateur de cet « incunable » aurait travaillé sur le **King Kong** de Schoedsack et Cooper et aurait construit avec Marcel Delgado une des mains géantes utilisées dans ce chef d'œuvre ! Pressé par son rédacteur en chef, le journaliste aventureux va voyager à Londres et Los Angeles pour mener à bien son enquête, allant même jusqu'à éplucher les antiques archives de la R.K.O. Pictures pour percer le secret de l'énigme ! Doté d'un scénario des plus originaux et ingénieux, **King Kong Faust**, tourné dans un esprit proche du « cinéma-vérité », va assurément intéresser et amuser les fantasticophiles friands de canulars ou d'hommages au cinéma des années 30. De cette façon, il s'apparente à la démarche poétique entreprise par l'Espagnol Victor Erice qui salua le **Frankenstein** de Whale voici plus d'une décennie avec son magique **Esprit de la ruche...**



« Re-Animator » : une « bombe » pour les amateurs de gore !

La tête et les jambes, façon Stuart Gordon... (Jeffrey Combs dans « Re-Animator »)



Hal Barwood (producteur-réalisateur) et Matthew Robbins (producteur-scénariste) avaient déjà uni leurs talents et efforts pour le remarquable **Dragon du lac de feu**, qui n'avait hélas pas obtenu le succès qu'il méritait alors. Ils sont à présent de retour avec **Warning Sign**. Il est cette fois question d'un accident survenu dans un laboratoire expérimental de l'Utah où, à la suite d'un malheureux concours de circonstances, des bacilles mortels contaminent de nombreux chercheurs. Les amis et proches de ces derniers, inquiets, puis exaspérés par le blocus entretenu par la police autour du laboratoire, décident alors de tenter une action en force. Intriguant film d'anticipation juxtaposant des genres diamétralement opposés (puisqu'il est à la fois question d'une menace bactériologique, d'être humains transformés en fous assassins et d'une révolte à caractère fortement politique) **Warning Sign** offre en outre de l'action omni-présente dont manque tragiquement **Night Magic**, ballet férico-musical de Lewis Furey inspiré par des poèmes du chanteur canadien Leonard Cohen.
Enfin **Silent Night, Deadly Night**, autre ténor, ou devrions-nous dire « toréador », venu nous proposer un spectacle horrifique dans les arènes sanglantes de Sitges, est savoureux à souhait : un jeune homme, traumatisé dans son enfance par l'assassinat sauvage de ses parents commis par un homme travesti en Père Noël, décide un 24 décembre avec l'aide de son cerveau malade et de divers coutelas, fusils et serpettes, de rendre visite aux habitants d'une petite ville. Lui aussi habillé en Santa Claus, va demander aux enfants et adolescents s'ils ont été sages dans l'année (et leur donner un cadeau), ou au contraire s'ils ont fait des bêtises, auquel cas... Sanglant et mouvementé à souhait, **Silent Night** reprend avec humour les ingrédients classiques des films de « psycho-killer », allant souvent jusqu'à parodier le genre, et offre une ribambelle de meurtres des plus spectaculaires...



L'affiche espagnole de « Fright Night », l'un des films les plus applaudis du Festival.

LA SECTION INFORMATIVE : DE L'ÉPOUVANTE POUR RIRE ET UN SYMPATHIQUE FANTÔME

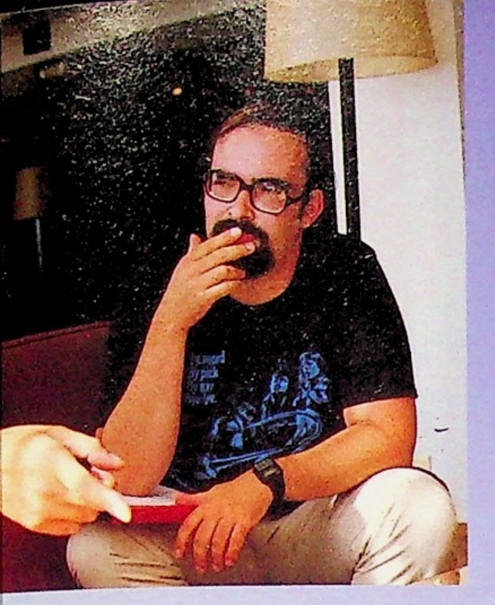
Première œuvre du scénariste et acteur Tom Holland, **Fright Night** fut un des événements les plus attendus de l'édition 85 du Festival de Sitges : **Fright Night** est en effet, outre une parodie fantastique tonique et drôle, le premier film de vampires utilisant les services de toute une équipe de techniciens d'effets spéciaux particulièrement talentueux réunie par le flamboyant Richard Edlund **(Le retour du Jedi, Poltergeist)** !
Pour cette raison, et étant donné que par ailleurs il fait partie de toute une série de productions destinées aux teenagers, avec **Retour vers le futur, Explorers** et **Goonies, Fright Night** fut un des plus grands succès de l'été aux Etats-Unis. Le scénario est des plus classiques : un jeune garçon espionne de nouveaux voisins et a la conviction que ces derniers sont des vampires responsables de la disparition de plusieurs prostituées... Il s'aperçoit bientôt, devenant la risée de ses copains de collège et de la police locale, qu'il ne pourra mener son enquête et venir à bout des buveurs de sang à lui tout seul. Il fait alors appel à un acteur de télévision, vétéran du cinéma fantastique et qui donne le soir sur le petit écran des cours pour dénicher et tuer les vampires. L'acteur se révèle être un affreux poltron épouvanté par les monstres de la nuit. Ces derniers, en effet, au début play-boys charmeurs, deviennent passablement énervés par les allées et venues du jeune homme chez eux et décident à leur tour de rendre la politesse d'une visite chez le voisin...
Fright Night a le mérite de ne jamais ennuyer son public, voire de nous offrir plus que ce qu'on était en droit d'attendre (ou de craindre) avec ses multiples et spectaculaires effets de transformations d'hommes en vampires (avec canines acérées, visages monstrueux, griffes gigantesques), squelettes, loups ou chauve-souris !
Responsable du scénario ingénieux de **Psychose 2**, Tom Holland s'est plu à garnir l'intrigue de rebondissements tour à tour drôles ou horrifiants et même si l'on peut reprocher à son film une interprétation des plus hasardeuses, ce dernier réussit en tout cas pleinement le but qu'il s'était assigné au départ !
Encore resplendissant de la joie ressentie à l'égard des copieuses recettes enregistrées aux USA par **Fright Night**, Tom Holland, qui tente d'expliquer le succès de son film par la qualité de ses effets spéciaux (pour la plupart mécaniques à la façon de **Hurlements** et du **Loup-Garou de Londres**) et une cer-


George A. Romero et Robert Schlockoff

taine sensualité dans la façon dont sont dépeints les voisins-vampires, a fêté la soirée dans un bal fantastique au son des « Animals » et de leur chanteur Eric Burdon.
Ce dernier faisait en effet partie du Jury du Festival et il nous a confié son désir d'arriver à porter à l'écran une superproduction de science-fiction se déroulant non pas dans les cimes de l'espace mais dans les profondeurs infinies de l'Océan peuplées de monstres et autres continents engloutis...
Autre personnalité importante du Jury, Milton Subotsky qui fut à l'origine de l'« Amicus », la seule compagnie spécialisée dans l'épouvante qui se permit le luxe de concurrencer la Hammer dans les années 60. Récemment, Subotsky a participé à la production de **Cat's Eye** écrit par Stephen King.
Maxie de Paul Aaron, nous permet de faire la connaissance d'un sympathique fantôme, celui d'une starlette des années 30 qui décide, un demi-siècle après sa mort de prendre possession du corps d'une jeune femme et de concrétiser un rêve : celui de devenir une véritable star, ne serait-ce que l'espace d'un seul et unique film. Elle y arrivera avec un humour truculent et l'aide involontaire d'une petite bourgeoise et de son mari désemparé lorsqu'il voit celle-ci se transformer mentalement en une « Mae West » des temps modernes !
Véritable hommage aux comédies hol-

Le panorama des films présentés au





une nouvelle rencontre au « sommet » !

lywoodiennes et à des acteurs comme Cary Grant, James Stewart ou Katherine Hepburn, **Maxie** offre un véritable et salutaire bain de jouvence. Les innombrables quiproquos du film mêlent joyeusement l'absurde et la farce vaudevillesque en particulier lorsque la jeune épouse reproche à son mari de la tromper avec Maxie, autrement dit avec elle-même !

Blackout produit pour le marché américain de la vidéo est la dernière œuvre de Douglas Hickox (**Théâtre de sang, Le chien des Baskerville**), thriller sans surprises où Keith Carradine, devenu amnésique à la suite d'un accident qui l'a par ailleurs complètement défiguré, est suspecté par l'inspecteur Richard Widmark d'avoir été l'auteur dans le passé d'un terrible massacre. Le jeune homme s'est à présent constitué une nouvelle famille, mais cette dernière est-elle véritablement à l'abri d'une prochaine et meurtrière... rechute ? Reposant sur un suspense final des plus oppressants, **Blackout** inaugure, tristement il est vrai, l'ère nouvelle du « vidéo-film »...

Egalement inscrit au programme des films en section « informative », **Legend** aura été la déception de l'année, tant il est vrai — et une seconde vision le confirme cruellement — qu'il constitue un échec incompréhensible et indigne de la part de l'auteur de **Alien** et **Blade Runner** !...

18e Festival... (photo : Salvador Sainz)



LA RÉTROSPECTIVE : HAMMER FILM ET FANTASTIQUE FRANÇAIS

Pour la seconde fois consécutive, Sitges a eu l'heureuse idée d'accueillir un artisan du fantastique : l'an dernier, Ray Harryhausen était venu nous enchanter avec ses films de « merveilleux » ; cette fois c'est le grand maquilleur Roy Ashton qui fut applaudi chaque jour au cinéma « El Retiro », en plein cœur d'un jardin exotique irréel où se joua une rétrospective de son œuvre. Avec cette dernière, on salua également la « Hammer Films » puisque la quasi totalité des dix films présentés fut produite par cette prestigieuse firme britannique.

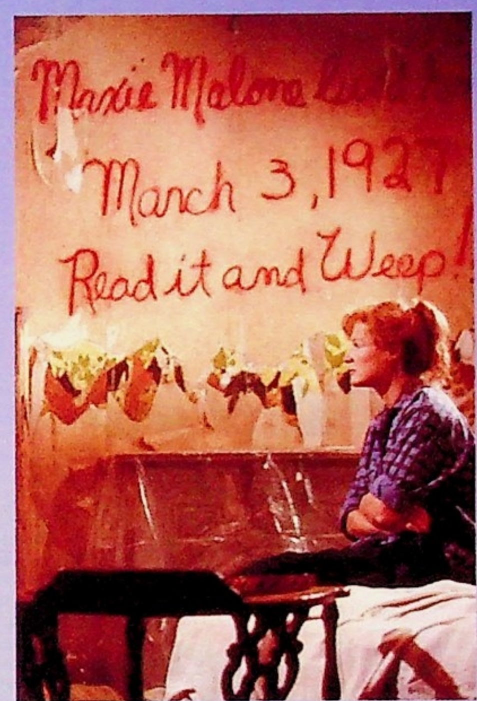
Loup-garou, gorgone, vampires, fantôme de l'Opéra et femme-reptile furent quelques-unes des monstruosités conçues et dessinées à merveille par Roy Ashton à une époque où l'on ne parlait guère d'« animatronics » et autres effets mécaniques, et où, avec de faibles moyens et sous une pression constante, des personnalités britanniques comme Ashton, Jimmy Sangster, Terence Fisher, ou le compositeur James Bernard redéfinissaient avec génie le cinéma d'épouvante !

Dans le cadre du flamboyant Palais Maricel, situé tout en haut d'un bloc de rocher dominant Sitges, Roy Ashton a donné une conférence de presse où notre impétueux ami et correspondant Salvador Sainz s'est offert un bombardement de questions. Ashton semble préférer le cinéma fantastique des années 60 à la production actuelle : *« Aujourd'hui »*, a-t-il déclaré, *« bien des films se reposent sur des effets mécaniques et l'argent mis à leur disposition ; à l'époque de la Hammer, c'était le scénario qui primait avant tout. Les histoires se devaient d'être excellentes ; quant aux effets spéciaux, ils laissaient planer des interrogations, du mystère... Il est difficile de préciser »*, poursuit Roy Ashton, *« quel est le domaine le plus important dans un film ; on a parfois l'impression ici que ce sont les effets de maquillage, mais ils ne devraient compter qu'au moment précis où ils interviennent et ne jamais porter en soi tout un long-métrage ! »*.

Roy Ashton a également quelques anecdotes amusantes à rapporter de la grande époque. Ainsi, *« Christopher Lee était quelqu'un que j'aimais beaucoup : j'étais moi-même musicien et lui aussi, de sorte que chaque matin, avant d'aller travailler au studio sur **She** ou **Dracula prince des ténèbres**, on se retrouvait et nous chantions ensemble très fort tous les airs d'Opéra que l'on connaissait ! »*.

Nous ne fûmes pas surpris d'apprendre que **La nuit du loug-garou** demeure le film préféré de Ashton *(« celui qui m'a fourni le plus de problèmes, mais aussi donné le plus de satisfaction ! »)* tant il est vrai également que l'interprétation d'Oliver Reed et la mise en scène de Fisher ont contribué à la création de ce chef-d'œuvre.

La France était également à l'honneur à Sitges dans le domaine de la rétrospective consacré à la carrière fantastique de George Franju (**Judex, Les yeux sans visage, Nuits rouge**) qui n'a pu cependant se rendre au Festival. Une nouvelle fois, après les hommages qui lui furent rendus sur le petit écran et au Festival de Paris, on a pu constater à quel point Franju est l'authentique poète et magicien du cinéma fantastique français d'après-guerre et regretter que son cinéma, empreint d'ombres et de mystères, d'émotions et de drames, porté par les inoubliables et ensorcelantes musiques de Maurice



Glenn Close, avant sa transformation en « Maxie » !

Jarre, ait été ignoré par nos cinéastes contemporains...

Sitges 85 a donné un ultime coup de chapeau à Rouben Mamoulian avec son **Dr Jekyll** (1931) et montré quelques œuvres anciennes demeurées curieusement inédites en Espagne telle l'envoûtante **Nuit du Chasseur** de Charles Laughton, **Dementia 13** (le premier film de Coppola, produit par Corman et présenté voici peu sur Canal Plus) ou encore le tchécoslovaque et surréaliste **Valérie ou la semaine des merveilles** (Jaromil Jires - 1970).

La seule véritable déception de Sitges 85 demeure la pauvreté désolante marquant la sélection des courts-métrages : productions d'un amateurisme navrant, pensum prétentieux et insupportable, cette sélection tranche brutalement avec le sérieux de mise dans tous les efforts entrepris par le Festival. Mais, en dépit de cette erreur de programmation que le Festival devrait reconsidérer pour ses futures éditions, cette annuelle rencontre ibérique du fantastique demeure une des plus brillantes manifestations du genre. ■



FILMS SORTIS À L'ÉTRANGER



ÉTATS-UNIS

STAND ALONE ▶

Réal. : Alan Beattie. « Texas Star Production ». *Scén. :* Roy Carlson. Avec : Charles Durning, Pam Grier, James Keach.

● Ayant par inadvertance assisté à un brutal règlement de comptes entre truands, un retraité qui coulait des jours paisibles va devoir se barricader chez lui et repousser le violent assaut d'une bande de tueurs sans scrupules venue supprimer le témoin gênant. Un sanglant survival qui nous permet de retrouver Charles Durning dans un rôle pour le moins inhabituel.

ENEMY MINE

Réal. : Wolfgang Petersen. « Kings Road Production ». *Scén. :* Edward Khmara. Avec : Dennis Quaid, Louis Gossett Jr., Richard Marcus, Lance Kerwin.

● C'est tout d'abord sous la direction de Richard Loncraine *(Le cercle infernal)* que débuta en avril 84 le tournage de cette superproduction de S.F. tirée d'un roman de Barry Longyear. Deux mois plus tard, Loncraine abandonnait le projet, laissant la Fox complètement désemparée face à un film inachevé dans lequel elle avait déjà investi 10 millions de dollars... La production décida alors de tout recommencer et de confier la réalisation de *Enemy Mine* à Wolfgang Petersen *(L'histoire sans fin).* Le tournage reprit en décembre 84 aux Iles Canaries et au sein des Studios Bavaria de Munich qui abritent les plus grands plateaux de cinéma d'Europe.
Enemy Mine, qui bénéficie en outre d'effets spéciaux de maquillage signés Chris Walas et Stephan Dupuis *(Strange Invaders),* se déroule sur Fyrine IV, une planète volcanique où vivent des créatures carnivores. C'est dans cet univers hostile que se retrouvent et s'affrontent deux pilotes ennemis : Davidge, un terrien, et Jeriba, un être reptilien de la planète Dracon.
Mais le récit prend une tournure surprenante lorsque Jeriba meurt après avoir mis au monde un bébé Drac. Davidge décide alors d'élever et de protéger cette créature sans défense jusqu'au moment où celle-ci est enlevée par des maraudeurs de l'espace et réduite à l'état d'esclave dans une mine. Davidge va devoir arracher le petit Drac à son triste sort...

JEWEL OF THE NILE

Réal. : Lewis Teague. « The Stone Group/Fox ». *Scén. :* Mark Rosenthal, Lawrence Konner. Avec : Michael Douglas, Kathleen Turner, Danny De Vito, Holland Taylor.

● Réalisée par Lewis Teague *(Alligator, Cujo),* la suite de *À la poursuite de diamant vert* reprend au moment précis où s'achevait le film de Robert Zemeckis. Kathleen Turner, la romancière, et Michael Douglas, le baroudeur, à peine remis de leurs émotions en Colombie vont se lancer (toujours suivis par leur implacable ennemi que joue Danny De Vito) dans une folle aventure qui les conduira jusqu'en Afrique du Nord à la recherche du « Joyau du Nil » : une créature fantastique (conçue par Nick Allder et que l'on dit assez proche du Yoda de *L'empire contre-attaque*) jalousement gardée par cinq redoutables guerriers musulmans !
Une séquelle originale, riche en rebondissements et effets spéciaux.

ONE MAGIC CHRISTMAS

Réal. : Phillip Borsos. « Screen Partners II/Telefilm Canada/Walt Disney Pictures ». *Scén. :* Thomas Meeham. Avec : Mary Steenburgen, Gary Basaraba, Harry Dean Stanton, Arthur Hill.

● Avec *One Magic Christmas*, le canadien Phillip Borsos *(Un été pourri)* a mis en scène un véritable conte de fées dont les excellents résultats enregistrés au box-office américain pourraient bien en faire le concurrent direct de *Santa Claus* sorti lui aussi pour les fêtes de fin d'année.
Renouant avec l'esprit des films de Frank Capra, *One Magic Christmas* raconte l'histoire de la famille Grainger, désespérée, sans le sou et, comble de malheur, expulsée de son logement quelques jours avant Noël... C'est à ce moment qu'un ange ayant décidé de prendre les choses en main va se matérialiser et conduire la famille Grainger jusqu'au Pôle Nord à la rencontre du Père Noël !

RAINBOW BRITE AND THE STAR STEALER

Réal. : Bernard Deyries, Kimio Yabuki. « DIC Enterprises ». *Scén. :* Howard R. Cohen.

● Co-production américano-franco-japonaise, *Rainbow Brite and the Star Stealer* est un dessin animé retraçant le combat de Rainbow Brite, fillette dont la tâche consiste à répandre des couleurs sur tout l'univers, contre une méchante princesse qui menace de plonger le monde dans les ténèbres.

YOUNG SHERLOCK HOLMES

Réal. : Barry Levinson. « Amblin Entertainment ». *Scén. :* Chris Columbus. Avec : Nicholas Rowe, Sophie Ward, Anthony Higgins.

● Cette nouvelle production Steven Spielberg, mise en scène cette fois-ci par Barry Levinson *(Le meilleur),* imagine ce que Sir Arthur Conan Doyle n'a jamais osé révéler à ses lecteurs : les aventures de jeunesse de Sherlock Holmes et de son ami le Dr Watson. Sous la plume de Chris Columbus, scénaristes de *Gremlins* et de *Goonies*, et grâce à Industrial Light and Magic pour les nombreux effets spéciaux, l'histoire revêt bien évidemment un caractère fantastique et c'est ainsi que l'on verra Holmes (déjà doué pour résoudre des énigmes par déduction) et Watson, encore étudiants, se lancer à la poursuite d'un maléfique personnage et ne reculer devant rien, même pas la fabrication de la première machine volante, pour se porter au secours d'innocentes victimes prisonnières d'un temple où l'on pratique des sacrifices humains !

ESPAGNE

LA HORA BRUJA

Réal. et scén. : Jaime De Diego. « Serva Films ». Avec : Francisco Rabal, Victoria Abril, Concha Velasco.

● La vie quotidienne d'un couple de forains parcourant la campagne espagnole se trouvera considérablement perturbée par l'intrusion en son sein d'une étrange jeune femme douée de pouvoirs magiques.

JAPON

GO FOR BROKE

Réal. : Genji Nakamura. « Shochiku ». *Scén. :* Hisashi Nozawa. Avec : Yukari Usami, Kosue Saito, Rikako Murakami.

● Décidées à défendre leur université contre les attaques d'une bande de délinquants, des étudiantes s'organisent et décident de répondre à la violence par la violence. Après avoir suivi un entraînement intensif, acheté et confectionné des armes aussi sophistiquées que meurtrières, elles sont prêtes pour la riposte : le campus est devenu un véritable arsenal... qui fera office de champ de bataille !

AI WA KAGERO

Réal. : Haruhiko Mimura. « Shochiku ». *Scén. :* Shinobu Hashimoto. Avec : Maiko Ito, Ryuko Hagiwara.

● Film d'épouvante et de sorcellerie dans lequel une jeune fille, ivre de vengeance envers l'homme qui l'a trahie, confectionne une poupée de paille à son effigie qu'elle transperce chaque nuit à l'aide d'une longue épingle... Des événements horrifiques ne tarderont pas à survenir !

OMOIDE O URU MISE

Réal. : Akio Kondo. « Sanrio Eiga Film ». *Scén. :* Ishio Shirasaka. Avec : Ingrid Eld, Phillip Calowa, Richard Clayderman.

● Une bien curieuse production japonaise réalisée en Normandie et qui met en scène un vieil homme, propriétaire d'une boutique de « souvenirs » très particulière où les rares visiteurs viennent acheter et revivre le passé des précédents clients.



FILMS TERMINÉS



ÉTATS-UNIS

BREEDERS
Réal. et scén. : Tim Kincaid. « Entertainment Concepts ». Avec : Theresa Farley, Lance Lewman, Francis Raines, Natalie O'Connell.

● Un policier new-yorkais enquêtant sur une série de meurtres particulièrement abominables va découvrir, grâce à l'aide d'une jeune doctoresse, que l'auteur de ce bain de sang n'est pas un maniaque mais une créature hideuse se reproduisant rapidement à l'intérieur du corps humain !

CLAY PIGEONS
Réal. : Eric Karson. « Glaser-Berk Productions/Orion ». *Scén. :* Linda Cowgill, Hugh Corcoran. Avec : Tom Skerritt, Lisa Eichhorn, Richard Roundtree.

● Un commandant de l'armée américaine complètement détraqué transforme le programme d'entraînement d'un groupe de jeunes officiers en une lutte désespérée pour la survie.

PSYCHO III
Réal. : Anthony Perkins. « Universal ». *Scén. :* Charles Edward Pogue. Avec : Anthony Perkins, Diana Scarwid, Jeff Fahey, Roberta Maxwell.

● A l'occasion du troisième chapitre de la vie de Norman Bates, c'est Anthony Perkins lui-même qui — tout en tenant le rôle principal — a assuré la mise en scène de *Psycho III*. Tourné au cœur des studios Universal où des milliers de visiteurs continuent 25 ans après de visiter la fameuse bâtisse, *Psycho III* reprend peu de temps après les événements dramatiques relatés lors de la première séquelle mise en scène par Richard Franklin : Norman Bates, dont l'esprit est toujours aussi dérangé, va tomber amoureux d'une des clientes de son motel et déclencher par la même occasion la colère maternelle et une avalanche de meurtres !... Un film qui, selon le réalisateur, bénéficie d'un scénario des plus percutants au détriment de l'aspect sanglant outrageusement exploité lors de l'épisode précédent.



THE RETALIATORS
Réal. et scén. : Robert Short. « Trans World Entertainment ». Avec : Robert Ginty, Sandahl Bergman.

● Une équipe de mercenaires super-entraînés n'intervenant que lors de missions à haut risque reçoit l'ordre de supprimer une dangereuse terroriste qui se révèlera être un cyborg femelle, créature hybride issue d'expériences technologiques, ayant été programmé pour tuer.





« Ghost Town »

FILMS EN TOURNAGE

ÉTATS-UNIS

CHERRY 2000
Réal. : Steve De Jarnatt. « Pressman-Cherry 2000 Production/Orion ». *Scén. :* Michael Almereyda. Avec : Melanie Griffith, David Andrews, Ben Johnson.

● Melanie Griffith (remarquée dans *Body Double* de Brian De Palma) est la vedette de ce film d'aventures futuristes dans la tradition d'Indiana Jones retraçant sur le mode humoristique les péripéties d'un homme à la recherche de la créature de ses rêves. Il finira par trouver une femme-robot répondant aux meilleurs critères avant de se rendre compte qu'il n'existe décidément pas de substitut à une compagne en chair et en os !...

GHOST TOWN
Réal. et scén. : David Schmoeller. « Empire Pictures ».

● Ce nouveau film d'épouvante de David Schmoeller pour les productions Charles Band (après le terrifiant *Crawlspace*) prend pour point de départ l'apparition soudaine, en plein désert, d'une ville-fantôme datant de la fin du siècle dernier. Les malheureux automobilistes qui auront l'imprudence de s'y arrêter devront affronter des êtres de l'au-delà avant de connaître un sort bien peu enviable !

LIONHEART : THE CHILDREN'S CRUSADE
Réal. : Franklin Schaffner. « Taliafilm II ». *Scén. :* Menno Meyjes, Richard Outten. Avec : Deborah Moore, Eric Stoltz.

● Produit par George Lucas et l'actrice Talia Shire, *Lionheart* (réalisé dans les environs de Budapest) retrace la croisade mouvementée d'un groupe d'enfants au 13e siècle.
Une aventure médiévale, mise en scène par un cinéaste chevronné, dont le rôle principal a été confié à Deborah Moore, une débutante de 20 ans... qui n'est autre que la fille de Roger Moore !

FILMS EN PRODUCTION

ÉTATS-UNIS

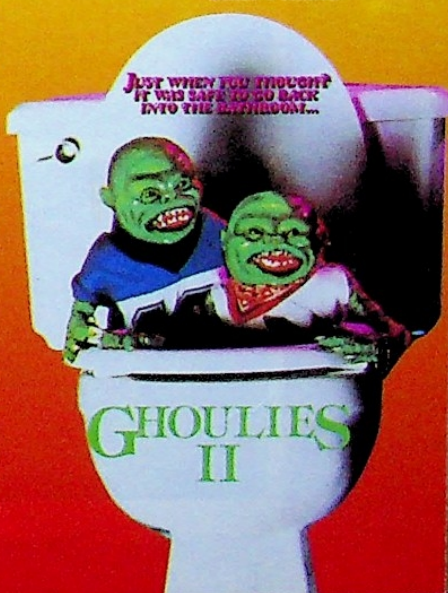
GHOULIES II
Réal. : John Buechler. « Empire Pictures ». *Scén. :* Clark Carlton.

● Les ghoulies, ces affreuses petites créatures, sont de retour ! Ayant cette fois-ci pris le contrôle d'un cirque ambulant, ils comptent bien procurer d'authentiques frissons d'horreur à tous les spectateurs venus les applaudir...

MAKING MR RIGHT
Réal. : Susan Seidelman. « Orion Pictures ». *Scén. :* Laurie Frank, Floyd Byars.

● Par la réalisatrice de *Recherche Susan, désespérément*, une comédie fantastique dans laquelle une scientifique recherchant en vain l'homme idéal se décide à créer de ses propres mains un androïde très sophistiqué et pourvu de sentiments humains. Il ne lui reste plus alors qu'à tomber amoureuse de sa créature...

Gilles Polinien



LA GAZETTE DE L'ECRAN

FANTASTIQUE

présence du futur
gregory benford
à travers la mer des soleils 1

A TRAVERS LA MER DES SOLEILS
Gregory Benford
Présence du Futur. Denoël

Ce volume fait suite à *Dans l'océan de la nuit*. Revoici donc Nigel Walmsley, l'homme qui le premier prit contact avec des extra-terrestres, apprenant ainsi qu'une lutte oppose les civilisations organiques aux civilisations mécaniques.
Tout se confirme dans ce récit mettant en scène un Nigel très vieux, affaibli physiquement et d'une humeur plus sombre que jamais. Une régénération en cuve lui permettrait de trouver une nouvelle jeunesse, mais il craint de n'en sortir qu'après l'exploration de la planète permettant de résoudre le mystère qui tracasse les habitants du vaisseau colonie. Pourchassé par ceux qui estiment qu'il n'est plus apte à remplir ses fonctions, Nigel comprendra que les créatures électromagnétiques ont évolué vers cette forme d'existence pour se soustraire à la vigilance des machines détruisant les vies organiques.
Comme dans le précédent roman, des événements terrestres font écho à ceux qui se déroulent dans l'espace : de redoutables poissons sèment la panique sur les océans. En fait, l'extinction de la vie humaine, orchestrée par des machines grises, a commencé.
Auteur de hard-science, Gregory Benford ne se contente pas de marier raison, technique et crédibilité scientifique avec la narration, mais sait également travailler son style pour faire œuvre de littérature, grâce à son vaste talent.

Claude Ecken

résolution du mystère ? L'homme a été poignardé dans la rue, alors qu'il rentrait chez lui. Mais la pointe du couteau s'est fichée dans un très épais gilet en peau de mouton que la victime portait sous sa veste. L'homme ne s'est aperçu de rien, et il est rentré chez lui avec la lame plantée dans son vêtement. Ce n'est qu'une fois dans sa chambre, enfermé à double tour, qu'il s'est assis dans son fauteuil : et la pointe du couteau a été à ce moment poussée dans le corps par la pression du manche contre le dossier du fauteuil.
Voilà l'explication. Eh bien non, il ne s'agit pas là du résumé d'une des 20 histoires de chambres closes qu'on trouve dans l'anthologie de Roland Lacourbe. Cette histoire, je viens de l'inventer au moment de taper ce compte-rendu. L'énoncé du drame est prometteur. Sa résolution ne vaut évidemment pas grand-chose. Certes, je n'ai pas la moindre prétention de m'aligner sur les auteurs classiques des histoires de chambres closes. Il n'empêche, la réaction très générale à ce genre d'énigme est bel et bien celle-là : on est alléché, puis déçu. Lacourbe résume très bien ce sentiment inévitable par cette phrase : *« Je vous invite maintenant corps et âme au plaisir d'être mystifié. »*
La mystification, tout est là, dans les histoires de chambres closes. Car, à moins d'opter pour une solution délibérément fantastique, on ne peut choisir une solution *impossible*. Et ce qui est possible exclut par définition un meurtre dans une véritable chambre close. On assiste donc à ce paradoxe intéressant : les meurtres dits en chambres closes ont en général lieu ailleurs que dans un local clos. Simplement, toute l'astuce des romanciers consiste à nous le faire croire, en utilisant des indices (recueillis par l'œil ou l'esprit imparfaits du témoin ou du récitant) tronqués...
Est-ce à croire que le plaisir est lui aussi tronqué ? Pas du tout — ou plutôt, tout tient en l'art du conteur, et pas en ce qui nous est conté. A ce titre, ce ne sont pas tant les histoires bien classiques (on ne peut quand-même pas les traiter de « sages ») de détection, signées Carr ou Clayton Rawson, qui sont les plus percutantes, mais bien les récits inclassables, bizaroïdes et assurément délivrants, dont le plus frappant est *« La belle au bois dormant »* (Vincent Cornier), où l'on assiste à une « révolverisation » par une balle qui a été tirée deux siècles auparavant. Même si l'on devine assez vite la ligne générale du mystère, le plaisir vient ici de la science avec laquelle le romancier a développé son explication.
« Le trou de mémoire » (Barry Perowne), où il n'y a pas d'explication mais une boucle parfaite du mystère, ou *« Un coup de feu dans la stratosphère »* (John F. Suter), où le local clos est un

peut difficilement refuser, puisque, étant déjà damné pour ses hauts faits, son âme lui sera rendue en cas d'exécution. Plus étrange encore est l'attitude du Prince des Ténèbres, qui, lassé de régner sur son infernal royaume, désire se réconcilier avec Dieu et retrouver le Graal pour lui prouver sa sincérité, le Graal qui soulage de toute misère et rend donc inutile les enfers. Ulrich von Beck sera en même temps l'émissaire et celui qui se mettra en quête, en compagnie d'un compagnon d'aventure rencontré sur la route : il aura fort à faire, non seulement contre les hommes, mais contre les forces du Bien et celles du Mal, qui ne voient pas l'intérêt de cette réconciliation. La révolte gronde en enfer tandis que l'envoyé de Satan tente d'échapper à ceux qui ont trahi leur Maître.
Derrière ce livre de bruit et de fureur, ce roman proche de l'héroïc-fantasy, Moorcock se livre à une véritable attaque visant à remettre en cause l'existence de Dieu. Chaque épisode permet de souligner l'ingratitude ou la sévérité du Créateur. Moorcock juge la croyance en un dieu inacceptable puisqu'elle est aussitôt restrictive, imposant une servitude et privant l'homme de sa liberté. Les batailles célestes (Dieu contre Diable pour la religion chrétienne) n'intéressent pas l'homme. C'est à lui que sera dédié le Graal.
Une sincère conviction et surtout une habileté à intégrer philosophie et romanesque rendent cette lecture des plus passionnantes, l'auteur de *Voici l'homme* plaçant son espoir, une fois de plus, dans l'espèce humaine.

Claude Ecken

J'AI LU
MICHAEL MOORCOCK
Le chien de guerre
Science-fiction

de *s'installer* dans le précédent), et une action diluée dans les bavardages incessants des intrigues de palais.
Cependant, c'est toujours à une réflexion sur le pouvoir que Frank Herbert nous convie. Après la domination tyrannique (mais nécessaire) de Leto II, voici le pouvoir fractionné : la conscience de l'Empereur-Dieu se retrouve fragmentée dans les vers géants et Rakis (en ces temps encore plus lointains, le nom a changé) s'équilibre autour des diverses forces en présence. Outre celles figurant dans les volumes précédents, apparaissent les Prêtres de l'Empereur-Dieu, les Honorées Matriarches, descendances des Truitesses. Mais voici que les prostituées ont développé une arme que les Bene Gesserit se refusent à utiliser : le sexe. Ainsi, après avoir joué sur des rapports de force, la politique utilise la séduction.
Mais la séduction n'est qu'une façade destinée à masquer les choses essentielles, et la véritable structure du pouvoir. Dans ce roman foisonnant de personnages singuliers, les rebondissements vont bon train. La religion instaurée par Paul se dissout, Dune n'est plus le centre de l'univers et les sorcières Gesserit semblent tout diriger.
Il ne faut pas chercher à retrouver dans cette suite la fresque haute en couleurs du début, mais se laisser porter par le récit. Et alors, la lecture des *Dune* redevient intéressante, ne serait-ce que par l'apparition, dans ce cinquième volume, d'une captivante jeune fille, Sheeana, qui a le pouvoir de commander aux vers des sables.

Claude Ecken

L'ILE INCONNUE
Clark Ashton Smith
NéO nº 149

Les Nouvelles Editions Oswald et François Truchaud ont entrepris de publier toute l'œuvre de C.A. Smith (à l'exception de *Autres Dimensions*), ce qui devrait amener la parution de sept volumes. Cette publication débute avec *L'Ile Inconnue*, et marque une rupture par rapport aux précédents recueils de cet auteur déjà paru, *Poséidonis*, (Librairie Champs-Elysées) et *Zothique* (Le Masque Fantastique). En effet, dans ces deux derniers ouvrages les nouvelles avaient été réunies par Lin Carter autour d'un même thème, tandis que François Truchaud, a préféré leur substituer un ordre chronologique, plus fidèle aux éditions originales et respectant mieux les volontés de l'auteur.
Ce premier recueil nous promène dans les paysages de la France médiévale, dans les contrées mystérieuses et fasci-

Clark Ashton Smith
SMITH
L'ILE INCONNUE
NéO

L'art de C.A. Smith réside surtout dans son étonnant pouvoir d'évocation et d'invention, servi par un style remarquable, composé de très longues phrases, au vocabulaire archaïque, qui contribuent à la création d'atmosphères malsaines et macabres. Smith aimait créer des pays et des villes dont il décrivait avec minutie les maisons, les temples, les coutumes que ce soit l'Hyperborée, Zothique, Xiccarph, Atlantis, Averoigne. Des mondes imaginaires et fabuleux où règnent les nécromants, la magie, les vampires, et où les tourments et les tortures les plus atroces sont le lot presque habituel des protagonistes.
Un grand auteur, donc aux visions fulgurantes et envoûtantes, à découvrir ou à redécouvrir absolument.

Elisabeth Campos

LES AVENTURES UCHRONIQUES D'OSWALD BASTABLE
Michaël Moorcock
Galaxie-Bis. Ed. Opta

La réédition en trois volumes dans la collection Galaxie Bis du *Seigneur des Airs*, *Le léviathan des terres* et *Le tsar d'acier* est un petit événement à ne pas manquer par ceux qui n'auraient pas pu apprécier cette trilogie lors de sa sortie au CLA. Comme pour *Le chien de guerre*, Moorcock crédibilise son récit en s'affirmant comme adaptateur plutôt qu'auteur. Dissimulé derrière des archives authentiques desquelles il tire matière à un livre, l'auteur invente des univers parallèles où le monde, ayant divergé à un certain moment, est totalement diffé-

LES MEILLEURES HISTOIRES DE CHAMBRES CLOSES
Présentées par
Roland Lacourbe
Minerve

On retrouve un homme poignardé dans sa chambre dont la porte est fermée de l'intérieur, les volets clos, et qui ne possède pas de cheminée par où se glisser... Il est impossible qu'un meurtrier soit entré dans la chambre, plus impossible encore qu'il en soit ressorti. Et il ne s'agit pas d'un suicide, car l'homme mort a été poignardé dans le dos, par une lame qui s'est enfoncée très profondément. Voilà le mystère-type de la chambre close. La satellisé autour de la Terre, sont également deux des meilleurs textes d'une anthologie très originale, pleine d'humour, et où chaque texte est effectivement l'occasion pour le lecteur de se confronter au récitant. C'est vrai également, comme le souligne le toujours perspicace Lacourbe, que la grande oubliée de ce bouquin est la littérature. Mais on ne peut tout avoir !

Jean-Pierre Andrevon

LE CHIEN DE GUERRE
Michaël Moorcock
J'Ai Lu

Le chien de guerre est un mercenaire qui, alors que l'Europe du XVIIe siècle est en guerre, est sollicité par le diable lui-même pour une étrange mission, qu'il

LES HÉRÉTIQUES DE DUNE
Frank Herbert
Ailleurs et Demain - Laffont

Lors de la parution des *Enfants de Dune*, certains lecteurs avaient fait la moue : peut-être parce que l'absence de Paul d'Atréïdes ne faisait pas de *Dune* une série où rebondissements fertiles, complots perpétuels auraient lancé le héros vers de nouvelles aventures. *L'Empereur-Dieu de Dune* confirma en quelque sorte cette désaffection du public, quittant les sentiers battus du roman-fleuve, de la saga interminable se poursuivant génération après génération : trop de distance temporelle (quelques milliers d'années plus tard...), un univers à nouveau différent (alors qu'on venait enfin

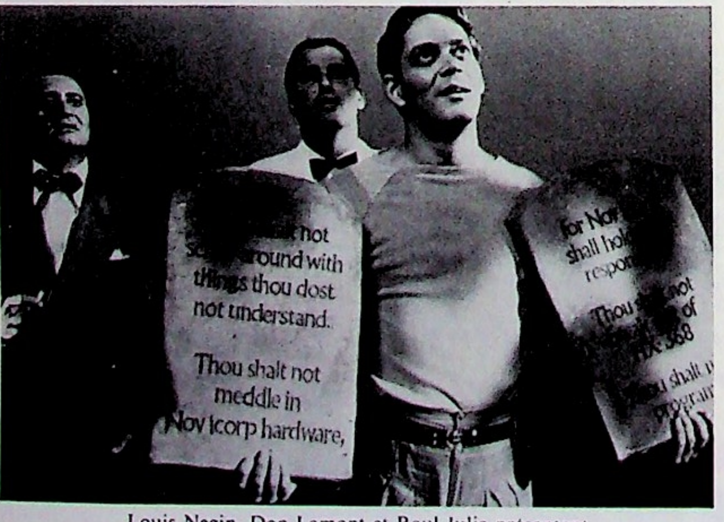
nantes du zodiaque ou dans les cités perdues d'une autre dimension. Mais même lorsque l'action se déroule dans notre monde contemporain (« Les funérailles de Sir Magbane »), ce n'est pas l'univers quotidien que nous connaissons que l'auteur nous décrit mais un univers plus irréel, qui sombre déjà dans le fantastique. Ainsi, dans « Les chaînes de feu », l'histoire débute par la présentation d'un écrivain vivant dans les années 30 pour déraper très vite dans le lointain passé et nous décrire un monde où la magie régnait en maître, le tout greffé sur l'idée de la réincarnation. Il en est de même des textes ayant un thème de science-fiction pour fondement (« La cité de la flamme chantante », qui nous conte l'irruption d'un homme de notre époque dans une autre dimension) où C.A. Smith préfère donner un traitement orienté vers le merveilleux, à mi-chemin de la féerie.

ici et là, quelques ressemblances ou des situations qui se répètent obligatoirement, quel que soit le contexte.
Bref, voici un homme projeté dans un autre monde dominé par les Britanniques et qui utilisent encore, en 1973, des dirigeables, où les forces politiques en présence préparent la guerre. Cocasses ou mystérieuses, sarcastiques ou dénonciatrices, les aventures d'Oswald Bastable ne laissent pas indifférent. Derrière l'imagination excentrique de Moorcock, l'exotisme du récit, s'esquisse la réflexion d'un homme fasciné et inquiet par les grands groupes politiques, dont l'idéologie est battue en brèche par la soif du pouvoir.
Ces trois romans, à lire dans l'ordre, sont plaisants autant que déroutants, excessifs et magnifiquement racontés par un auteur dont la réputation n'est plus à faire.

Claude Ecken

FANTASTIQUE A LA TV AMÉRICAINE
Overdrawn at the Memory Bank

Overdrawn at the Memory Bank, diffusé sur la chaîne télévisée PBS, est un excellent téléfilm tiré d'une nouvelle du même titre et signé John Varley.
Aram Fingal, interprété avec beaucoup d'entrain par un Raul Julia très en forme, est programmateur à la Novacorp, un groupe dont les ordinateurs hyper-sophistiqués contrôlent le temps et l'environnemnt terrestre dans l'avenir proche où se situe l'histoire. Il mène une vie plutôt solitaire et s'ennuie passablement jusqu'au jour où on lui donne l'ordre de procéder à une fusion mentale avec l'ordinateur : quelque chose va de travers et les techniciens du service de maintenance de la Novacorp n'arrivent pas à trouver l'origine de la panne. Sa vie en sera bouleversée. Afin de préserver sa santé mentale lors de la fusion, les techniciens créent, au sein de la mémoire centrale, un univers imaginaire dans lequel l'esprit du programmateur se sentira en harmonie. Ce monde de rêve est susceptible de produire tout ce — ou ceux — qu'il a envie de voir. Il parvient à réparer l'ordinateur, mais



Louis Negin, Don Lamont et Raul Julia présentent « Overdrawn at the Memory Bank ».

c'est là que les ennuis commencent : le monde fictif de l'ordinateur est cent fois plus intéressant pour lui que la vie terne et ennuyeuse qui l'attend au dehors...
L'une de ses collègues et néanmoins amie, incarnée par Linda Griffeths, se propose donc comme interface entre l'esprit de Fingal et la Novacorp, mais elle conserve partiellement sa conscience lors de la fusion. A plusieurs reprises, elle tente de le convaincre de quitter ce monde artificiel, mais il semble qu'une autre conscience intervienne pour essayer d'expulser de la mémoire centrale le programmateur dissident... mais par la manière forte, en le tuant ! Or le monde illusoire dans lequel évolue maintenant Fingal est trop réel pour lui pour que, s'il y mourait, son organisme physique resté au dehors ne cesse pas au même instant d'exister. Le fil ténu qui lie son corps, resté dans le monde réel, à sa conscience, qui évolue dans l'ordinateur, se dissipe lentement, l'ordinateur ne pouvant maintenir la liaison pendant plus de quarante-huit heures. Les événements suscités dans ce monde imaginaire par la conscience débridée de Fingal constituent à eux seuls un spectacle réjouissant : son esprit vagabonde entre un monde qui doit beaucoup à *Casablanca* et un décor qui rappelle fortement son environnement quotidien à la Novacorp. En changeant la programmation de l'ordinateur dans le monde imaginaire, il en modifie bel et bien le fonctionnement dans la réalité et la panne est miraculeusement réparée, après quoi il se réfugie dans la chaleur accueillante de l'Endroit (« The Place »), une version sensiblement modernisée à grands coups de néons du bar de Rick dans *Casablanca*, où ne manquent même pas les sosies de Humphrey Bogart et Peter Lorre incarnant leurs personnages respectifs. Mais sa tâche de programmateur ne s'arrête pas là : c'est alors qu'intervient sa jeune et jolie compagne venue du monde réel pour l'aider à reprogrammer l'ordinateur.
Les scènes qui s'ensuivent ne manquent pas d'humour : ainsi, lorsqu'il regagne la salle des ordinateurs pour poursuivre sa mission de reprogrammation, il trouve qu'il fait très chaud. Le climat marocain perdure dans son imagination ! Il commence aussi à prendre goût au pouvoir qu'il détient sur l'ordinateur, et par conséquent sur le climat du monde. En expérimentant son nouveau pouvoir tout neuf, il modifie si bien les conditions climatiques qu'il se met à neiger à Hawaï pour la première fois au monde, et qu'une vague de chaleur s'abat sur le Groenland... Inutile de dire que les glaces du pôle se mettent à fondre, provoquant une élévation du niveau de la mer, un changement de temps sur l'ensemble du globe et une succesion de catastrophes. La jeune programmatrice entre de nouveau en contact avec lui et fait apparaître devant ses yeux un paysage de jungle luxuriante... d'où elle émerge vêtue en tout et pour tout de coquilles attachées avec des lianes, debout dans une coquille ouverte, dans une parodie d'une celèbre toile de je ne sais plus quel illustrateur de science-fiction et intitulée « La Naissance de Vénus ». Elle lui jette alors deux tablettes de pierre et lui déclame une suite de commandements qui commence ainsi : « Tu ne ficheras pas la pagaille dans les programmes de la Novacorp, Aram Fingal. Tu reviendras au monde réel et tu te grouilleras d'arranger tout ça ! »
Seulement, chaque fois que la jeune femme entre en fusion mentale avec lui, quelqu'un d'autre intervient dans la liaison pour s'efforcer de les supprimer tous les deux. De retour à la réalité, la jeune femme découvre que l'intrus n'est autre que l'un de ses supérieurs hiérarchiques. Au départ, c'est elle que Fingal soupçonne d'être à l'origine des périls qui le menacent toujours plus gravement, mais elle parvient à le convaincre de son innocence juste à temps pour qu'il accepte de réincarner son propre corps. A ce moment-là, leur antagonisme plein d'humour s'est changé en une relation amoureuse.
Les effets spéciaux sont réussis et ne manquent pas d'une certaine subtilité ; le graphisme des scènes d'« interface » au cours desquelles les personnages entrent en fusion mentale et des entrées et sorties de Fingal de l'ordinateur est soigné et assez fascinant. Les décors et les costumes sont bien conçus et le choix des couleurs témoigne d'un goût très sûr, même si, parfois, le monde imaginaire semble tout droit sorti d'une bande dessinée.
Ainsi donc Aram Fingal et sa nouvelle amie retrouvent le monde terne et ennuyeux des programmateurs... Mais pas tout à fait : sitôt qu'il a regagné la réalité, Fingal reprogramme l'ordinateur afin d'effacer toute trace de leur passage à tous deux, puis il leur redonne une nouvelle identité, à l'un comme à l'autre, les rebaptisants Rick Blaine et Else Lazlo... et ils achètent une boutique, juste en face des bureaux de la Novacorp, pour en faire une boîte de nuit appelée « The Place ». Une épilogue susceptible de satisfaire les plus exigeants !

Cathy Conrad

(Trad. : Dominique Haas)

LA GAZETTE DE L'ÉCRAN FANTASTIQUE

THE HORROR CONVENTION

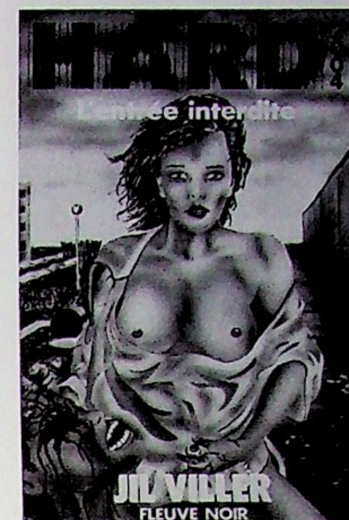
Ce week-end là, au Roosevelt, l'un des plus beaux hôtels de New York, Adam Malin et son association baptisée Création rendaient leur hommage annuel à l'épouvante, à l'horreur, au fantastique et à la science-fiction. L'Ecran Fantastique était évidemment de la fête, et c'est un compte-rendu des événements les plus marquants de ces deux journées que nous ferons ici pour nos lecteurs.
A onze heures, le samedi matin, la foule attend déjà, sagement alignée dans le hall de l'hôtel. La Convention doit avoir lieu sur deux niveaux : une salle de projection a été improvisée au rez-de-chaussée ; c'est là que seront montrés, tout au long du week-end, des films fantastiques comme « Le Tournage de *Day of the Dead* ». Une bourse a lieu dans la salle de bal de l'hôtel. On y trouve des tee-shirts et des posters en relief, ainsi que des affiches et des pressbooks des bandes originales de films, des livres rares, des masques de monstres et toute la panoplie du parfait petit amateur de films d'épouvante. Tom Savini et Dick Smith sont assis dans un coin, derrière une grande table sur laquelle s'entassent... gar Pœ par Jonathan Frid, le célèbre Barnabas Collins de *Dark Shadows*.
Depuis le moment de son arrivée, ce matin-là, tous les maquilleurs en herbe attendent l'occasion de pouvoir montrer leurs œuvres à Tom Savini, le maître de l'épouvante. Et voilà qu'il leur est offert en pâture, sur scène, à la merci de toutes les questions d'un public en délire. L'ovation ne semble pas être du goût de Savini, qui revient du Japon, souffre du décalage horaire et nous fait l'impression d'être plutôt grognon. « Les Japonnais m'ont demandé de faire un film pour eux », explique le Maître Savini. « Quelle est votre créature préférée ? » demande un spectateur. Savini descend de la scène et empoigne sa petite fille d'un an, assise sur les genoux de sa mère. « Voilà la créature dont je suis le plus fier ! » déclare-t-il en tendant le bras et en asseyant la petite fille sur la paume de sa main. Le public se met à hurler. Le bébé se met à pleurer et la femme de Savini prend le micro : « Tu lui fais peur ! » Réplique pleine d'ironie, s'il en fut.
Tom Savini révèle que sa carrière est en train de prendre un nouveau tournant. Il vient de terminer le dernier film de Chuck Norris, *Invasion U.S.A.*, et il a obtenu un rôle dans un film intitulé *The Ripper*, qui devrait sortir ce mois-ci en vidéo-cassettes : « Je joue le rôle de le reste, c'est bien moi ! »
Après *l'Exorciste*, la carrière de Linda Blair a mal tourné : on l'a vue dans pas mal de films de série B comme *Savage Street* et *Chained Heat*... « Il y a eu des réactions très négatives à ma scène déshabillée dans *Chained Heat*. Au départ, je n'étais pas censée me montrer nue, mais puisque les autres actrices le faisaient, je ne voyais pas pourquoi il ne faudrait pas que je fasse comme elles ; c'était injuste. Et voilà pourquoi, par respect pour les autres, on me voit nue dans la scène de la douche. »
Elle s'explique aussi sur *l'Exorciste part 2 — The Heretic*. « Croyez le ou non, le scénario est l'un des meilleurs que l'on m'ait donné à lire. C'est en cours de production que les choses ont mal tourné, et voilà pourquoi le résultat est si décevant. « Maintenant, je n'ai plus envie de faire de films d'horreur. On m'a proposé beaucoup d'argent pour tourner dans un *Exorciste 3*, et je n'ai pas encore dit non mais j'aimerais produire moi-même mes propres films, maintenant. Ma première production démarre en janvier. C'est un drame d'action, un thriller. »
La journée s'achève sur une présentation d'œuvres d'art par Arnold Gargiulo... qui pourrait bien être le dauphin de Tom Savini. Son nom devrait bientôt vous être familier.
La plupart des invités et participants se retrouveront le lendemain, pour la suite de cette convention d'Horreur. Mais nous laissons le reste à votre imagination cauchemardesque !

Laurent Bouzereau

« L'EXORCISTE » : le premier rôle de Linda Blair, invitée vedette de « The Horror Convention ».

CABOTAGE SUR LE FLEUVE (NOIR) par Jean-Pierre Andrevon

A tout seigneur toute horreur, nous commencerons ce tour de deux mois de Fleuve par les derniers *Gore* lus. Car cette série, au départ peu ragoûtante, a atteint désormais sa vitesse de croisière, avec des bouquins qui ne sont plus seulement un simple étalement de viscères. Si *La tronçonneuse de l'horreur* (Nick Blake) n'est qu'un bon suspense traditionnel (avec le double de texte, il aurait pu figurer dans la prestigieuse série « Paniques » des Presses de la Cité), par contre *Tu enfanteras dans la terreur*, de ... même violence archétypée dans les luttes entre flics de choc (Morris les appelle G.D.V., ou Gueules de Vaches) et les bandes de minables. Rien d'original donc, mais l'auteur sait y faire, pas de doute. Ses descritions sont convaincantes, sa psychologie est solide, et, en vieux routier de l'écriture, Morris sait aligner les scènes érotiques (pas trop racoleuses) et les bagarres. Voilà sans doute l'auteur idéal pour la série Hard 2004 (voir plus loin).
L'ange du désert, départ d'une autre série « Anticipation » (au moins la quinzième !), est signé d'un jeune auteur, Michel Pagel, dont c'est le quatrième ouvrage au Fleuve. Les premiers étaient médiocres (*Demain matin, au chant du tueur !*) ou carrément nuls (*Le Viet-Nâm au futur simple*). Celui-là est bon, c'est-à-dire que c'est un Fleuve standard, dont le modèle est *Mad Max*, puisqu'il se compose pour l'essentiel de bagarres entre motocyclistes, automobilistes et sédentaires, dans le désert qui a recouvert le monde. Mais c'est écrit correctement, et l'explication finale du changement de notre univers est astucieuse.
Le temple du Dieu Mazon, signé Alain Paris et J.-P. Fontana, est le deuxième tome des *Chroniques de la Lune Rouge*, cette histoire post-cataclysmique qui a pris naissance dans une Amérique retournée à l'ère glaciaire. *La marque des Antarcidès*, signé du seul Paris, est le premier volume d'une autre série, les *Chroniques d'Antracie*. Outre que l'on finit par tout mélanger, on peut se demander (avec admiration) comment fait Alain Paris pour mener à bien deux séries en collaboration, une tout seul, sans compter ses supenses genre *Impact* (Albin Michel). Une nature travailleuse, sans doute. N'empêche que le résultat est toujours satisfaisant, même si, nous préférons Paris seul : mieux que la suite de bagarres qui compose *Le temple*, on s'attache, dans *La marque*, à la destinée d'un prince dépossédé, lequel va reconquérir le pouvoir, aidé par un sombre magicien jouant un double-jeu. Un ouvrage solidement construit, sur le versant « historique » de l'héroïc fantasy.
Remparts des naufrageurs, signé Serge Brussolo, inaugure un nouveau cycle de cet auteur solitaire et incomparable, celui des *Ouragans*. Après le feu (*Le rire du lance-flamme*), voilà donc le vent. Un chemin comparable à celui du Ballard première manière ? Pour la thématique, sans doute, pour le traitement bien évidemment pas, puisqu'on sait que l'univers de Brussolo est basé sur la logique ...



... tons des couvertures hideuses, qui hélas ne dissuaderons pas les « amateurs », et terminons par un petit couplet moralisateur : était-il bien utile de produire une série qui fait (même indirectement) l'apologie du meurtre, de la violence, de la mutilation sexuelle ? Il est vrai que la direction du Fleuve Noir ne s'est pas posé ces questions. Elle ne s'en est posée qu'une seule : ça se vendra ou pas ? Et elle y a apporté sa réponse...
Suivez plutôt mon conseil, lisez la collection « Anticipation », et achetez vite au marché d'occasion tous les « Engrenage » et les « Littérature Policière » que vous n'avez pas achetés neufs !

Jean-Pierre Andrevon

DREADFUL PLEASURES, AN ANATOMY OF MODERN HORROR
James B. Twitchell
Oxford University Press

Une chose est sûre, au moins, c'est que Mr Twitchell est un bon docteur. Ses « Plaisirs horribles », puisque tel est le titre de son livre, sont une étude intellectuelle de l'horreur moderne. S'il y a un genre qui a trop souvent été exploité sous l'angle de la violence, c'est bien l'horreur, alors qu'au cinéma comme en littérature, ce devrait être une pure expression des formes de la peur humaine. *Dans une introduction fascinante, l'auteur souligne comment, aux temps préhistoriques, les hommes peignaient des monstres mangeurs de chair fraîche,*

quelle on peut trouver leurs livres : « *Bizarro* : et « *Do It Yourself* », deux portfolios sur le moyen de devenir un véritable artiste du maquillage des effets spéciaux et qu'ils sont prêts à dédicacer ceux éventuels acquéreurs. Tout est prêt pour les centaines d'amateurs désireux d'investir toutes leurs économies dans leurs créatures préférées.

Les portes s'ouvrent. Un coup de tampon sur la main, en guise de visa, et tout le monde peut désormais circuler librement de salle en salle. Et voilà que nous entendons un gamin demander à son copain : « Tu as déjà dépensé combien ?... »

Midi, dans la grande salle de danse : un écran immense a été tendu sur le devant de la scène. Pendant tout le week-end, acteurs, virtuoses du maquillage, producteurs et autres répondront aux réponses d'un public avide de tout savoir sur ce qui les attend à l'écran dans les semaines et les mois à venir. La première prestation sera celle de Gary Herz de la New Line Cinéma, les producteurs des *Griffes de la nuit*. Puis l'obscurité se fait, et Gary commente une sélection de diapositives particulièrement astucieuse.

La New Line annonce ses futurs projets, dont *Critters*,en fin de tournage : un thriller dramatique, mi-épouvante, mi-science-fiction, avec Dee Wallace (*Cujo* et *E.T.*), qui met en scène une famille de paysans aux prises avec des extra-terrestres dont la grande idée est de revêtir une apparence humaine pour mieux abuser les êtres humains.

La présentation du dernier-né de la firme déclenche une ovation du public ; il s'agissait de la suite de *Nightmare on Elm Street : Freddy's Revenge*. Si vous avez eu peur à la vision du premier, permettez-nous de vous dire qu'il vaut mieux s'abstenir d'aller voir le second... L'histoire se déroule cinq ans plus tard ; une autre famille s'installe dans la fameuse maison de Elm Street. Le héros est cette fois un jeune garçon qui apprend peu à peu de ses camarades de classe ce qui s'est passé dans sa maison, quelques années auparavant. Il ne tarde pas à faire d'horribles cauchemars au cours desquels il fait la connaissance du seul, de l'unique Freddy Krueger ! Nous ne vous en dirons pas d'avantage (voir preview dans ce numéro) qu'il vous suffise de savoir que les métamorphoses de *Nightmare on Elm Street 2* sont stupéfiantes et qu'après avoir vu la fin du film et le combat qu'elle met en scène, vous ne pourrez plus jamais vous approcher d'une piscine... Le film aurait été amputé de trente-deux minutes, mais Gary nous assure que seules des scènes d'exposition en ont été coupées. Les fanatiques de *Elm Street* ne vont pas être déçus...

Une heure de l'après-midi. Nouvelles previews : les prochans films de la 21st Century, une compagnie de production indépendante spécialisée dans les films d'horreur à petit budget. Jamais l'expression : « en avoir pour son argent » ne s'est trouvée aussi justifiée...

Se succèdent ensuite un jeu basé sur les films d'horreur, une vente aux enchères et une conférence sur deux contes d'Ed-l'éventreur, mais on ne voit mon visage qu'à la fin du film. Je regrette, mais si vous voulez voir ma figure, il faudra que vous subissiez tout le film jusqu'au bout ! »

Tom Savini a encore beaucoup de projets de maquillages, mais il a l'intention de se consacrer de plus en plus à la réalisation : « Après, je pourrai peut-être choisir moi-même la distribution de mes films, et engager des acteurs comme... moi, par exemple ! »

Tom Savini vient de mettre en scène pour Laurel Entertainement un épisode de la série télévisée *Tales From the Dark Side*, produit par George Romero. Cet épisode, intitulé *Halloween Candy*, devrait être programmé la nuit de Halloween. La qualité de la série est sujette à caution, mais comme le dit si bien Savini : « Plus il y aura d'épisodes, plus il y aura de chances pour qu'il y en ait de bons. »

Interrogé sur la série *Vendredi 13*, Savini répond qu'il en est «sursaturé. On dirait qu'ils ne se donnent même plus la peine d'écrire un scénario. Mon rêve ce serait de mettre en scène un « Vendredi 13 — Chapitre 13 ». Ce serait une comédie horrifique qui mettrait un point final à la série. Puis il cite une anecdote sur le tournage de *Day of the Dead* : « Il y a eu un moment très drôle quand nous avons fini de maquiller l'acteur qui était allongé sur la table. Nous y avions passé trois heures quand il a dit : « Hé, les gars, il faut que j'aille aux toilettes. Je ne peux pas me retenir ! » J'ai cru que j'allais le tuer. Il a fallu s'y mettre à sept pour l'emmener aux toilettes ! »

Il nous révèle également qu'il se pourrait qu'il réalise prochainement une *Amazing Story* pour Steven Spielberg : « J'ai trois projets à court terme. »

Derrière nous, une mère exprime le désir d'emmener son fils. « Pas avant d'avoir vu Linda Blair ! » répond le gamin, les bras chargés de jouets, parmi lesquels un masque de Godzilla.

A 17 heures, c'est l'hystérie : Linda Blair, qui a maintenant 26 ans, monte sur scène et cinq bonnes minutes passent avant qu'elle puisse ouvrir la bouche. La plupart des questions portent sur sa vie sentimentale, ses goûts en matière d'habillement et sa passion pour les chevaux. Dissimulant un embarras compréhensible, c'est avec beaucoup d'astuce et de gentillesse qu'elle répond à toutes les questions. Le débat porte bientôt sur son rôle dans *L'Exorciste* : « C'était fascinant de travailler avec des gens comme Bill Friedkin et Dick Smith. Dick a vraiment fait tout ce qu'il pouvait pour me faciliter la tâche ; les séquences de maquillage étaient très longues et il m'a beaucoup aidé à supporter les scènes les plus difficiles. A la sortie du film, j'ai été très malheureuse : les journalistes ont raconté que j'avais été doublée et que ce n'était pas moi qui avais tourné les scènes d'horreur, ce qui est rigoureusement faux. J'ai tout fait moi-même. C'est ma voix que l'on entend lorsque je suis possédée ; elle a seulement été modifiée par des moyens électroniques. On ne m'a doublée que pour une scène, celle où je vomis sur le prêtre, mais pour

Thomas Altman, qui décrit en long et en large les tourments et psychoses d'une femme enceinte sur qui pèse une menace mystérieuse, s'avère tout à fait excellent. Et plutôt pudique, ce qui est une bonne surprise. Il paraîtrait pourtant que les ventes de *Gore* ne donnent pas les résultats espérés... Il serait dommage que le public amateur d'épouvante boude cette collection sur la mauvaise impression des premiers titres. Persévérez, goromaniaques et gorophiles !



Roulette russe, signé Darigjana, est sans nul doute l'« Anticipation » de ce double mois. Passons sur le pseudonyme et la soi-disant traduction du russe : la préface, signée Patrick Mosconi, dévoile le véritable auteur de ce qui n'est pas un pastiche, mais plutôt un à-la-manière-de, très adroitement fait. Il y est question du lancement d'un Saliout 2000, de la succession du vieillard au Pouvoir par un Secrétaire Général du Parti plus jeune, et (c'est là la partie SF de l'ouvrage), des attentats psychiques qu'il subit. Pas un pastiche, avons-nous dit, car le roman est d'abord un suspense très vivant et très bien écrit. Plutôt un récit qui fait le pont entre un Strougatski et un best-seller du genre *Gorki-Park* : de la vraie couleur locale dans le détail (un peu trop, même, et c'est là où l'origine occidentale du roman montre le bout de l'oreille), et une vision critique des modes de vie politiques en U.R.S.S.

L'Artillerie lourde

Pour une dent toute la gueule est le premier tome d'une trilogie signée G. Morris, qui ressemble comme une sœur à celle de *L'apocalypse* : même décor d'un proche futur déglingué et fascinant, de l'absurde, obtenue par un fabuleux esprit de tiroirs (ou d'escalier). Ici, une planète « qui respire » (par ses bouches de volcans), et sur laquelle il faut s'arrimer pour ne pas s'envoler...

S'arrimer en se faisant grossir, ou en portant des harnais de plomb, ou en circulant à l'intérieur des carapaces de tortues géantes — à moins que l'on ne s'enferme dans des moules, géantes aussi, avec le risque d'être dissout dans leurs sucs gastriques. S'ajoute à ce thème celui du tatouage, ici fait à l'encre sympathique, et dévoilant aux tatoués leur destin pour peu qu'ils se mettent au soleil tropical de la planète des vents, qui « révèle » photosynthétiquement les prophéties invisibles. De quoi vous mettre l'eau à la bouche...

Hard Gore

L'innovation fluviale de ce mois est la parution d'une nouvelle collection (qui remplace d'un seul jet « Engrenage », « Engrenage International » et « Littérature Policière », lesquelles disparaissent d'un seul coup pour non-rentabilité !) : *Hard 2004*. Cette nouvelle série, « proposée et présentée par Michel Cousin », est décrite par Patrick Siry comme devant « *prendre pour cible l'érotisme mais également l'action, la violence et l'anticipation dans le futur immédiat* ». Beau programme, certes, mais que trouve-t-on à l'arrivée ? Des romans d'action, sûrement, et il y en a, des romans d'anticipation à court terme, oui (tous peuvent en gros se passer en 2004, avec pénurie d'essence, « *taux de chômage proche de cinquante pour cent de la population active* », et retour du « monde libre » vers le Moyen Âge — comme il est écrit tout de go dans *La fille aux diams*), des romans où le sexe est la Une, et la violence aussi.

Est-ce vraiment original ? A part le fait de vouloir tracer un cadre à priori à toute une collection — bien évidemment non. Car le résultat est du polar standard, avec un peu moins de sexe que dans un Paul Kenny moyen, un peu moins de violence que dans un produit De Villiers. Le danger est plutôt la manière dont ce hard et ce gore vont se mêler : ici, c'est explicite, c'est bel et bien le viol sur toutes ses gammes qui est en première ligne (un viol « unisexe »). Et que peut-on dire d'une « littérature » qui exalte le viol, le détaille, y revient sans cesse !

A ce niveau, il est évidemment inutile de faire le tri entre les quatre ouvrages qui forment la première et massive livraison de *Hard 2004* : essayons cependant. Si *La grande noce* (Stephan Guillem) est le plus anodin côté sex and blood, si les deux romans signés Gérard Morand (Michel Cousin lui-même ?), *La fille aux diams* et *Hard-express* tiennent le juste milieu (mais avec une écriture reconnaissons-le efficace), par contre *L'entrée interdite* (Jil Viller), qui est le plus SF (puisqu'on y parque les improductifs dans une « Cité des inutiles ») est aussi le plus atroce, puisqu'on y énucle et castre joyeusement, entre autres. Ajou-acharnés à devaster leur territoire. L'horreur, ainsi qu'il l'explique dans son livre, est, contrairement à la terreur, une sensation toute intérieure. Au dix-neuvième siècle, le terme « horreur » désigne un état intermédiaire entre les frissons et la fièvre, tandis que dans le vocabulaire nautique, ce mot est synonyme de *vagues !*

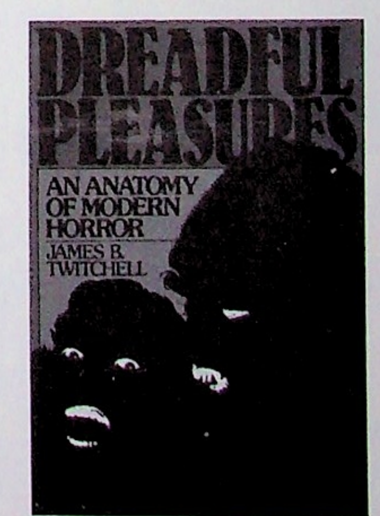
La terrreur vient avant l'horreur, qui mène ensuite progressivement au dégoût. Dans le domaine artistique, l'horreur représente une évasion, un moyen d'échapper à une tension intérieure. A notre avis, c'est aussi une façon de voir clair en soi : quand on est frappé d'horreur, on est soi-même et donc sincère et honnête.

Twitchell a fort intelligemment divisé son livre en plusieurs chapitres qui passent en revue et analysent des mythes comme Dracula, Frankenstein, le Dr Jekyll et Mr Hyde, le Loup-garou, etc., en faisant appel à de nombreux exemples empruntés aux films, aux livres et aux illustrations qui ont joué un rôle crucial dans l'évolution du genre.

S'il nous a paru important de distinguer cet ouvrage, c'est en outre parce qu'il plaide en faveur d'un genre trop souvent méprisé, non sans raisons, parfois, les réalisateurs ayant une fâcheuse tendance à négliger l'horreur pour s'attacher uniquement à susciter la répugnance chez le spectateur. Mais les excès que l'on constate dans les films d'horreur n'épargnent ni le drame, ni la comédie... Or on ne saurait négliger l'importance de l'horreur dans l'art, ne serait-ce que parce qu'elle ne fait appel à aucun travestissement. Si bien des gens refusent l'horreur en tant qu'art, c'est qu'ils refusent le fait que l'on peut être manipulé et terrifié.

L'horreur nous aide à faire face, à affronter la réalité. C'est une autre façon de dire : « Visiteurs de la nuit, préparez-vous à affronter la lumière ! »

Laurent Bouzereau



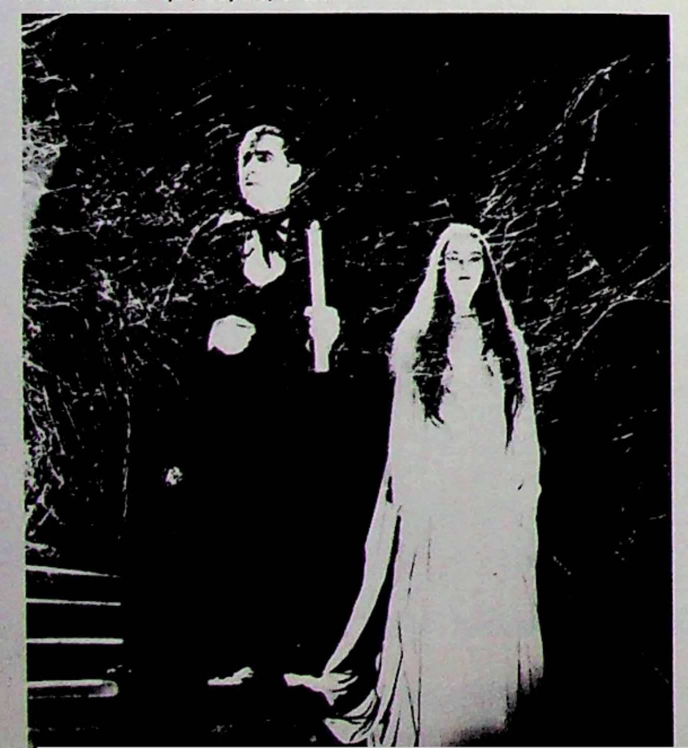
MONSTRES À LA UNE

LE CINÉMA « FANTASTIQUE » ET SES MYTHOLOGIES. 1895-1970

Gérard Lenne, Henri Veyrier

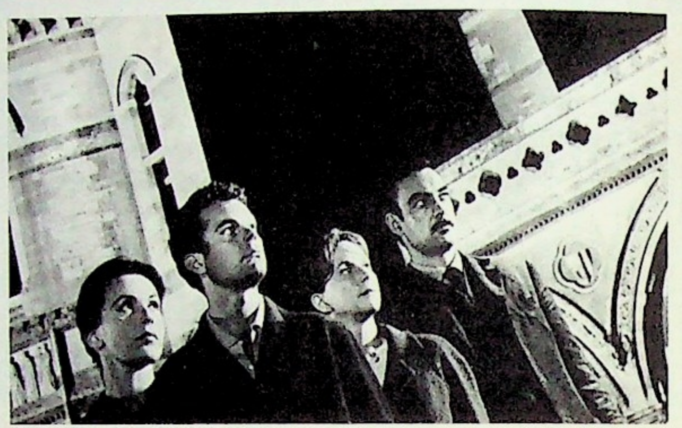
Paru à une époque où le fantastique commençait à peine à sortir du ghetto dans lequel il était confiné, le livre de Gérard Lenne considéré comme exemplaire quant à son approche du genre et depuis, introuvable, est désormais à nouveau disponible. Plutôt que de le rééditer sous sa forme première, l'auteur, se livrant à une auto-critique, a eu l'heureuse idée de revoir son texte en lui apportant par un système de notes figurant en marge, des commentaires personnels, voire certaines corrections. A cela, s'ajoute un texte qui ne figurait pas dans la première édition et qui retrace brièvement le passage qui s'est opéré depuis 1970 d'un cinéma quasi marginal relevant « du bricolage de sympathiques maniaques » à un cinéma qui atteint « les sommets du box-office ». En fin de volume, le lecteur trouvera également quelques indications bibliographiques complétées par un texte sur la presse spécialisée précédemment publiée dans une autre revue.

L'ouvrage tel qu'il se présente désormais reste encore aujourd'hui un modèle quant à la façon dont le fantastique est abordé. Partant de l'idée toute simple que le cinéma, situé au carrefour de l'Imagination et de la Réalité est par essence fantastique et une fois admis ce principe, Lenne en arrive à délimiter le genre par une définition qui, depuis, a été maintes fois reprise. « Le fantastique, c'est l'intrusion de l'anormalité dans la normalité ». Dès lors, il procède à une démonstration rigoureuse où sont analysés, un par un, la plupart des grands mythes fantastiques qui, pour lui, font constamment appel aux sources, littéraires ou autres et aux thèmes à partir desquels ils sont édifiés. Les composantes thématiques qui en découlent sont au nombre de cinq : le Mal, le gigantisme, l'anthropomorphisme, les altérations du corps humain, le double. Viennent ensuite des chapitres consacrés à des thèmes aussi célèbres que Dracula et le vampirisme, Frankenstein, la science-fiction et même le merveilleux qui ne fait pas partie du fantastique, et qui en est même la négation. C'est dire si l'ouvrage de Gérard Lenne est complet et en tout point remarquable. Et si depuis sa parution en 1970, la plupart des thèmes qu'il aborde, ont été maintes fois traités par ailleurs, les analyses qui nous sont proposées ici, restent très certainement parmi les plus pertinentes et les plus judicieuses. L'auteur peut se vanter d'avoir donné au cinéma fantastique un mode d'analyse rigoureux à la démonstration sans faille. Ajoutons enfin pour terminer que le travail remarquable de mise en page met particulièrement en valeur le rapport texte-image. ■



ROBERT WISE

Daniel Grivel et Roland Lacourbe, Edilig

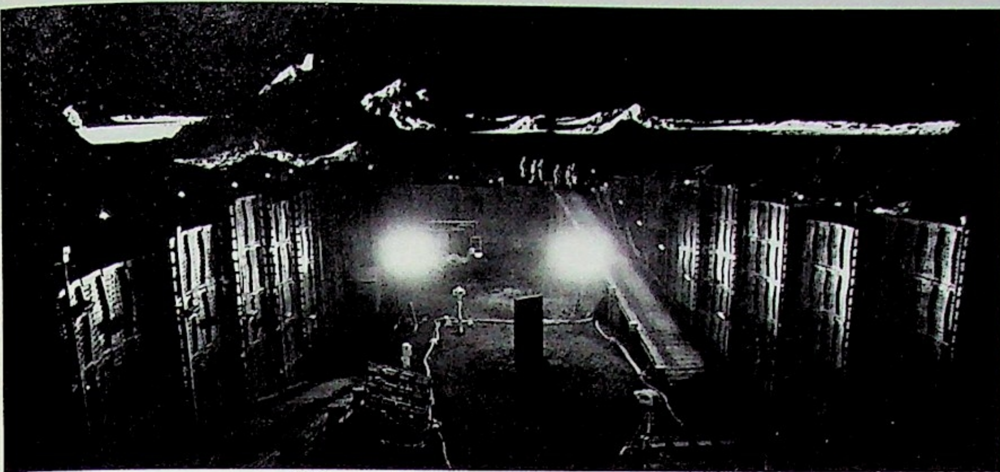


Ci-dessus : « La maison du diable », un classique du genre signé Robert Wise.
Ci-dessous : Bela Lugosi et Carol Borland dans « La marque du vampire » de Tob Browning.

Pour son onzième titre, la collection « Filmo » d'Edilig fait peau neuve. C'est en effet sous une couverture rénovée accentuant les contrastes du noir et du blanc que se présente donc ce livre consacré à Robert Wise. Le contenu, pour sa part, reste fidèle aux précédents ouvrages de la collection où se succèdent biographie du réalisateur, analyse de son œuvre, filmographie et bibliographie.

Comme le notent très justement Danièle Grivel et Roland Lacourbe, Robert Wise « fait partie de cette catégorie infortunée d'auteurs dont les films, par leur célébrité, ont occulté la personnalité de leur créateur ». Ainsi, *West Side Story*, *La mélodie du bonheur* ou encore *Nous avons gagné ce soir*, sont-ils plus célèbres que leur réalisateur. Si Wise a abordé la plupart des genres traditionnels du cinéma américain, c'est avec une belle fidélité qu'il a servi le fantastique et la science-fiction : huit films en trente-six ans d'une carrière qui débute avec *La malédiction des hommes-chats* qu'il ne fait que co-signer et qui s'achève, provisoirement, peut-être avec le premier volet de *Star Trek*. Son bilan se révèle particulièrement positif, Wise étant l'auteur d'au moins deux chefs-d'œuvre qui figurent également au nombre de ses films préférés : d'une part, *Le jour où la terre s'arrêta*, « l'un des trois films de science-fiction adultes tournés avant la bombe *2001* de Kubrick. Le premier extra-terrestre non belliqueux trente ans avant *E.T.* » et d'autre part, *La maison du diable*, « le film le plus terrifiant de l'histoire du cinéma ». A celà, il faut encore ajouter *Le mystère Andromède*, adaptation particulièrement réussie d'un roman de Michael Crichton, *Game of Death*, un remake des *Chasses du comte Zaroff* et *Récupérateur de cadavres* enfin, où, grâce à Val Lewton, il put diriger Boris Karloff et Bela Lugosi. C'est en effet grâce à Lewton que Wise put faire son apprentissage de la mise en scène. Ce producteur avait pour principe de « suggérer plutôt que montrer ». Robert Wise qui considère Val Lewton comme l'homme qui l'a le plus influencé saura particulièrement mettre en application ce principe tout au long de sa carrière et notamment dans les deux chefs-d'œuvre mentionnés précédemment.

Ce livre a donc pour mérite essentiel de donner sa vraie place à un réalisateur, trop souvent méprisé par la critique qui l'a, le plus fréquemment considéré avec condescendance comme un bon technicien et pour qui, le succès commercial et les récompenses (les films de Wise totalisent 17 Oscars) ont toujours été suspects. De film en film, le lecteur découvre l'intérêt du cinéma de Robert Wise, un « travailleur acharné et persévérant » dont l'« obsession est de captiver ou de séduire ». Le sérieux avec lequel le réalisateur aborde chaque nouveau film est particulièrement bien mis en valeur ainsi que l'originalité de son écriture faite d'une extraordinaire économie de moyens. Plus originale qu'on a bien voulu le dire, l'œuvre de Wise justifie amplement cette étude, la première à lui être consacrée en français. Mais signalons toutefois aux auteurs, l'existence d'une analyse de son œuvre dans le second volume d'« American directors », curieusement absente de la bibliographie. ■



« 2001 », ou l'avènement de la science-fiction adulte...

CINÉMAS DE SCIENCE-FICTION

Yves Aumont et Thierry Saurat, L'Atalante

Malgré le déferlement de films de science-fiction, l'édition française est encore bien pauvre en livres consacrés au sujet. Sauf oubli de ma part, les seuls instruments de références dont dispose le cinéphile sont toujours « La science-fiction au cinéma » et « Demain, la science-fiction », le numéro spécial de « Cinéma d'aujourd'hui », tous deux parus, il y a une bonne dizaine d'années.

Le livre d'Yves Aumont et Thierry Saurat, deux amateurs dont les connaissances ne sont jamais prises en défaut, arrive donc fort à propos et il est à souhaiter qu'il trouve un écho favorable auprès du public. En un peu moins de 200 pages, se trouvent en effet rassemblées tout à la fois une histoire, une approche thématique, une étude pays par pays de la science-fiction cinématographique. Ce vaste panorama est complété par des incursions vers la littérature, la bande dessinée et la télévision dans leurs rapports avec le cinéma et par des chapitres consacrés aux effets spéciaux et à ses principaux créateurs (50 exactement répertoriés dans un dictionnaire très pratique), et une filmographie. On sent certes parfois que l'ambition du projet contraint les auteurs à se limiter dans leurs analyses, en particulier dans le chapitre « Au-delà des étoiles », mais l'essentiel s'y trouve.

Cette synthèse devrait donc combler de même façon le profane désireux de s'initier à la connaissance du genre ainsi que le cinéphile averti toujours à l'affût d'ouvrages de ce type. C'est un travail qui vaut avant tout pour son sérieux dans lequel une iconographie particulièrement riche, malheureusement limitée au noir et blanc, sort pour une fois des sentiers battus. ■

Jean-Pierre PITON

SUPERBOORMAN

Deux livres et une rétrospective

Le succès mondial de *La forêt d'émeraude*, des débats à la Cinémathèque, des rétrospectives dans les ciné-clubs, deux livres qui parlent de lui : soudain John Boorman devient à la mode, paradoxe évident pour un homme qui n'aime ni les chats ni la foule, bien qu'il en sache apprécier la chaleur avec courtoisie, et parfois même émotion.

L'artisan principal de la réputation de Boorman en France est Michel Ciment, pilier émérite de notre confrère « Positif ». Il manie avec pertinence l'art difficile du critique ; capable à la fois de mettre admirablement en valeur son sujet dans les interviews et de s'effacer derrière son interlocuteur, il sait aussi prendre du recul, mettre les choses à leur place et leur dessiner un cadre socioculturel, faire partager le regard lucide qu'il porte sur une œuvre, et en même temps l'admiration, voire l'enthousiasme qu'il éprouve. Nul mieux que lui ne pouvait faire connaître **Boorman, visionnaire en son temps** (Calmann-Lévy). C'est une occasion d'observer comment la critique jette un pont entre l'auteur et le public, en fournissant au second une image du premier où celui-ci se mire, se retrouve. De découvre ou se retrouve. De John Boorman, personnage insaisissable et multiple, qui affirme lui-même se trouver beaucoup moins évolué comme homme que comme artiste ou « médium », Michel Ciment trace un portrait qui renforce les lignes stables et les certitudes, soutenant Boorman dans son labeur créatif. L'ouvrage, d'une présentation particulièrement soignée et attractive, regroupe la plupart des interviews parues dans « Positif », depuis *Catch us if you can*, premier long métrage du Maître, jusqu'aux récentes explications de Boorman sur ses visions amazoniennes. Abondant en photographies, filmographies, fiches et témoignages, il est impossible de faire plus complet ou plus superbe que ce livre. La bible du boormanien averti !

Le second livre appartient à un genre tout différent, voire opposé, puisqu'il a pour nature d'être totalement subjectif. **Money into Light**, Boorman par Boorman : comment transformer en lumière et en couleurs les chèques héroïquement arrachés aux producteurs et distributeurs (et, on le voit, comment retransformer les chères bobines en espèces sonnantes). Paru en anglais chez Faber and Faber, mais disponible à Paris dans les librairies spécialisées, cet « Agenda de la Forêt d'Emeraude », même avec ses photos en noir et blanc, représente un témoignage irremplaçable sur le cinéma : comment un être humain se transforme en obsédé monomaniaque, puis en titan quand pour satisfaire à sa vision intérieure il réalise un film, s'embarquant dans une aventure époustouflante où toutes les proportions s'inversent, où les trucages ressemblent aux travaux d'Hercule, où l'on réussit quand on croit avoir tout raté, où l'argent et le talent se mènent une lutte à mort avant de s'épouser, et où l'on se demande toujours lequel va gagner. Tout cela livré bouillant et frisonnant, dans un style très littéraire, parfois précieux, parfois brutal : n'oublions pas qu'ancien critique lui-même, ex-journaliste, John Boorman a gardé l'œil-témoin sans cesser d'acquérir des vues de moraliste, de philosophe et de psychiatre. Il a les excès très britanniques de l'homme apparemment tranquille, les finesses de vocabulaire de quelqu'un qui a tout lu, depuis les vieux textes celtes jusqu'aux manuels de mécanique quantique. Son livre passe du gothique flamboyant à un humour dévastateur en empruntant des passages d'une poésie très pure et juste suggérée. Il règle de furieux comptes avec *l'establishment* et l'*intelligentsia* hollywodiennes. Boorman raconte tout sur les coulisses d'un film, n'hésitant pas à évoquer les dessous pas très jolis, les marchandages désespérants, les retournements de situation et d'affection (en citant tous les noms !), mais aussi les moments d'émotion ou d'épuisement qui soudent une équipe menée tambour-battant jusqu'au bout d'elle-même et de ses capacités créatives. Il y a chez Boorman une sorte d'audace intempestive dont on se demande toujours si c'est de l'insolence pure — dûe à l'agacement d'être constamment dérangé de son flot de visions intérieures — ou bien un merveilleux reste d'innocence enfantine. Les deux sans doute. Bien que son but ne soit guère que de raconter sans cachotteries la genèse d'un film, **Money into Light** aborde à chaud, à vif, un sujet inhabituel : ce qui fait qu'un individu surdoué a du génie, et comment il essaie de s'en débarrasser en le coulant dans une œuvre. Et malgré cela, l'auteur restera pour vous, comme il le désire d'ailleurs, un inconnu.

Ces deux témoins boormaniens — Ciment et Boorman, l'un le biographe de l'autre — se sont retrouvés à Pontarlier où le Ciné-Club pratiquement démuni de subventions réussit à déranger un Elia Kazan ou un Ettore Scola pour leur faire patronner des rétrospectives de leurs œuvres. C'était une occasion unique, autour du 11 novembre, de revoir tous les films de Boorman, d'en saisir la progression, la cohérence, la diversité, le lyrisme apparent et la rigueur dans la recherche de l'analogie, dans l'appréhension des formes du futur aussi. Plus une place même debout dans le théâtre, une atmosphère de chaleur et de sérieux, et des questions de « fans » souvent plus intéressantes que celles des journalistes. « C'est stimulant ! » disait Boorman, avec son regard fervenche et son sourire exquis. Mais déjà, le lendemain, dans le TGV, rentrant vers Paris, il avait l'air inabordable d'un homme qui n'en peut plus de parler ou d'écouter et se précipite dans sa maison irlandaise en face la ferme à truites pour écrire le scénario d'un prochain film « top secret ».... ■

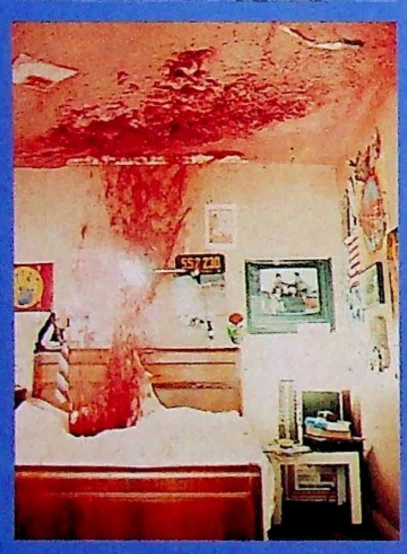
Tchalaï UNGER

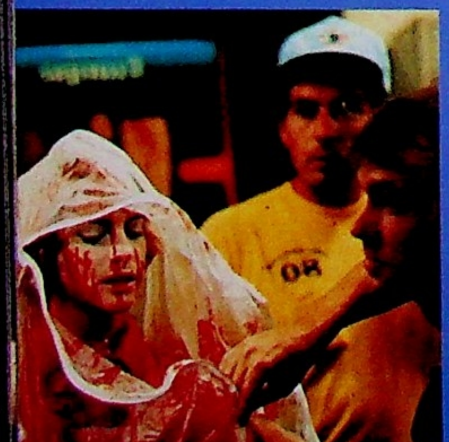


John Boorman sur le tournage de « Excalibur ».









Concours « Les griffes de la nuit »

L'Écran Fantastique et CBS/Fox seront heureux d'offrir aux 5 plus malins et plus rapides d'entre vous 5 cassettes du film objet de notre concours : *Les griffes de la nuit*. Il vous suffit pour cela de répondre très vite (sur carte postale uniquement) à : Concours l'Écran Fantastique, 69, rue de la Tombe-Issoire, 75014 Paris.

1) Juste avant **Les griffes de la nuit**, Wes Craven avait réalisé un télé-film fantastique : quel en est le titre ?
2) Jim Doyle, responsable des effets mécaniques, a travaillé sur un film de Larry Cohen : lequel ?
3) En quelle année Wes Craven a-t-il rédigé le script de son film ?
4) Quelle mesure de défense la mère de Nancy prend-t-elle pour la protéger ?
5) De quel film sont issus les extraits des images défilant sur le poste TV de Nancy ?

VIDEO SHOW

Une rubrique de Cathy Karani



Notre favori : LES GRIFFES DE LA NUIT

(A Nightmare On Elm Street) U.S.A. 1984. **Interprétation** : John Saxon, Ronee Blakley, Heather Langenkamp. **Réalisation** : Wes Craven. **Durée** : 1 h 31. **Distribution** : CBS/Fox.

SUJET : « Sujette à d'effroyables cauchemars qui hantent chacune de ses nuits, une jeune fille en révèle le contenu à quelques-uns de ses amis, pour s'apercevoir avec angoisse que plusieurs d'entre eux ont vécu la même expérience. Alors qu'ils sont réunis un soir, leur cauchemar va envahir la réalité... »

CRITIQUE : Aussi insolite et propice au débat que le paradoxe temporel avec lequel on pourrait envisager divers parallèles, le monde des rêves demeure pour l'homme du 20e siècle une énigme toujours entière, susceptible d'étailler tous les délires de son imagination. Adoptant l'hypothèse, scientifiquement soulevée, selon laquelle le rêve pourrait avoir des imputations directes sur notre réalité quotidienne, le cinéma nous a récemment offert trois œuvres passionnantes avec **Dreamscape, La compagnie des loups**, et bien sûr **Les griffes de la nuit**. Réalisé par Wes Craven (**Last House on the Left, Hills Have Eyes**), **Nightmare** mêle avec une habileté diabolique l'intelligence d'un scénario qui se joue totalement de notre logique et le goût de son auteur pour un visuel horrifique soutenu par des effets spéciaux au-delà de toute critique. Plus qu'une construction forgée par les bribes de notre quotidien, le rêve selon Craven n'est autre qu'une réalité tangible suspendue dans les limbes du temps et à laquelle notre énergie va donner corps et vie au point qu'elle aboutisse à nous détruire. Ainsi progressivement nourri et fortifié par notre subconscient, Fred Krueger va-t-il échapper au royaume des morts où l'avait relégué sa folie meurtrière pour pénétrer à nouveau et de manière plus insidieuse notre dimension où il pourra en toute impunité poursuivre son œuvre dévastatrice.

La force du film réside entièrement dans une parfaite ambiguïté qui ne permet à nul moment (la séquence finale est à cet égard exemplaire) de déceler la réalité du cauchemar avec lesquels **Nightmare on Elm Street** jongle constamment et avec une maîtrise si absolue que le spectateur manipulé, haletant, terrifié, ne s'en lasse ni ne s'en détache. À travers le personnage du démoniaque Krueger, dont l'apparition est à elle seule digne du plus effroyable cauchemar, le Mal, libérateur de la terreur qu'il inspire, semble irrémédiablement voué à vaincre la pureté et le Bien, symbolisés par ces adolescents dont la peur qu'ils éprouvent face à lui, confère à Krueger sa meilleure arme : la clef de cette porte tenue qui sépare le monde du rêve de celui du réel.

Déroutant et fascinant par son thème autant que par son traitement, **Les griffes de la nuit**, en prime d'une passionnante extrapolation sur le sujet qu'il exploite, nous offre quelques moments d'horreur exemplaire, où le contenu visuel (la mort de Nancy, de Nick, la traque de Nancy) atteint une dimension horrifique à la limite du supportable. Une magistrale invitation dans l'univers de nos cauchemars... Copie et duplication parfaites.

VIDEO SHOW

LES FÉERIQUES

(Faerie Tale Theatre) U.S.A. 1985. **Interprétation :** Christopher Reeve, Elizabeth Mc Govern, James Coburn. **Réalisation :** Jeremy Kagan, Peter Medak. **Durée :** Environ 1 h par épisode. **Distribution :** CBS/Fox.

SUJET : « La beauté, le romantisme, la terreur et la magie des contes et légendes les plus célèbres, qui bercèrent notre enfance et continuent de nous charmer... »

CRITIQUE : Sous le titre évocateur des *Féeriques*, CBS/Fox vient d'ouvrir une nouvelle collection vidéo qui ne manquera certes pas de faire les délices des jeunes vidéophiles tout en suscitant l'intérêt des plus grands. Produits par Shelley Duvall *(Shining)*, les nombreux films qui composent cette série ont été spécifiquement conçus pour la vidéo et bénéficient de la contribution d'une multitude de talents, tant au niveau des réalisateurs (Nicholas Meyer, Ivan Passer, Francis Ford Coppola) que des comédiens (Jeff Bridges, Liza Minelli, Carrie Fischer, Mike Jagger, Malcolm Mc Dowell et bien d'autres encore). Ces noms illustres figurent d'ores et déjà au générique des 26 films existants, dont ceux que nous avons pu découvrir à l'occasion de ces fêtes de Noël. *Pinocchio, Blanche-Neige et les Sept nains*, et *La belle au bois dormant* sont les trois titres qui amorcent cette collection en France et nous permettent de retrouver ces célèbres contes revus et corrigés pour les besoins de l'époque et du support vidéo. On découvre ainsi un Pinocchio non plus enfant mais adolescent et une Blanche-Neige accompagnée de 7 véritables nains luttant pour la faire échapper aux cruels méfaits d'une reine à laquelle Vanessa Redgrave prête son talent et son visage, se mirant dans un miroir magique ayant les traits de Vincent Price ! Quant à la Belle au Bois Dormant, transposée aux fins fonds d'un pays slave, elle devra son réveil au noble Christopher Reeve interprétant avec humour un double rôle des plus savoureux. On pourra certainement être heurté par les quelques libertés prises avec les textes originaux au niveau de leur esprit-même ou de la nature de leur interprétation, tout comme l'on pourra dénigrer la limitation déterminée par le tournage vidéo, mais l'on n'en éprouvera pas moins un plaisir évident à retrouver sur son petit écran quelques figures de proue du cinéma international dans les rôles parfaitement insolites. Copie et duplication excellentes.



SAMSON ET DALILA

U.S.A. 1949. **Interprétation :** Victor Mature, Hedy Lamarr, Georges Sanders. **Réalisation :** Cecil B. DeMille. **Durée :** 2 h. **Distribution :** CIC/3M.

SUJET : « Extraite de la Bible, l'histoire du berger danite Samson que sa force colossale destinait à sauver les siens du joug des Philistins avant qu'il ne succombe aux charmes de la redoutable Dalila, qui, ayant réduit sa force à néant, fera de lui un esclave aveugle... »

CRITIQUE : Réalisé par le géant américain Cecil B. DeMille qui flirta de longues années durant avec les super-productions dont bon nombre mettaient en rivalité Dieu et l'amour, *Samson et Dalila* apparaît comme l'un des films-phares de ce genre grandiose et spectaculaire aujourd'hui tombé en désuétude. Ampleur de la mise en scène, superbes décors, exacerbation des passions, beauté et conviction des comédiens sont les atouts de cette fresque biblique aux effets ravageurs. Certaines séquences demeurent étonnantes et conservent tout leur impact. Ainsi le titanesque combat de Samson face au lion qu'il affronte à mains nues ou la terrible destruction finale du temple s'écroulant sur la foule. Nul doute que les amateurs du genre depuis longtemps lésés trouveront là matière à satisfaire pleinement leur passion, d'autant que la copie et que la duplication s'avèrent parfaites.

MASSACRE DANS LE TRAIN FANTÔME

(Funhouse) U.S.A. 1981. **Interprétation :** Elizabeth Berridge, Cooper Huckabee, Miles Chapin. **Réalisation :** Tobe Hooper. **Durée :** 1 h30. **Distribution :** CIC/3M.

SUJET : « À l'insu de leurs parents, deux couples d'adolescents se rendent à la fête foraine dressée

LES DÉMONS DU MAÏS

(Children of the Corn) U.S.A. 1984. **Interprétation :** Peter Horton, Linda Hamilton. **Réalisation :** Fritz Kiersch. **Durée :** 1 h 28. **Distribution :** Thorn Emi.

SUJET : « Un jeune couple conduisant sur une route de campagne isolée croit avoir tué un enfant après l'avoir accidentellement renversé, mais ils découvrent rapidement que celui-ci avait été égorgé avant d'être jeté sur la route. Soucieux d'en référer aux autorités, ils vont aboutir dans le village le plus proche où seul le maïs et les enfants semblent régner, ayant instauré un régime de terreur dans lequel il n'existe nulle place pour l'adulte. »

CRITIQUE : Inspiré d'une brève nouvelle de Stephen King, contenue dans le recueil « Danse macabre », *Children of the Corn* ne se réfère que très librement à ce texte, ce qui lui valut la défaveur des fans de l'auteur lors de sa sortie sur les écrans, où il « bénéficia » du titre insipide de *Horror Kid*, heureusement relégué aux oubliettes par l'éditeur vidéo ! Cependant, si l'adaptation n'est guère conforme à l'original, elle n'en recèle pas moins un indéniable attrait essentiellement dû à l'atmosphère oppressante dans laquelle baigne le film, et à ses effets-spéciaux, qui bien que rares s'avèrent spectaculaires et utilisés à très bon escient, servant à renforcer le doute dans l'esprit du spectateur. Egaré dans ce village spectral où des enfants fanatisés sèment l'épouvante après avoir trucidé un à un leurs parents, on ne peut s'empêcher de songer à l'excellent *Los Ninos* avec lequel *Children of the Corn* offre de nombreux points communs (le couple, l'isolement, la prise de pouvoir des enfants). Film étrange et envoûtant, au rythme lent, *Les Démons du maïs* pêche essentiellement par une





LES RUES DE FEU

(Streets of Fire) U.S.A. 1984. **Interprétation :** Michael Paré, Diane Lane, Amy Madigan. **Réalisation :** Walter Hill. **Durée :** 1 h 30. **Distribution :** CIC/3M.

SUJET : « Alors qu'elle donnait un concert dans sa ville natale dont elle est une star, Ellen Aim est enlevée par une bande redoutable à la tête de laquelle Raven sème la terreur. L'ancien amant d'Ellen de retour pour la circonstance, va tenter, avec l'aide d'une congénère aussi désabusée mais déterminée que lui, de reprendre celle qu'il aime toujours... »

CRITIQUE : Chacun sait le sens du rythme, du visuel et de la violence contenue dont Walter Hill fait preuve à travers ses films *(Les guerriers de la nuit, Sans retour)*, mais jamais sans doute ces qualificatifs n'eurent-ils autant de poids qu'avec *Les rues de feu* où ils sont conjointement mixés avec un brio véritablement époustoufflant. Mettant essentiellement l'accent sur la musique (le travail effectué sur la bande-son est remarquable), le film déploie une qualité de montage rarement égalée aboutissant à une parfaite symbiose de l'image et du son. Cette cohésion est d'autant plus importante que c'est ici la musique qui sert de support et de détonateur à une violence (éclatant parfois avec fureur) cédant par instant le pas au désespoir ou à la mélancolie à travers les douces chansons d'Ellen semblant invoquer un monde disparu. Le film de Hill, tourné entièrement en studio pour lui permettre une meilleure maîtrise technique, jongle constamment avec les oppostions visuelles (les bleus sombres et les rouges écarlates), ou psychologiques (la fureur compacte d'une bande face à la solitude du taciturne Cody) et nous promène ou nous propulse dans un dédale intemporel où seule prédomine la loi du plus fort. Un heure et demie durant, le spectateur est emporté dans un fantastique univers à la dimension d'un clip géant transcendé par la *merveilleuse photographie d'Andrew Laszlo. Copie et duplication* parfaites.

INVITATION POUR L'ENFER

(Invitation to Hell) U.S.A. 1984. **Interprétation :** Robert Urich, Joanna Cassidy, Susan Lucci. **Réalisation :** Wes Craven. **Durée :** 1 h 36. **Distribution :** CBS/Fox. **Inédit** (Téléfilm).

SUJET : « Nommé à Sillicone Valley, grâce à la qualité de ses travaux scientifiques, Matt Winslow trouve pour le moins étrange, cette fascination qu'exerce sur tous ses confrères le « Club » de la petite communauté auquel ils aspirent tous à adhérer. A l'encontre de sa famille, Matte refuse d'en être membre, et décide d'enquêter afin de découvrir les raisons de cet engouement et les conséquences qui en découlent... »

CRITIQUE : Réalisé pour la télévision par Wes Craven, peu avant qu'il ne tourne *Les griffes de la nuit*, *Invitation pour l'enfer* pourrait fort bien surprendre les fans de cet auteur qui s'est fait connaître et imposer à travers des œuvres aussi fortes et violentes que *La dernière maison sur la gauche* ou *La colline a des yeux*. Etonnant mélange de science-fiction et d'épouvante, baignant dans une lourde atmosphère susceptible d'intriguer progressivement le spectateur, *Invitation to Hell* ne révèlera cependant jamais tout à fait la nature véritable de ses démoniaques héros. On peut tour à tour supposer que nous sommes confrontés à des extra-terrestres (le contexte et la codification donnée par le casque prototype le suggèrent) ou à des suppôts de Satan (du fait de l'utilisation de leurs pouvoirs), mais sans pouvoir opter véritablement pour l'une ou l'autre de ces hypothèses. Cette spéculation hasardeuse et insoluble représente sûrement l'un des attraits essentiels de cette modeste réalisation ne faisant pratiquement appel à aucun effet spectaculaire. Copie et duplication excellentes.





depuis peu aux abords de leur petite ville. Après avoir testé toutes les attractions, ils décident, afin de prolonger leur soirée, de passer la nuit à l'intérieur du train-fantôme. Bien mal leur en prendra car leur petite plaisanterie va rapidement tourner au drame... »

CRITIQUE : Troisième film de Tobe Hooper après l'insoutenable *Texas Chain-Saw Massacre* (devenu le film-culte que l'on sait) et *Death Trap* où l'auteur surprit ses fans et ses détracteurs en additionnant à l'horreur une sérieuse dose d'humour, *Funhouse*, techniquement plus accompli et plus soigné que les précédents, nous invite à vivre une terrifiante expérience. Clins d'œil et humour macabre sont à l'honneur dès les premières images où la douche *(Psycho)* et le masque *(Halloween)*, supports d'une sinistre plaisanterie augurant de la tragique tournure des événements, donnent le ton ! Parfaitement propice à mettre en exergue les éléments favoris de Tobe Hooper (lieux clos, monstruosité, traque...), la fête foraine et les sinistres relents de ses coulisses n'ont que rarement trouvé un traitement aussi précis et révélateur. L'apparence lumineuse et clinquante de la foire laisse transparaître à chaque instant tout ce qu'elle recèle d'inquiétant, d'étrange et de malsain, pareille à un monstre tapi derrière une façade bariolée. C'est l'essence-même de ce train-fantôme, qui, pour le petit groupe d'amis, va révéler ses méandres diaboliques et devenir un piège meurtrier dans les dédales duquel une monstruosité humaine (superbe création de Rick Baker) va les traquer. Hooper, nous tenant en haleine, distille savamment (éclairage et bande-son aidant) une épouvante nous glaçant un peu plus à chaque instant, tandis que les faces inanimées des créatures hantant cette galerie de cauchemar, s'éclairent d'une vie diabolique qui contribuera à mettre fin à celle des protagonistes. Copie et duplication excellentes pour ce film s'adaptant parfaitement au petit écran.

interprétation peu convaincante, à l'exception du jeune prédicateur dont l'insolite visage constitue à lui seul un atoût de poids. Copie et duplication excellentes.

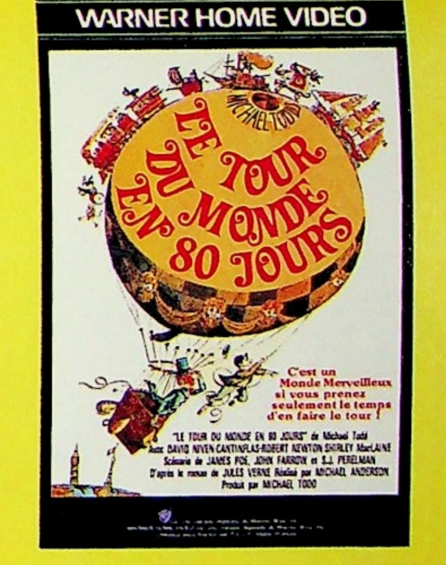
LE RETOUR DES MORTS VIVANTS

(The Return of the Living Dead) U.S.A. 1985. **Interprétation :** Clu Gulager, James Karen, Don Calfa. **Réalisation :** Dan O'Bannon. **Durée :** 1 h 25. **Distribution :** RCV.

SUJET : « Agissant par inadvertance, deux employés d'un entrepôt de fourniture médicale vont éventrer un fût métalique entreposé dans la cave. L'émanation d'un gaz toxique va déclencher une pluie aux effets désastreux : la résurrection de morts très affamés qui se lanceront dans une impitoyale guerre des cerveaux... »

CRITIQUE : Talentueux auteur de *Dark Star* et d'*Alien*, Dan O'Bannon signe là sa première réalisation à travers laquelle il parodie avec un sens de l'humour des plus toniques le *Night of the Living Dead* de Romero, auquel il rend par là-même un sincère hommage. Néanmoins, si le mythe demeure, son concept et ses protagonistes ont bien évolué. Les victimes ne sont plus de sages citoyens, mais des punks assoiffés de sensations fortes (ce en quoi ils sont servis), quant aux zombies, leur incohérence et leurs hésitations ne sont plus de mise, ils commandent simplement leur repas : cerveaux sur pieds ! Peut-être est-ce d'ailleurs la nature-même de ce met de choix qui leur permet d'aiguiser leurs facultés, au point que même après avoir été débités en petits tronçons, ils ne cèdent toujours en rien à leur voracité. Très actuel dans sa forme, le récit combine parfaitement le rire fréquent à la terreur sous-jacente, et ce cocktail des plus « branchés » se révèle assez savoureux. Nombreux et diversifiés, les maquillages, moins terrifiants et parfaits que ceux de Savini, demeurent cependant attractifs (la femme coupé en deux) et correspondent parfaitement au schéma du film. Copie et duplication excellentes.





LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS

(Around The World In 80 Days) U.S.A. 1956. **Interprétation :** David Niven, Cantinflas, Shirley MacLaine. **Réalisation :** Michael Anderson. **Durée :** 2 h 15. **Distribution :** Warner Home Vidéo.

SUJET : « À l'heure où le 19e siècle et ses miracles technologiques soulèvent l'enthousiasme des foules, Philéas Fogg relève audacieusement un pari lancé par ses pairs dans son club d'élection : faire le tour du monde en 80 jours ! Ce sera le prélude d'aventures mouvementées qu'il partagera avec son fidèle compagnon et serviteur Passe-Partout... »

CRITIQUE : Réalisé par Michael Anderson dont la longue carrière révèle un cinéaste à l'œuvre souvent impersonnelle *(Les souliers de Saint-Pierre, Orca, L'âge de cristal)*, *Le tour du monde en 80 jours* appartient à cette brillante série de super-productions hollywoodiennes pour lesquelles la fin justifiait les moyens. On perçoit parfaitement les effets de cette maxime à travers l'ampleur et l'ingéniosité qui sont déployées pour mettre en image ce récit de Jules Verne dont le film respecte totalement l'esprit. Dominé par l'élégante prestation de David Niven conférant à son personnage toute la distinction et le dédain aristocratiques qui s'imposaient, le film nous entraîne sur un air de gaîté et de désinvolture dans une folle sarabande par laquelle nous découvrons des pays plus exotiques et insolites les uns que les autres. L'humour manié de main de maître fait partie intégrante de ce récit sur lequel souffle un vent de fantaisie et de bonheur, nous transportant d'allègresse sans jamais nous lasser une seconde malgré la longue durée de ce spectacle savoureux en tous points. Copie et duplication excellentes.

MOTS CROISÉS Nº 34

PAR MICHEL GIRES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	V	I	N	G	T	M	I	L	L	E
B	A	R	■	O	U	Y	■	U	I	S
C	L	E	■	R	A	R	E	T	E	S
D	E	N	■	G	L	O	B	E	■	E
E	R	A	Z	O	R	B	A	C	K	■
F	I	■	O	■	O	O	■	E	I	U
G	A	■	M	A	L	L	E	■	B	R
H	N	O	B	■	A	A	R	■	I	S
I	■	B	I	E	N	N	A	L	E	S
J	N	I	E	■	D	T	■		S	■

HORIZONTALEMENT

A. Nombre de lieues parcourues sous les mers par le Nautilus. B. Initiales du réalisateur de *Hiroshima Mon Amour* (1959). Acceptation. Fin de Louis. C. Article masculin. En nombre peu important. D. Initiales du réalisateur du *Mystère de la Maison Norman* (1939). Charlie Chaplin joue avec l'un d'eux dans *Le Dictateur*. E. Film de R. Mulcahy (1984) dont la vedette est un sanglier géant. F. Voyelle double. Voyelles de délinquant. G. Prénommé Louis, réalisateur de *Black Moon* (1975). Initiales du réalisateur de *Amityville, la Maison du Diable* (1979). H. Bon à l'envers. Affluent du Rhin. Initiales du plus célèbre réalisateur de films comiques muets. I. Il y en eut de nombreuses à Venise. J. Refuse d'avouer. Initiales du réalisateur de *Brainstorm* (1983). Le plus célèbre des extra-terrestres.

VERTICALEMENT

1. Prénom de Borowczyk. 2. Nom du personnage incarné par Simone Simon dans *La Féline* (1942). Début du nom du personnage incarné par Alec Guiness dans la saga des *Star Wars*. 3. Mort-vivant. 4. Film d'Eugène Lourié (1961) dont la vedette est un animal préhistorique géant. 5. Nom et prénom du réalisateur du *Lit à Colonnes* (1942) avec Jean Marais. 6. Extraordinaire, qui émerveille. 7. Inversé : diminutif du prénom de Lincoln. Début d'érable. 8. Ancien nom de Paris. Article masculin. 9. Résidu non comestible. Conte oriental plusieurs fois porté à l'écran, dont une fois en 1944 par William Dieterle avec Marlène Dietrich. 10. Fin de chasseresse. Sigle russe.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
A	J	O	H	N	F	U	L	T	O	N
B	A	N	O	U	K	A	I	M	E	E
C	M	A	■	■	■	E	B	■	■	L
D	E	■	V	M	C	■	R	O	E	G
E	S	P	I	E	L	B	E	R	G	■
F	W	I	L	L	I	A	M	■	A	S
G	H	A	L	L	O	W	E	E	N	■
H	A	N	A	■	■	■	N	U	E	E
I	L	O	G	A	R	I	T	H	M	E
J	E	■	E	D	D	Y	■	■	■	F

LA PHOTO MYSTÈRE



La photo-mystère

De quel film cette photo est-elle extraite ? Communiquez-nous rapidement le titre sur carte postale (uniquement) adressée au : 9, rue du Midi, 92200 Neuilly. Un cadeau-surprise pour les premiers gagnants !

Solution

de la « photo-mystère » du précédent numéro : HORROR KID (USA, 1983, de Fritz Kiersch).
Lauréats : Gilles Bors, Pascal Daurat, Laurent Grellard, Olivier Mialhe et Christophe Maubeau.

PETITES ANNONCES

Nos petites annonces sont gratuites et réservées à nos abonnés.

RECHERCHE amateur d'effets spéciaux pour tourner un court-métrage fantastique. Laurent Lesperon, Maison « Castagnole », Gamarde, 40380 Montfort. Tél. 58.98.52.92.

RECHERCHE documents, photos et interviews du film « Midnight Express ». Michel Campeil, Reygnac, 19800 Correze.

FANZINE « Le Bimestriel des Jedis », dédié à la SF et à « Star Wars » vient de paraître. Le nº contre 10 F en timbres. Florence Jaccot, 54, impasse Queruau-Lamerie, 53000 Laval.

ACHÈTE fiches-cinéma « Première » et recherche toute documentation sur « Diabolo Menthe ». Eric Hensgen, 22, av. d'Alsace, 67116 Reichstett.

VENDS « Univers » 3 à 19 et « Orbite » 1 à 4 (état neuf). Cathy Labau, 13, rue de la Calade, 34230 Plaissan.

CHERCHE personnes ayant enregistrements vidéo concernant Harrison Ford (interviews et films). Mlle Scaringella, 83 bis, rue de la Montat, 42100 St-Etienne.

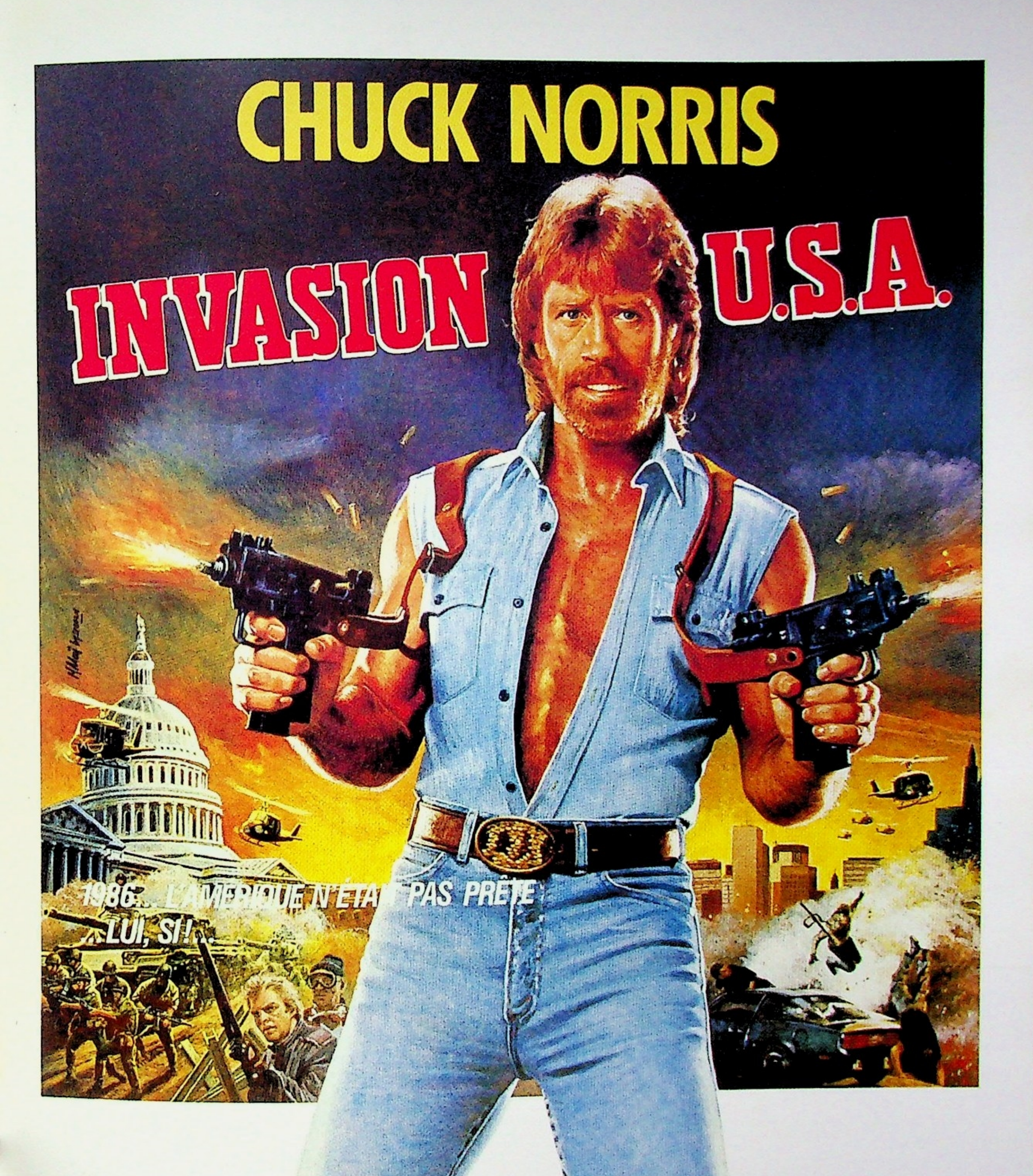
VENDS série de 12 gravures originales de Siudmak (format 60 × 44) plus affiches du Festival de Paris du Film Fantastique. Hervé Brassac, 58, rue Victor-Hugo, 93500 Pantin. Tél. 48.43.01.80

ÉCHANGE les cassettes de « La nuit des morts-vivants », « Massacre à la tronçonneuse », « Maniac », « Le crocodile de la mort » en VHS contre « Les cicatrices de Dracula », « Une messe pour Dracula » et autres Hammer avec Lee/Cushing. Faire également offres à : Michel Fenger, 1, rue Charles-Lindbergh, 37000 Tours.

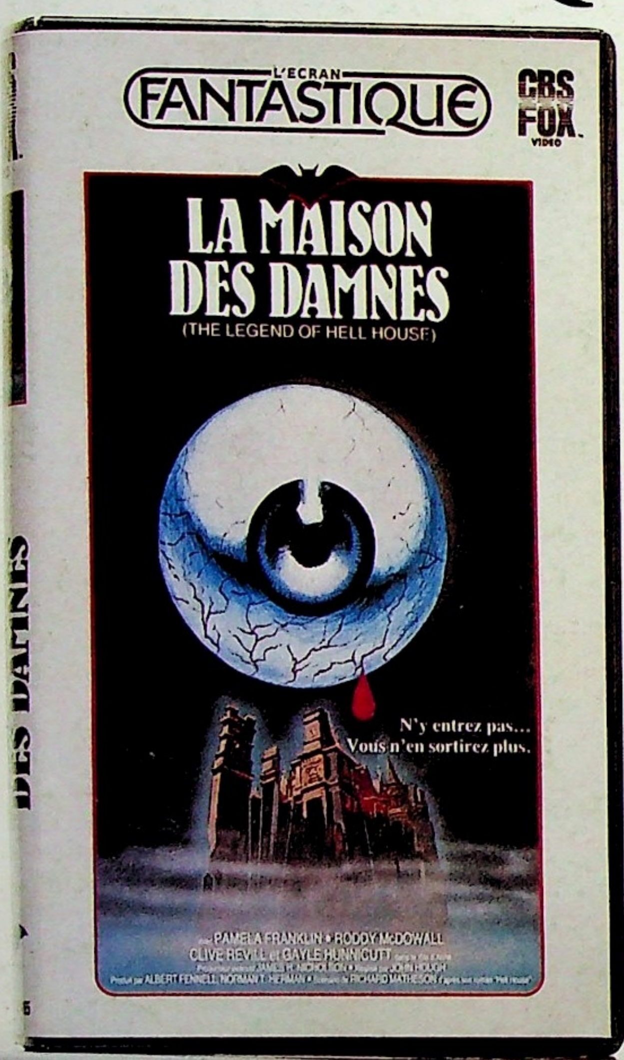
VENDS deux albums Bob Dylan, un album BD de Buzelli. Antoine Cervero : Tél. 43.65.74.39.

RECHERCHE garçons ou filles sachant dessiner et aimant la SF pour correspondre avec moi et créer une BD. Corinne Le Teno, 7, rue St-Antoine, 10000 Troyes.

RECHERCHE b.o. « Next of Kin » et « Ténèbres ». Thierry Meurisse, 25, rue Lechantre, 02100 St-Quentin. Tél. 23.67.25.66.


CHUCK NORRIS
INVASION U.S.A.
...LUI, SI !...
LE CANNON GROUP, INC. PRÉSENTE CHUCK NORRIS DANS UNE PRODUCTION GOLAN-GLOBUS UN FILM DE JOSEPH ZITO
INVASION U.S.A. AVEC RICHARD LYNCH · MELISSA PROPHET DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE JOAO FERNANDES
MUSIQUE DE JAY CHATTAWAY D'APRÈS UNE HISTOIRE DE AARON NORRIS & JAMES BRUNER SCÉNARIO DE JAMES BRUNER & CHUCK NORRIS
PRODUIT PAR MENAHEM GOLAN ET YORAM GLOBUS MISE EN SCÈNE DE JOSEPH ZITO
CANNON France
UGC

L'ÉCRAN DIABOLIQUEMENT FANTASTIQUE.





MYRIADE

DISTRIBUTION : ALLIANCE VIDEO

CBS/FOX. LE RÊVE AMÉRICAIN.